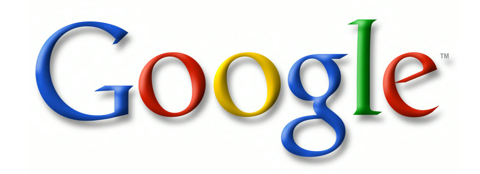
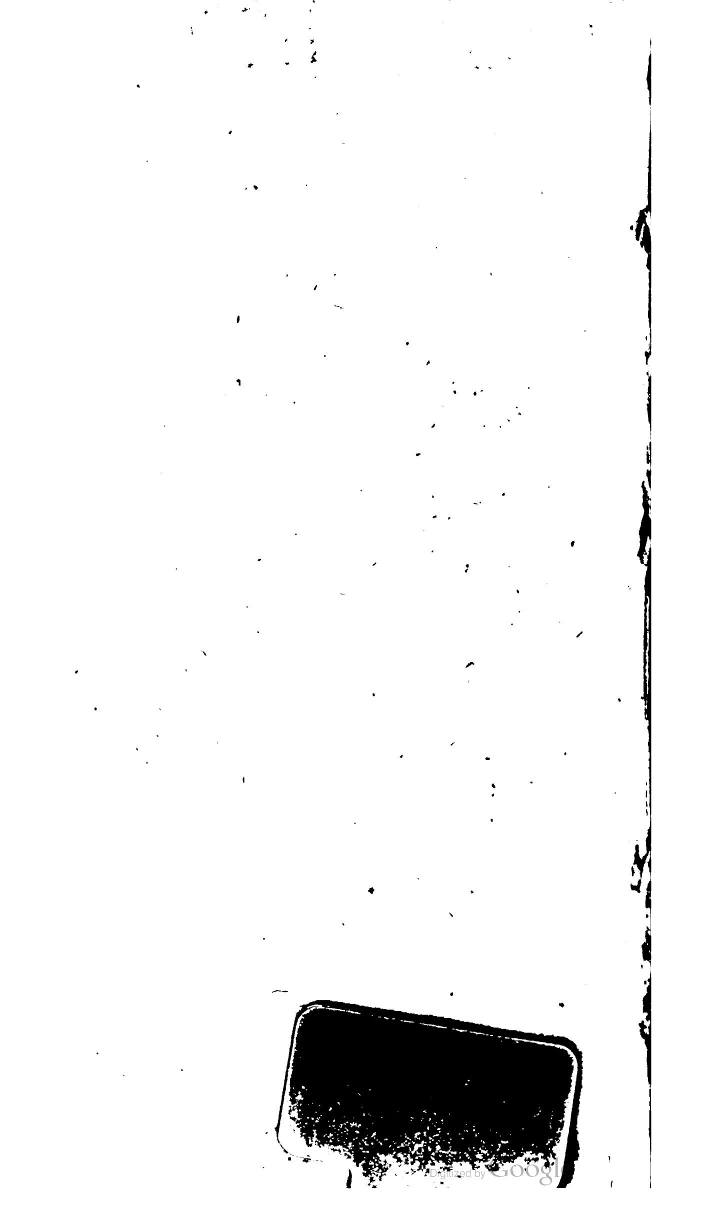






HISTOIRE
DE
GRECE.

TOME TROISIEME.


Digitized by Google

HISTOIRE

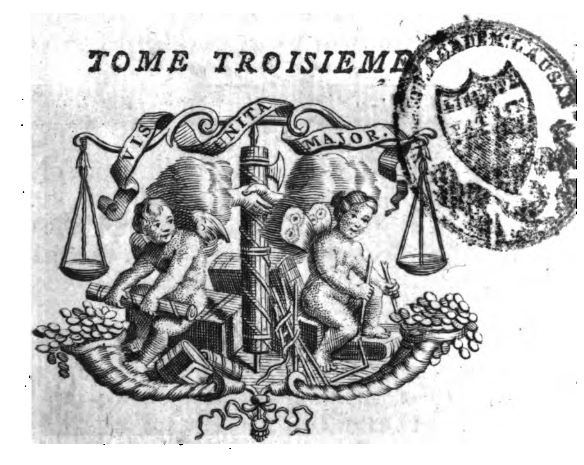
DE

GRECE,

Traduite de l'Anglois de

MR. TEMPLE STANYAN.

TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM,

AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

MDCCXLIV.

HISTOIRE
DE
GRECE.

LIVRE TROISIEME.

Des Affaires de la Grèce depuis la Paix d'Antalcidas jusqu'à la mort de Philippe de Macédoine, ce qui comprend l'espace de 51 ans.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis la Paix d'Antalcidas jusqu'à la Bataille de Leuctre, ce qui comprend l'espace de 17 ans.

TELLE étoit la nature du dernier Traité, que, quoique conclu particulièrement avec les Perses, les Grecs se trouvoient engagés à l'exécuter entre eux : un des principaux articles portoit même, que les Etats contractans se réuniroient avec le Roi de Perse pour subjuguer les refractaires,

au cas qu'il y en eût. Les Spartiates que le désastres de la Grèce n'empêchoient point d'affecter le Despotisme, expliquérent bientôt cette clause au gré de leur intérêt ou de leur passion, & s'arméreat contre leurs voisins, sous prétexte qu'ils étoient les auteurs du Traité, & qu'ils servoient de caution aux Perses.

Ils commencérent par les Mantinéens. Un an après la paix, Agésipolis Roi de Lacédémone eut ordre de raser leurs fortifications; ce qu'il exécuta en dirigeant contre elles le cours d'une rivière qui traversoit la Ville. Bientôt les murs battus & minés menacérent ruïne, & les habitans sans espoir de soutenir le siège, demandérent à capituler. Cimon avoit jadis employé le même stratagème contre Eion, Ville située sur les bords du Strymon. Les Mantinéens furent chassés de leur Ville, & dispersés dans des villages: triste effet de la vengeance des Spartiates, irrités de ce qu'ils avoient pris parti contre eux dans les derniéres guerres, & résolus de les réduire dans un état à n'en avoir plus rien à craindre. S'ils en usérent moins sévèrement avec quelques petits Etats qui n'étoient pas moins coupables que les Mantinéens, on remarqua toujours à leurs hauteurs qu'ils prétendoient être obéis. On les vit, à la vérité, quel-

quelquefois venger les injures, rappeller les exilés, appaiser les différends, & persuader par ces actes de justice qu'on leur devoit la liberté, & qu'ils songeoient moins à leurs avantages particuliers, qu'au bien des Peuples qu'ils contraignoient à ratifier le Traité: mais cette politique n'étoit qu'un moyen plus adroit de se les attacher, dans le tems même qu'ils en obtenoient une subordination dont ils étoient jaloux. Les grands Etats ne furent point à l'abri de leurs entreprises: ils forcérent les Corinthiens à retirer les garnisons qu'ils avoient dans Argos, & ils délivrérent les Villes de la Béotie de la domination des Thébains. Cette conduite rétablit un peu leur réputation, & dissipa pour le moment la haine qu'ils avoient encourue pendant la dernière guerre.

De tous les Peuples à qui ils eurent affaire, aucun ne leur résista si vigoureusement que les Olynthiens: leur fortune avoit été brusque & brillante: ils s'étoient rendus maîtres de toutes les places circonvoisines; ils avoient envahi une grande partie de la Macédoine; Pella Capitale de ce Royaume & beaucoup d'autres Villes étoient en leur puissance: heureux imitateurs de la politique des Spartiates, ils avoient presque chassé Amyntas de ses Etats, sous prétexte de délivrer ces Contrées

de sa tyrannie. Les habitans d'Acanthe & d'Apollonie, dans la nécessité d'accepter le joug ou d'implorer du secours, s'adressérent aux Spartiates, qui voyant la grandeur d'Olynthe d'un œil jaloux, prirent ces Villes sous leur protection, & leur dépêchérent deux-mille hommes sous les ordres d'Eudamidas, qui reprit Potidée, & fortifia quelques endroits de la Thrace, tandis que Phæbidas son frère s'avançoit avec un corps de troupes plus considérable.

Olymp. XCIX. 3. Mais il lui survint en route un accident important, par l'influence inopinée qu'il eut sur les affaires de la Grèce: arrivé sous les murs de Thèbes, il trouva cette Ville divisée en deux factions; Isménias étoit à la tête de l'une, & l'autre obéissoit à Léontiade: tous les deux étoient Polémarques ou Gouverneurs de la Cité; mais Léontiade, dont le cœur étoit Spartiate, livra la citadelle à Phæbidas, ne pouvant espérer de l'emporter autrement sur son collègue: Isménias fut incontinent saisi, & tout son parti dissipé: la plupart de ses adhérens se retirérent dans Athènes au nombre de quatre-cens. Ce coup de main fit grand bruit dans cette Contrée & dans tout le reste de la Grèce: les Spartiates en rougirent: ils ne pouvoient accuser les Thébains d'aucune infraction; ils a-voient

voient religieusement observé le Traité, depuis qu'ils l'avoient accepté : leurs démêlés domestiqucs n'avoient rien de commun avec les affaires publiques, & Phæbidas n'aiant aucun ordre de s'en mêler, alloit éprouver le ressentiment de sa République, lorsqu'Agésilas, qui peut-être étoit du complot, prit sa défense, présenta cette action sous des jours favorables, & conclut qu'il importoit peu par quel ordre elle eût été faite, pourvu qu'elle fût avantageuse à l'Etat, ajoutant qu'en pareil cas il étoit ridicule d'attendre des ordres. Ces raisonnemens étoient dans les principes du Gouvernement; aussi l'entreprise fut-elle approuvée, & cependant l'auteur puni. Phæbidas, dit Plutarque, fut par une contradiction manifeste privé de sa dignité, & condamné à une amende de dix-mille dragmes. Polybe en accusant les Ætoliens d'un pareil procédé, les compare aux Spartiates, qui, lorsque Phæbidas, sans égard pour la justice & la foi des Traités, s'empara de la citadelle de Thèbes, punirent la trahison, & n'évacuérent point la place; comme si le châtiment du coupable réparoit, dit-il, sa faute, & que l'amende de Phæbidas dédommageât les Thébains de la perte de leur citadelle. Je vai rapporter à cette occasion une réflexion du même Auteur sur la condui-

duite des Spartiates, qui annoncérent dans la proclamation de la paix la liberté à toutes les Villes, sans rappeller aucun des Gouverneurs qu'ils y avoient placés : sur quoi il ajoute que c'est le comble de la folie & de la méchanceté, que de prétendre qu'un homme n'a qu'à fermer les yeux pour empêcher les autres de l'appercevoir.

Cependant les Spartiates demeurérent en possession de la citadelle, assurérent l'administration à Léontiade, & lui donnérent pour collègue Archias un de ses complices : ils informérent ensuite contre Isménias, qui fut accusé d'avoir reçu de l'argent des Perses, entretenu des correspondances avec eux, & occasionné les troubles de l'Etat. Isménias interrogé sur ces griefs par trois Commissaires Lacédémoniens, assistés des Députés des grandes Villes, fut condamné à mort.

Les Spartiates assurés des Thébains, continuérent la guerre contre les Olynthiens : on donna le commandement à Téleutias, qui les défit avec le secours d'Anupétas sous les murs mêmes d'Olynthe, ravagea le Pays, & revint en quartier d'hiver. La campagne suivante, les Olynthiens plus heureux taillérent en pièces une partie de l'Armée des Spartiates, & maltraitérent le reste qui s'étoit avancé jusqu'aux

qu'aux portes de leur Ville, où Téleutias périt. On accuſe ce Général d'avoir montré dans cette occaſion plus de paſſion & d'emportement qu'il ne convenoit à ſa dignité. Quoi qu'il en ſoit, il avoit juſqu'alors bien mérité de ſa Patrie, en rempliſſant avec honneur les poſtes de Commandant & d'Amiral: il étoit riche & libéral. Au retour de ſa prémière expédition, les troupes l'environnérent, & le couronnérent de guirlandes, tant il s'en étoit fait aimer. Auſſi Xénophon dit-il qu'il eſt plus à eſtimer par ſon adreſſe à ſe concilier l'affection du ſoldat, que par les richeſſes qu'il poſſéda, ou que par les dangers qu'il courut. Quel que fût ſon mérite perſonnel, nous ne pouvons diſconvenir qu'il ne dut une bonne partie de ſa fortune & de ſon élevation à la protection d'Agéſilas ſon beau-frère.

Auſſi-tôt qu'on apprit la mort de Téleutias, on lui nomma pour ſucceſſeur Agéſipolis. Ce nouveau Général trouva les reſtes de l'Armée en fort mauvais état: cependant après avoir raſſemblé les troupes que la dernière action avoit diſperſées d'un & d'autre côté, il prit Torone, Ville alliée des Olynthiens, & ravagea le Pays; mais peu fait aux fatigues de la guerre, & à l'inclémence des ſaiſons, les chaleurs lui cauſérent une fièvre dont il mou-

rut: il fut regretté d'Agésilas, qui avoit toujours vécu avec ce collègue en bonne intelligence. Lorsqu'Agésipolis monta sur le trône, il y eut entre eux quelqu'émulation secrette, que son rival ne laissa pas subsister: son ambition fut allarmée. Le jeune Prince étoit d'un caractère doux & facile, mais indolent & ennemi des affaires. Agésilas cultiva ces dispositions favorables à ses vues; & pour l'écarter de l'administration, il l'occupa de chevaux & de chiens, l'embarqua dans des intrigues galantes, & poussa cette lâche politique jusqu'à lui donner le goût des plus infames plaisirs.

Olymp. C, 1. Polybiade succéda à Agésipolis, assiégea Olynthe, & la prit par famine. Il imposa aux habitans les conditions suivantes, „ que les amis & les en„ nemis de Lacédémone seroient aussi „ les leurs, & qu'ils entreroient „ dans toutes ses guerres en qualité „ d'alliés.

Cette guerre dura trois ans, & finissoit à peine, que les Spartiates marchérent contre les Phliasiens, pour avoir maltraité quelques exilés qu'ils venoient de rétablir, & que leurs concitoyens mirent à l'amende, parce qu'ils avoient imploré leur protection. Les Ephores cédérent à leurs sollicitations, déclarérent la guerre, & ordonnérent à Agésilas de rendre justice aux

aux exilés, & de châtier les factieux. Sur le refus de livrer la citadelle, ce Général assiégea la Ville : les Phliasiens se défendirent avec courage ; ils emprisonnérent même dans le commencement du siège, quiconque osoit parler de capitulation ; mais enfin réduits à la dernière extrémité par la disette de vivres, ils envoyérent des Députés aux Ephores, pour en obtenir les plus douces conditions qu'ils pourroient : cependant Agésilas mit garnison dans la Ville, & revint dans la Laconie, après avoir employé plus de dix-huit mois à cette expédition.

Sous prétexte de travailler à l'exécution du Traité en rendant aux cités la liberté, & en rétablissant la balance entre les Etats, les Spartiates étoient parvenus à un degré de puissance qui les rendit supérieurs à tous leurs rivaux ; mais un échec imprévu troubla la sécurité dont ils jouïssoient : les Thébains fatigués du joug qu'ils portoient depuis plus de quatre ans qu'on s'étoit emparé de leur citadelle, tentérent de le briser au hazard de se perdre. Ceux qui s'étoient réfugiés dans Athènes, entretenoient une correspondance secrette avec les restes de leur parti, & quelques citoyens bien intentionnés. Phillidas, Sécrétaire des Polémarques, étoit de ce nombre ; il leur conseilla d'introduire dans la Ville un

Olymp. C. 2.

nombre compétent d'exilés, & Charon un des principaux citoyens leur offrit sa maison pour retraite. Le jour est fixé, les exilés sortent d'Athènes; douze des plus intrépides s'offrent à entrer dans Thèbes, tandis que leuts compagnons attendront à quelque distance l'issue de leur entreprise. Le jeune & brave Pélopidas se présenta le prémier: la part qu'il eut dans ce projet & dans son exécution, annonçoit à sa Patrie les services qu'elle en devoit espérer dans la suite. Il fut suivi de Mellon, qu'on dit avoir concerté la révolution avec Phillidas. Ces Chefs & leur dix associés se déguiséférent en Paysans, se répandirent dans la campagne avec des chiens & des instrumens de chasse, passérent sans être soupçonnés, entrérent dans la Ville, & se rendirent chez Charon, où trente-six de leurs confédérés ne tardérent pas à les rejoindre. On étoit convenu que Phillidas donneroit le même jour une fête à Archias & à Philippe, les deux Gouverneurs que les Spartiates avoient mis en place; & que pour la rendre complette, il engageroit les plus belles femmes de la Ville à en faire les honneurs. Tout étant ainsi disposé, les conspirateurs se partagent en deux bandes; l'une commandée par Charon & Mellon, doit attaquer Archias & sa troupe: en

en effet, lorfque l'ivreffe commença à s'emparer des convives, ils entrérent dans la falle, leurs armures couvertes d'ajuftemens de femmes, & leurs vifages de feuilles de pampre & de lierre, & maffacrérent Archias, Philippe, & tous ceux que défigna Phillidas. Un inftant avant le maffacre, Archias reçut un Courier d'Athènes, qui le conjura au nom de la perfonne qui l'envoyoit, d'ouvrir fur le champ fes dépêches qui contenoient une affaire importante; c'étoit le détail de la confpiration; mais ce Gouverneur occupé du plaifir, les mit à l'écart, & lui répondit en fouriant, *à demain les affaires*; ce qui devint dans la fuite un proverbe.

Pélopidas & Damaclide à la tête de la feconde bande allérent droit chez Léontiade, qui dormoit alors: ils efcaladérent fa maifon. Léontiade prit l'allarme, fe leva, les reçut à la porte de fa chambre les armes à la main, & poignarda Céphifodore qui fe préfenta le prémier à fes coups: mais Pélopidas fondit fur lui, & le tua après un combat opiniâtre. On expédia fur le champ Hypate fon voifin & fon ami: les deux troupes fe rejoignirent enfuite, & firent avertir les exilés qu'ils avoient laiffés dans l'Attique de fe hâter.

Cependant la Ville entroit en ru-

meur: en un moment toutes les maiſons furent illuminées, & les rues pleines de citoyens: ils couroient ſans ſavoir où ils alloient, & ils attendoient avec impatience que le jour vînt diſtinguer l'ennemi de l'ami, & les éclairer ſur le parti qu'ils avoient à prendre. Mais les exilés arrivérent alors, ſe montrérent en armes, & Pélopidas à leur tête: les Prêtres, les mains chargées de couronnes les environnoient, proclamant la liberté., & exhortant le Peuple qui s'étoit aſſemblé à combattre pour ſes Dieux & pour ſa Patrie. Ce début étoit heureux, mais le difficile reſtoit à faire. Les Spartiates étoient en poſſeſſion de la citadelle, où ils avoient placé une garniſon de quinze-cens hommes, ſans compter un grand nombre de citoyens qui leur étoient dévoués, & qui s'y étoient retirés dans le trouble de la nuit paſſée.

Plutarque, après avoir ſuivi fort exactement les prémières démarches des exilés, paſſe légèrement ſur le reſte de l'entrepriſe; il ſe contente de dire, que Pélopidas ſecondé de Charon & de Mellon, bloquât la citadelle, & la reprît, avant que le Spartiate pût ſecourir la garniſon: mais il n'eſt pas raiſonnable de croire que cette action fut l'affaire d'un jour, & l'ouvrage d'un ſi petit nombre de ſoldats.

Dio-

Diodore de Sicile peut suppléer à ce que Plutarque paroit avoir omis. Il raconte que les Athéniens envoyérent le lendemain au secours de Pélipodas quatre-mille hommes d'Infanterie & deux-mille Chevaux, & que ces troupes réunies à celles des autres Villes de la Béotie, formérent un corps de sept-mille hommes, avec lequel Pélopidas investit la citadelle, qui se rendit au bout de quelques jours faute de provisions. D'autres assurent que la garnison capitula plus par crainte que par nécessité, & que les Spartiates mirent à mort celui qui la commandoit. La citadelle reprise, tout étoit fait : les Thébains recouvrérent ainsi leur ancienne liberté, & posérent le prémier degré de leur grandeur future.

Cette action a tant de ressemblance avec l'affaire de Thrasibule, soit que l'on considère le nombre & le courage des auteurs, les dangers & la conduite des entreprises, ou qu'on les compare dans le succès, & dans les suites, qu'on l'appella sa *Sœur*. Celle-ci fut le modèle de Pélopidas, lorsqu'il exhorta ses compagnons d'exil à fuir la dépendance servile où ils vivoient, & à se soustraire au caprice de ces Orateurs, dont l'éloquence toute puissante les tenoit dans de perpétuelles allarmes. Thrasibule, leur disoit-il, sortit de

Thèbes, & vint anéantir la Tyrannie dans Athènes: retournons sur ses pas, sortons d'Athènes, & allons mettre Thèbes en liberté.

Les Spartiates furieux de la perte d'une place qu'ils avoient usurpée, envoyérent contre les Thébains le Roi Cléombrote dans le fort de l'hiver. Il marcha & revint, après avoir défait quelques partis peu considérables, laissant Sphodrias Gouverneur de Thespies à la suite de ses desseins. Les Athéniens, qui craignoient que la protection qu'ils accorderoient aux Thébains ne leur mît les Spartiates à dos, leur refusérent du secours: mais les Thébains qui seuls ne se trouvoient pas en état de faire tête aux Spartiates, essayérent de jetter de la mesintelligence entre Athènes & Lacédémone, & de décider par cette ruse les Athéniens en leur faveur: consequemment ils attirérent secretement en négociation Sphodrias, & lui conseillérent de surprendre le Pyrée: action, disoit-il, qui vous comblera d'honneur, & que l'Etat qui y verra son avantage, ne manquera pas d'approuver. Sphodrias ambitieux & brave, mais indiscret & mal-avisé, céda à des présens accompagnés de louanges qui flatoient sa vanité: il s'approcha d'Athènes à la faveur des ténèbres, résolu de commencer son attaque de grand

Olymp. C. 1.

matin;

matin; mais s'étant mis trop tard en route, le jour le surprit aux environs d'Eleusis, & fit échouer son dessein. Cependant les Athéniens passant de la crainte à l'indignation, jettérent en prison les Ambassadeurs de Sparte; mais l'Etat désavoua l'entreprise, & rappella son auteur pour rendre compte de sa conduite. Agésilas, à la sollicitation, dit-on, de son fils Archidame qui étoit en intrigue avec Cléonime fils de Sphodrias, prit sa défense, représenta qu'on alloit perdre un brave homme, & que la République avoit besoin de pareils Officiers, & il fut absous. Cet attentat, commis sans aucun motif & dans une paix profonde, n'étoit pas différent de celui de Phæbidas, quoiqu'il n'eût pas le même succès: toutefois Sphodrias s'en tira avec impunité; preuve éclatante de la partialité du Ministère, lorsqu'il étoit question de ses intérêts. Le ressentiment précipita sur le champ les Athéniens dans le parti des Thébains: ce fut avec une vraie affection qu'ils conclurent entre eux une alliance, où ils entraînérent beaucoup d'autres Villes, qui ne pouvoient supporter plus longtems la tyrannie des Spartiates.

Pour contenir ces places qui se révoltoient pour la prémière fois, les Spartiates rabattirent un peu de leur Olymp. CI. 1.

sé-

sévérité naturelle: ils envoyérent Agésilas & Cléombrote tour à tour dans la Béotie ; mais ils ne firent que se montrer & ravager le Pays au péril de leurs soldats: ils y perdirent l'un & l'autre beaucoup de monde, entre lesquels nous nommerons Phæbidas, qui depuis l'affaire de la citadelle commandoit la garnison de Thespies, & quelquefois l'Armée, lorsque les Rois de Sparte en étoient absens.

Olymp. CI. 2. L'Athénien Chabrias se distingua parmi ceux qui se signalérent contre les Spartiates: il avoit commandé sur mer & sur terre, & on le regardoit comme le meilleur Officier de son tems, & le seul homme qu'on pût opposer à Agésilas, qui venoit d'entrer dans la Béotie avec dix-huit-mille hommes d'Infanterie, & quinze-cens Chevaux. Ce Général étoit si redouté des Thébains, que tout leur courage se réduisant à demeurer sur la défensive, ils s'emparérent d'une montagne voisine de la Ville. Agésilas les fit provoquer au combat par un détachement de soldats armés à la légère, mais ce fut envain. Il mit donc toute son Armée en ordre de bataille, à dessein de les forcer dans leur poste; mais Chabrias qui commandoit les mercenaires des Thébains, fit avancer sa troupe dans une forme singulière: le soldat étoit serré, il avoit un genou

nou tendu en avant & l'autre plié en arrière, ſon bouclier à ſes piés, & ſa pique prête à frapper. C'eſt ainſi qu'Agéſilas trouva ſes gens diſpoſés à le recevoir: ils l'attendirent avec une fermeté qui valoit bien un défi; mais il jugea à propos de ſe retirer, & ſe contenta de ravager le Pays. Ce ſtratagème parut extraordinaire, & fit tant d'honneur à Chabrias, qu'on lui éleva une ſtatue figurée dans cette poſture.

Les Spartiates, qui n'avoient rien fait qui répondît aux pertes & aux frais de leur expédition, réſolurent de tenter fortune ſur mer: ils équipérent une Flotte de ſoixante-dix vaiſſeaux, dont ils donnérent le commandement à Pollis, qui tâcha d'intercepter une grande quantité de blés qui faiſoient voile pour Athènes, qu'il tenoit, pour ainſi dire, bloquée: mais Chabrias informé de ce deſſein, tomba ſur lui, le défit, & introduiſit les blés dans le Pyrée.

Chabrias ſans attendre qu'on l'attaquât, alla mettre le ſiège devant Naxe. Pollis vint au ſecours des Inſulaires, & il s'enſuivit une action fort vive, qui finit par la défaite des Spartiates, dont la Flotte fut entièrement diſperſée. Les Athéniens perdirent à cette journée dix-huit vaiſſeaux, & les Spartiates trente-deux; vingt-quatre

furent

furent coulés à fond, & il y en eut huit de pris. Chabrias comblé de gloire rentra dans le Pyrée chargé de dépouilles: c'étoit depuis la guerre du Péloponnèse, la seule victoire navale que les Athéniens eussent remportée sans le secours des Perses: elle leur fit naître le dessein de rétablir leur Marine, & de recouvrer la Souveraineté des Mers. En effet ils équipérent une seconde Flotte, qu'ils destinérent contre le Péloponnèse; ils en donnérent le commandement à Timothée fils de Conon, & l'héritier des vertus de son père. Le nouvel Amiral engagea dans l'alliance des Athéniens plusieurs places maritimes, les unes par force, & les autres par persuasion. Pour suspendre ces succès, les Spartiates dépêchérent contre lui Nicoloque. Ce Nicoloque étoit d'un caractère bouillant; il ne se donna pas le tems que toute sa Flotte fût réunie pour en venir à une action. Timothée le défit, & éleva un trophée: ceci se passa aux environs de Leucade.

Olymp. CI. 3.

Les Thébains profitant de ces divisions, reprirent toutes les Villes de la Béotie, & envahirent la Phocide: perdant de jour en jour de cet effroi que le Spartiate leur avoit inspiré, ils en vinrent jusqu'à l'attaquer, & il y eut entre eux de fréquentes actions: ce n'étoient point des combats réguliers

&

& décisifs; mais les Thébains acquéroient du courage & de l'expérience dans ces petites rencontres, dont ils se tiroient presque toujours avec avantage, graces à la valeur de Pélopidas; & l'on peut dire qu'ils se préparoient dans ces escarmouches aux grands exploits dont nous aurons bientôt occasion de parler. Dans une de ces actions qui se passa aux environs de Tanagra, Pélopidas tua de sa propre main le Chef des Spartiates; mais ce qui lui arriva quelque tems après dans le voisinage de Tégyre, est plus digne d'attention.

Résolu de surprendre Orchomène, dont la garnison étoit Lacédémonienne, il se mit en marche avec trois-cens Fantassins & quelques Cavaliers; mais sur l'avis que les Spartiates s'avançoient avec un renfort, il jugea à propos de se retirer. Ce renfort interrompit sa marche aux environs de Tégyre: aussitôt il ordonna à sa Cavalerie d'abandonner l'arrière-garde, de s'avancer & d'engager l'action, mettant tout espoir dans son Infanterie. L'attaque fut terrible de part & d'autre: Théopompe & Gorgoléon qui commandoient les Spartiates, y perdirent la vie: les troupes qui les environnoient furent taillées en pièces ou mises en déroute, & le reste effrayé ouvrit un passage aux Thébains. Mais Pélopidas n'étoit

pas

pas homme à laisser sa victoire imparfaite, en abandonnant le champ de bataille: le massacre redoubla, & ne finit que lorsque les Spartiates furent totalement dispersés. Cette retraite lui fit plus d'honneur, qu'il n'en eut recueilli de la réussite de ses prémiers desseins: les Spartiates n'avoient point encore essuyé une pareille disgrace; ils étoient alors trois contre un; & soit dans les guerres contre les Barbares, soit dans les querelles intestines de la Grèce, il étoit inouï qu'ils eussent été battus à égalité de nombre: cependant il faut observer que les trois-cens soldats de Pélopidas étoient l'élite de l'Armée des Thébains: on les appelloit, par une marque de distinction, le *Bataillon Sacré*: aussi remarquables par leur affection mutuelle que par leur courage, on les nommoit encore la *Troupe d'Amis*. On en raçonte beaucoup de faits qu'on peut se dispenser de croire, mais dont on peut inférer que c'étoit un corps de braves gens, qui s'étoient jurés une amitié éternelle, & déterminés à répandre les uns pour les autres jusqu'à la dernière goute de leur sang. On dit que Gorgidas, un des Gouverneurs de la Béotie, qui eut beaucoup de part dans les grandes actions de son tems, l'institua de concert avec Pélopidas. Son emploi étoit de garder la citadelle; mais on les faisoit

mar-

marcher dans les cas extraordinaires, & on les diſtribuoit parmi les autres troupes, afin que leur exemple les encourageât: mais Pélopidas les croyoit plus utiles & plus forts lorſqu'ils étoient en corps; & depuis cette journée où l'on eut de ſi grandes preuves de leur valeur, on ne les diſperſa plus, & ce Général combattit toujours à leur tête. Ils paſſérent pour invincibles juſqu'à la bataille de Chæronée, où la Phalange Macédonienne les mit tous en pièces. On dit que Philippe parcourant le champ de bataille le lendemain de l'action, & les voyant tous étendus les uns à côté des autres, admira leur courage, & donna des larmes à leur ſort. La journée de Tégyre apprit aux Grecs, dit Plutarque, que les vertus militaires n'étoient pas toutes confinées ſur les rives de l'Eurotas, & que la bravoure étoit de tous les Pays où les habitans nourris dans des principes d'honneur & d'équité, s'effrayent plus d'une légère diſgrace que d'un grand danger.

Les Athéniens ouvrirent les yeux ſur le ſuccès des Thébains, ils craignirent d'en avoir trop fait. Quel que fût leur reſſentiment, ils n'avoient pas intention d'élever un Etat ſur les ruïnes d'un autre: cette réflexion les inclinoit à un accommodement. Artaxercès alors en guerre avec les Ægyptiens,

tiens, avoit besoin d'un renfort qu'il ne pouvoit exiger des Grecs, sans avoir terminé leurs querelles intestines. Il leur envoya donc des Ambassadeurs chargés de renouveller la paix d'Antalcidas. Les seuls Thébains apportérent quelque difficulté à cette négociation : ils abandonnoient à regret la jurisdiction qu'ils avoient recouvrée sur les Villes de la Béotie ; car la teneur générale du Traité étoit toujours la même : il étoit dit que chaque Cité se gouverneroit selon ses loix particulières : on avoit seulement ajouté que chacun retireroit ses garnisons : ce qui fut ponctuellement exécuté par des Commissaires nommés à cet effet.

Pendant cette tranquillité passagère qu'Artaxercès venoit de procurer aux Grecs, il en engagea vingt-mille à servir pour lui contre les Egyptiens. Dans l'espace de deux ans employés aux préparatifs de cette guerre, Pharnabaze, à qui son Maître en avoit confié la conduite, rassembla une Armée de deux-cens-mille hommes, sans compter les vingt-mille Grecs, & mit en mer une Flotte capable de seconder efficacement ces forces de terre. Il fit ensuite demander aux Athéniens le rappel de Chabrias qui servoit chez les Egyptiens en qualité de Volontaire, & le commandement pour Iphicrate : ce

ce qui lui fut accordé sur le champ. Le rendez-vous général des troupes fut à Ace, qu'on appella dans la suite Ptolémaïde : c'est-là qu'on résolut le siège de Pélusium, une des embouchures du Nil, & la porte la plus commode de la Contrée : mais les Egyptiens avertis de longue main de se préparer à la défense, rendirent cette place inaccessible & par terre & par mer. Ce projet échoué, Pharnabaze se présenta devant Mendésium, autre embouchure du fleuve, descendit à la tête de trois-mille hommes, & s'en empara après une vigoureuse résistance de la part des assiégés. Iphicrate de son côté emporta la citadelle, fit prisonniers tous ceux qui s'y étoient retirés, & proposa dans son prémier transport d'aller droit à la Capitale de ce Royaume : mais Pharnabaze crut assurer le succès de cette entreprise, en la différant jusqu'à l'entière réunion des forces : cependant Iphicrate insista, & pour terminer tout délai, il s'offrit à faire le siège avec ses troupes seules : mais le refus du Général des Perses fut constant, & l'ardeur d'Iphicrate ne servit qu'à dévoiler la jalousie de son collègue. Tandis qu'ils agitoient ce projet avec chaleur, les Egyptiens jettérent une forte garnison dans Memphis, s'avancérent avec le reste de leurs troupes, disputérent le ter-

terrein à l'ennemi, & l'arrêtérent jusqu'à ce que les inondations du Nil le chassérent du Pays.

Telle fut la fin de cette expédition, & de presque toutes celles des Perses: mal concertées, plus mal conduites, & toujours suspendues par des délais l'occasion s'échappoit, tandis que les Généraux attendoient des ordres qui leur déliassent les mains, & l'on échouoit. On dit qu'Iphicrate, mécontent des opérations de cette campagne, demanda à Pharnabaze, d'où lui venoit cette lenteur à suivre des projets qu'il étoit si promt à proposer. De ce que, lui répondit le Perse, je suis maître de ma parole, & le Roi de mes actions. La mesintelligence fut dans cette occasion l'écueil de leur entreprise: cependant Pharnabaze de retour en Asie, en jetta toute la honte sur Iphicrate, qui ne jugea pas le lieu propre à sa justification: l'exemple de Conon le rendit circonspect, & il ne songea qu'à hâter son retour. Pharnabaze porta contre lui quelques plaintes à Athènes, & on lui promit de le punir selon qu'on le trouveroit coupable: mais ses compatriotes furent apparemment satisfaits de sa conduite, car quelque tems après il le nommérent Amiral: ce nouvel honneur est un témoignage suffisant de leur approbation.

Ce-

Cependant plusieurs Villes de Grèce, & particulièrement du Péloponnèse, que la négociation d'Artaxercès avoit rétablies dans une indépendance totale, indignées des cruautés qu'elles avoient souffertes sous les Administrateurs que les Spartiates leur avoient nommés, se remplirent de tumultes & de séditions, chassérent ces citoyens, confisquérent leurs biens, & se portérent à de si grands désordres, que les Spartiates & les Athéniens furent obligés de s'interposer de concert, en faveur de ceux dont ils avoient éprouvé l'affection, & récemment embrassé la querelle. Ces mouvemens particuliers firent éclôre un an après la paix une seconde guerre, mais qui ne fut ni si longue, ni si générale que la prémière.

La rupture éclata par des troubles que la faction Lacédémonienne excita dans Corcyre & Zacynthe. Les Magistrats Zacynthiens, chassés par le Peuple, se réfugiérent sur les vaisseaux de Timothée, qui les remit dans l'Ile où ils se fortifiérent dans un château, dont ils s'emparérent, & qu'ils défendirent avec son secours. Les mêmes mouvemens se firent à Corcyre: cette Ile importoit au recouvrement & à la conservation de la Souveraineté des Mers. Les Spartiates, sous prétexte de secourir leurs amis, mais dans le

dessein de s'en emparer, dépêchérent une Flotte sous les ordres de Mnasippe. Ce projet fut découvert, & les habitans se réunissant contre un ennemi commun, se mirent sous la protection des Athéniens. Cependant les Spartiates descendirent dans l'Ile, & assiégérent la place avant qu'on pût venir à son secours: mais les assiégés réduits à l'extrémité par le manque de provisions, sortirent en désespérés, & tombérent sur Mnasippe, qui fut tué dans cette action avec une grande partie de ses soldats. La Flotte Athénienne commandée par Iphicrate & par Timothée arriva dans ces entrefaites, prit neuf vaisseaux à l'ennemi, & appaisa les troubles.

Ce fut alors que les Thébains, mécontens des habitans de Platée pour avoir recherché l'alliance & la protection des Athéniens leurs anciens amis, marchérent contre eux, & détruisirent leur Ville. Thespies eut peu de tems après le même sort. Les Athéniens irrités de la ruïne de deux Villes qui avoient si bien mérité des Grecs pendant la guerre contre les Perses, rompirent avec les Thébains, & les affaires de la Grèce changérent totalement de face.

Les Athéniens & les Spartiates songeoient à conclure la paix entre eux, & à la donner aux Etats subalternes, dont

dont ils avoient facrifié jufqu'alors la tranquillité à leurs intérêts. Les Républiques & les Villes jouïffoient à peu près de l'indépendance, la caufe prétendue de leur inimitié, dont la Souveraineté de la Grèce étoit le fondement réel. Ceux-ci avoient été contraints d'abdiquer le Defpotifme qu'ils avoient ufurpé ; les autres étoient fatisfaits de cette marque de foumiffion, & avoient recouvré prefque tout ce qu'ils avoient perdu fur mer : enfin les chofes en étoient réduites à une balance affez jufte, mais qu'on ne devoit qu'à leur épuifement. Les fuccès qu'ils avoient eu les uns & les autres dans des guerres dont ils avoient fait tous les frais & couru tous les dangers, ne les avoient point empêchés de fe dénuer d'hommes & d'argent, & ils inclinoient à renouveller les prémiers Traités : d'ailleurs, les conjonctures étoient favorables : la guerre d'Egypte occupoit entièrement Artaxercès, & la Grèce n'avoit rien à craindre du côté de l'Afie. Dans ces difpofitions générales à la paix, les Athéniens entrérent en négociation ; mais les Thébains qui n'entendoient plus qu'on les traitât en fubalternes, annoncérent leurs prétentions d'un ton de hauteur qui écarta toute idée d'accommodement avec eux.

Le Thébain étoit naturellement fer-

me & robuste ; on l'accusoit d'être pesant & grossier. Il semble que des Généraux tels qu'Epaminondas & Pélopidas, & des Ecrivains tels que Pindare & Plutarque démentent suffisamment ce reproche, & le proverbe qu'on en fit. Cependant il faut avouer que la conduite de ce Peuple, peu digne des habitans d'une Ville assez ancienne, pour avoir soutenu un siège avant la guerre de Troye, ne répondoit point à l'espérance qu'on en avoit conçue sur les exploits, tant historiques que fabuleux, de ses Fondateurs & de ses Héros. Mais on sera moins étonné de sa foiblesse, si l'on considère qu'aiant abandonné les intérêts de la Béotie dans la guerre contre les Perses, & trahi la cause commune en se réunissant aux Barbares ; après la défaite de leurs innombrables Armées, la puissance & le ressentiment des Athéniens le tinrent dans de continuelles allarmes ; & qu'appréhendant que sous prétexte de punir sa désertion, on n'envahît son Pays, il invoqua les Spartiates, qui, plus jaloux de conserver l'ennemi des Athéniens que d'exterminer l'allié des Perses, oubliérent que le Thébain avoit été, sinon l'auteur de la descente des Asiatiques, au moins la cause de leur acharnement, & firent alliance avec lui. Ils n'obligérent pas des ingrats, & cet allié

leur

leur rendit de grands ſervices pendant le cours de la guerre du Péloponnèſe. Nous avons dit plus haut à quelle occaſion cette union s'étant rompue, les Thébains eurent recours aux Athéniens : ils avoient pour règle conſtante de s'allier à l'un de ſes Etats, quand ils étoient en diſſenſion avec l'autre, & pour l'ordinaire ils inclinoient la balance du côté qu'ils ſe déterminoient : mais leur ſécurité étoit l'unique avantage qu'ils avoient retiré juſqu'alors de ce contrepoids. Engagés enfin par leurs intérêts dans les dernières guerres, ils ſe diſciplinérent, & leur ambition s'éveilla : c'eſt une obligation qu'ils eurent aux fréquentes incurſions des Lacédémoniens : la politique de ceux-ci ne leur permettoit pas de combattre trop ſouvent le même ennemi, de peur, diſoit Licurgue, qui en avoit fait une loi expreſſe, qu'il n'apprît à ſe défendre : mais la haine dont Agéſilas étoit animé contre les Thébains, l'emporta ſur la politique & ſur les loix : il ſe mit lui-même à la tête des troupes, & marcha contre eux au refus de Cléombrote ſon collègue qui s'oppoſoit à cette guerre, & qu'il s'étoit excuſé d'accompagner, par le privilège de ſes années. Cet emportement lui attira un vif reproche de la part d'Antalcidas : les Thébains, lui dit-il, après une action où il avoit été

blessé, vous ont dignement récompensé de leur avoir appris à combattre. Ce Peuple aguerri ouvrit alors les yeux sur ses forces, forma des desseins, & à l'exemple des autres Etats profita des conjonctures pour étendre ses limites aux dépens de ses voisins.

Ce Pélopidas, qui avoit brisé le joug des Spartiates, fomenta l'esprit qui commençoit à les agiter. Epaminondas le seconda: Epaminondas qui, doué de toutes les qualités d'un homme d'Etat, vivoit en simple particulier, s'occupant dans la solitude de la pratique de la Vertu & de l'étude de la Philosophie, & ne paroissant en public que pour refuser des dignités que les autres poursuivoient avec chaleur; mais ses compatriotes convaincus de son mérite l'arrachérent enfin à l'obscurité qu'il affectoit, & le placérent à la tête de leurs troupes. Ces Généraux avoient contracté une amitié que le tems, l'uniformité de sentimens, & le zèle pour le Bien public avoient cimentée: ils s'étoient trouvés plus d'une fois sur le même champ de bataille; mais la supériorité du rang que Pélopidas tenoit à l'Armée, avoit transporté sur lui seul une gloire qu'il auroit dû partager avec Epaminondas: cependant celui-ci en avoit assez fait pour se distinguer, & Thèbes qui les regardoit alors comme ses Minis-

tres.

tres & ses Généraux, les mettoit de niveau.

Le Traité proposé par les Athéniens alloit être conclu, lorsque les Thébains demandérent à y être compris, & désignés sous le nom de Béotiens. Les Contractans rejettérent cette prétention, & Agésilas insista sur ce qu'ils eussent à rendre aux Villes la liberté, & à mettre la Béotie dans l'indépendance. Epaminondas revêtu de la qualité d'Ambassadeur, lui répondit que les Spartiates n'avoient qu'à leur donner l'exemple, puisque leur droit sur la Laconie n'étoit pas mieux fondé que celui des Thébains sur la Béotie; ajoutant (moins en faveur de ses concitoyens que des Grecs en général) que Lacédémone s'étoit aggrandie par des usurpations, & que pour conclure une paix solide & durable, il étoit nécessaire de réduire tous les Grecs à l'égalité. Ces remontrances étoient justes; cependant Agésilas en fut tellement irrité, qu'il raya sur le champ les Thébains du Traité, & leur déclara la guerre.

Les Spartiates & leurs Alliés desapprouvérent la vivacité de ce procédé, & les Ephores tout en décernant la guerre contre les Thébains, taxérent Agésilas de n'avoir écouté que le desir de se venger de son rappel d'Asie qu'ils avoient occasionné, & d'avoir marqué

 dans

dans cette conjoncture plus de ressentiment que de prudence. Cependant Agésilas, dans le dessein de les priver de toute alliance, avoit conclu la paix avec les autres Etats; mais le Traité en étoit conçu en termes si généraux & si vagues, qu'il se ménagea pour la suite la liberté de l'observer ou de le rompre. Cela quadre avec le discours qu'il tint aux autres Ambassadeurs en les congédiant: nous finirons à l'amiable tout ce qui pourra s'ajuster par cette voie, les armes décideront du reste; car il ne faut pas s'attendre, leur dit-il, qu'un Traité puisse pourvoir à tout.

Ce fut en vertu de ces négociations que les Thébains se trouvérent isolés. Les Ephores ordonnérent aussi-tôt de nouvelles levées dans la Laconie, & commandérent à Cléombrote qui campoit dans la Phocide avec dix-mille Fantassins & mille Chevaux, d'entrer dans la Béotie. Les Thébains tombérent alors dans la derniére consternation, on les croyoit perdus, cependant ils se préparérent à la défense. Epaminondas qu'ils avoient nommé Général, leur demanda six collègues, dont il forma son Conseil de guerre.

Cependant Cléombrote faisoit diligence, & s'avançoit comme à une victoire certaine. Arrivé sur les frontiéres de la Béotie pour justifier ses pro-

procédés, il fomma les Thébains de rendre la liberté à toutes les Villes de la Province, de rebâtir Platée & Thefpies qu'ils avoient démolies, & de rembourfer les habitans de tous les dommages qu'ils avoient foufferts. Epaminondas lui fit répondre que les Spartiates n'avoient rien à demander dans la Béotie, ni les Thébains de compte à rendre de leur conduite.

Il n'étoit plus queftion que de fe préparer au combat: les Thébains fortirent de leur Ville: effrayés par des prodiges qu'ils mefinterprétoient, Epaminondas les raffura, en leur difant avec Homère *, qu'un heureux préfage accompagne toujours celui qui marche pour la Patrie. Un fubit éclat de tonnerre qu'ils regardérent comme un avis des Dieux, fût un de ces fâcheux augures: ils fondérent leur Général fur l'impreffion qu'il en avoit reçue: mais lui plus attentif à l'ennemi qu'au tonnerre, je fuis étonné, leur dit-il pour toute réponfe, qu'entre tant de poftes avantageux, les Spartiates n'en aient pu trouver un: cependant pour prévenir le mauvais effet de la fuperftition, & d'une crainte panique, il combattit ces augures en leur en oppofant de contraires, & appliqua fi adroitement à l'occafion préfente quelques

* Εἷς οἰωνὸς ἄριστος ἀμύνεσθαι περὶ πάτρης.

ques vieilles prédictions qu'il se rappella, que le soldat rempli de confiance ne respiroit que le combat : on délibéra s'il falloit marcher à l'ennemi, ou l'attendre. Le Conseil de guerre, composé d'Epaminondas & de cinq des collègues qu'il avoit choisis, étoit partagé ; mais Pélopidas survint, dit-on, & décida par son suffrage qu'on iroit à l'ennemi. Les Armées se rencontrérent dans la plaine de Leuctre, Ville de Béotie.

Archidame fils d'Agésilas conduisit à l'Armée les nouvelles recrues ; les troupes se montérent après la jonction à vingt-quatre-mille hommes d'Infanterie : les Thébains étoient à peine six-mille. La même disproportion règnoit entre leur Cavalerie ; mais il faut convenir que celles des Thébains mieux disciplinée l'emportoit par la qualité des chevaux.

A. M. 3634. Olymp. CII. 2. Epaminondas s'appliqua à réparer par les avantages de la disposition & la vigueur de l'attaque, l'inégalité du nombre des troupes. Il se mit à la tête de l'aile gauche, qui répondoit à la droite de l'ennemi que Cléombrote commandoit : c'est-là qu'il dirigea toute la force du choc, persuadé que la défaite des Spartiates emporteroit la déroute du reste de l'Armée. Il renforça donc ce côté avec l'élite de ses soldats & toute la grosse Infanterie, ce qui lui donna

donna cinquante hommes de profondeur contre douze : le Bataillon Sacré commandé par Pélopidas bordoit encore cette aile, qu'il couvrit de sa Cavalerie à l'exemple de l'ennemi : mais comme cette disposition affoiblissoit considérablement son aile droite, il ordonna à ceux qui la composoient, de feindre au commencement de l'action un mouvement de retraite, de se présenter de biais au combat, & d'éviter en se repliant l'impétuosité de l'attaque. C'est ainsi qu'il parvint à défendre avec l'aile droite le flanc droit de l'aile gauche, & de se ménager un corps de réserve en cas de besoin : il s'avança lui-même obliquement, dans le dessein de détacher du reste de l'Armée les Spartiates qu'il avoit en tête : mais loin de donner dans ce stratagème, ils changérent leur ordre de bataille, & déployérent leurs ailes pour l'envelopper. Tandis qu'ils ouvroient & remplissoient leurs lignes, Epaminondas profitant de ce mouvement, engagea l'action avec sa Cavalerie : Pélopidas partit en même tems avec une vitesse incroyable, & chargea si brusquement les Spartiates, que leur expérience les abandonna, eux qui de tous les Grecs savoient le mieux revenir d'une surprise, & réparer les accidens de cette espèce. Leur Cavalerie, trop foible pour la Cavalerie Thébaine, se renversa sur

l'Infanterie, qu'elle rompit & mit en confusion ; & les Thébains s'avançant à la faveur de ce desordre, percérent les rangs, & s'ouvrirent un chémin jusqu'à Cléombrote. La bravoure ordinaire des Lacédémoniens suspendit quelque tems la victoire ; mais enfin Cléombrote fut tué, & à ses côtés Dinon, Sphodrias, son fils Cléonime, & beaucoup d'autres Officiers de distinction qui s'étoient assemblés autour de leur Roi. Le desir de venger sa mort, & d'enlever à l'ennemi son corps qu'ils ne pouvoient lui abandonner sans se couvrir de honte, ranima la fureur des Spartiates ; mais Epaminondas aima mieux leur céder cet avantage, que de s'exposer, en le leur disputant, à perdre la gloire de cette journée. Tandis qu'on emportoit Cléombrote, il tomba sur l'aile gauche commandée par Archidame & composée d'alliés, qui, sans s'être volontairement embarqués dans cette querelle, comptoient toutefois sur la foiblesse des Thébains, s'emparer du champ de bataille, & subjuguer ces rebelles, pour m'exprimer avec Diodore de Sicile, sans se couvrir de poudre : mais consternés de la défaite des Spartiates & de la mort de Cléombrote, ils prirent la fuite : le reste de l'Armée les imita : Epaminondas les poursuivit, rendit sa victoire complette, demeura maître du

du champ de bataille, & éleva un trophée. Cette action couta quatre-mille hommes aux Spartiates, l'élite de leurs troupes : mille étoient habitans de Lacédémone, & quatre-cens, citoyens de Sparte. Les Thébains ne perdirent en tout que trois-cens hommes.

Tout répondit au dessein & à la conduite d'Epaminondas : ce combat & celui de Mantinée passent pour des chefs-d'œuvres de l'Art Militaire. Mr. le Chevalier de Folard nous a laissé dans son Commentaire sur Polybe des plans de ces actions, auxquels les Curieux pourront avoir recours.

Cette bataille se donna vingt jours après la conclusion de la paix : c'est la plus vive action qui se soit jamais passée de Grecs à Grecs ; aussi est-elle remarquable par le nombre des morts. Dans les plus sanglans combats des Spartiates & des Athéniens, lorsqu'il étoit question de l'empire de la Grèce, & que l'animosité étoit à son dernier période, les vaincus ne perdirent jamais plus de quatre à cinq-cens hommes. Cette journée fit plus d'honneur aux Thébains, qu'aucune République n'en avoit recueilli d'une seule victoire. La joie d'Epaminondas en fut si grande, qu'il ne put la contenir : il sortit de son assiette ordinaire ; mais un moment de réflexion le ramena bientôt

à cette égalité Philosophique qu'il professoit : on lui remarqua même le lendemain tant de tristesse & de mélancolie, que cette alternative excita la curiosité de ses amis : Je me suis trop livré, leur dit-il, à la douceur de la victoire, & j'en porte aujourd'hui la peine. Cet empire sur ses mouvemens n'approche pas de celui que les Spartiates montrérent après leur défaite. Je doute que l'Histoire offre un exemple de fermeté comparable à celui-ci.

On célébroit à Sparte une Fête qui y avoit attiré un grand nombre d'Etrangers, lorsqu'on apprit la défaite de Leuctre. Les Ephores, qui sur le récit de cette action devoient en pressentir toutes les suites, donnérent toutefois des ordres pour que la solemnité du jour ne fût point troublée ; & après avoir envoyé dans chaque famille intéressée les noms de leurs morts, ils se mêlérent aux jeux, & conduisirent les cérémonies, comme s'il n'eût été question de rien. Le lendemain qu'on fut mieux instruit des circonstances de l'action, les parens de ceux qui étoient restés sur le champ de bataille, s'assemblérent sur la place, & se félicitérent mutuellement avec une espèce de satisfaction. Les pères de ceux qui avoient survécu, se renfermérent au contraire dans leurs maisons, ou si quel-

quelque affaire les contraignoit d'en sortir, on lisoit sur leur visage la honte qu'ils avoient de les avouer pour leurs fils. Les femmes enchérirent sur cet héroïsme, elles se visitérent, & remplirent les Temples comme aux jours de triomphe, tandis que les autres attendoient leurs enfans dans le silence & dans l'affliction.

Cependant, en général, cette disgrace les allarma, & ils ne voyoient aucun moyen d'en revenir : ils étoient sans soldats, & leurs alliés les abandonnoient, pour ainsi dire, à la merci du vainqueur : mais ils tombérent dans le desespoir, lorsqu'ils apprirent que l'ennemi avoit résolu d'entrer dans le Péloponnèse. Il se fit alors un cri général : ils se rappellérent les Oracles qui leur avoient annoncé qu'ils souffriroient sous un Roi boiteux, & ils se répentirent d'avoir couronné ce boiteux au préjudice de son neveu Léotychide. Toutes ces réflexions ne diminuérent point l'autorité d'Agésilas : c'étoit le seul homme capable de les tirer du précipice, où sa témérité les avoit plongés : ils mirent donc en lui toute leur espérance, & s'abandonnérent sans réserve à sa conduite.

On délibéra d'abord sur ce qui concernoit ceux qui avoient lâché le pié ; ce point étoit important : la loi les excluoit de tout emploi, & les décla-

roit

roit infames : c'étoit un deshonneur que de s'allier avec eux : ils étoient condamnés à paroître en public la tête à moitié rasée, & couverts d'habits rapiecetés de différentes couleurs : quiconque les rencontroit en rue, avoit droit de les injurier, & même de les frapper, sans qu'ils eussent celui de se défendre. Tels étoient la rigueur de ces decrets : on ne doutoit pas que les coupables, presque tous jeunes gens de famille, ne songeassent à en suspendre l'exécution en excitant quelque tumulte : d'ailleurs comment se résoudre à sacrifier tant de soldats, tandis qu'ils manquoient de citoyens pour refaire leurs bataillons. Dans cette perplexité, ils donnérent plein pouvoir à Agésilas de modifier ou d'abroger les loix anciennes, & d'en former de nouvelles, telles que les circonstances actuelles les exigeroient. Agésilas n'abolit ni ne changea les loix anciennes : il se contenta de déclarer qu'elles dormiroient tout le jour, mais qu'elles se réveilleroient le lendemain avec toute leur autorité ; & cet expédient garantit de l'infamie, & conserva au service de l'Etat un grand nombre de citoyens.

CHA-

CHAPITRE II.

Depuis la Bataille de Leuctre, jusqu'à celle de Mantinée, ce qui comprend l'espace de 8. ans.

APRE'S avoir rendu le droit de porter les armes, à ceux qui prirent la fuite à la bataille de Leuctre, Agésilas entra dans l'Arcadie, s'empara d'une petite Ville du domaine des Mantinéens, & ravagea ce territoire, évitant avec soin toute entreprise périlleuse; car son seul but étoit de tenir les troupes en haleine, de ranimer leur courage, & d'annoncer à l'ennemi que le sort de Lacédémone n'étoit pas entièrement desespéré.

Cependant les Thébains ardens à profiter de leur victoire, la firent proclamer dans Athènes par un Héraut, qu'ils envoyérent le front ceint d'une couronne, & qu'ils chargérent de demander du secours : mais les Athéniens plus contens de partager l'Empire de la Grèce en s'assurant de la Souveraineté des Mers, que de les transporter en entier aux Thébains en se liguant contre les Spartiates, congédiérent le Héraut sans lui donner audience. Dans ces vues, ils firent entendre aux Lacédémoniens qu'ils eussent à se départir d'un despotisme qu'ils affecteroient ri- Olymp. CII. 2.

ridiculement après la destruction de leurs forces : & prenant sur eux-mêmes le soin de maintenir la paix, les Députés des autres Villes convoqués dans Athènes en renouvellérent le Traité en leur nom & aux noms de leurs Confédérés : mais les Thébains persistérent dans leur opposition ; les Eléens qui prétendoient avoir une jurisdiction immédiate sur quelques Villes, suivirent leur exemple ; & d'autres Etats à portée de recevoir du secours des Thébains embrassérent encore ce parti, moins par inclination que par intérêt, & Thèbes devint l'asile de tous ceux qu'allarmoit la puissance de leurs voisins, & particulièrement celle des Spartiates.

Cette ligue donna lieu aux Mantinéens de relever leur Ville ; ce qu'ils exécutérent avec le secours des Eléens, & d'une partie des Peuples d'Arcadie. Pausanias raconte qu'à la persuasion d'Epaminondas les Arcadiens dispersés se rassemblérent dans une grande Ville, qu'ils bâtirent, & nommérent Mégalopolis ; mais Diodore de Sicile retarde cet évènement de deux ans, en le renvoyant au tems de leur ruïne par les Spartiates. Tel fut le raisonnable usage que firent ces Peuples de l'impuissance des Lacédémoniens : mais nouvellement rétablis, ils jouissoient à peine des privilèges du Traité qui leur

leur permettoit de se gouverner par leurs propres loix, que le caprice & l'orgueil firent éclôre entre eux, ainsi que dans quelques autres Etats, des dissensions plus funestes que l'esclavage dont ils étoient sortis.

Les Tégéens avoient formé un projet de réunion avec le reste des Arcadiens: ils ne devoient composer ensemble qu'une République; le pouvoir absolu auroit résidé dans une assemblée de dix-mille: c'est-là qu'on eût décidé de toutes les matières rélatives à la paix & à la guerre: mais l'exécution de ce plan occasionna des factions & des tumultes, dans lesquels il y en eut un grand nombre de tués, & quatorze-cens de bannis; & pour comble de malheurs, le Spartiate entra dans le Pays, & en fit le siège de la guerre.

A la faveur de ces divisions intestines, Agésilas envoya contre eux un corps de quinze-cens hommes sous les ordres de Polytrope. Ce Général s'empara d'Orchomène Ville amie de Lacédémone, & y établit garnison. Lycomède s'avança sous les murs de cette Ville, & lui présenta la bataille. Le Spartiate, quoique trois fois plus foible en nombre, l'accepta, perdit deux-cens hommes, & périt. Le vainqueur ne doutant point que les Lacédémoniens irrités de cette disgrace ne rassemblassent contre lui de plus gran-

des

des forces, songea à s'assurer des secours, avant que de poursuivre les avantages de sa victoire: il invoqua les Athéniens, qui, dans la décadence actuelle des Spartiates, ne jugeant point à propos en bonne politique d'appuyer leurs ennemis, rejettérent cette alliance, comme ils avoient auparavant rejetté celle des Thébains, auxquels il eut recours sur ce refus, & qui le reçurent à bras ouverts. Cette alliance rendit formidable aux Spartiates la ligue qui se formoit contre eux.

Tandis que les troubles causés par la forme nouvelle du Gouvernement désoloient les Arcadiens, les Argiens furent livrés à des dissensions plus cruelles. Les Orateurs, ou, pour mieux dire, les Démagogues, soulevérent le Peuple contre les Nobles, qui pour se garantir de l'orage qui les menaçoit, méditérent l'abolissement de la Démocratie; mais sur des soupçons on en saisit quelques-uns, qu'on mit à la question, & dont on arracha par la voie des tourmens le détail de cette conspiration, & trente des plus coupables furent massacrés sans autre forme de procès. On inventa contre les autres différentes accusations que les Orateurs aggravérent, & seize-cens des prémiers & des plus riches habitans furent exécutés & leurs biens

con-

confiſqués : mais ces éloquens boutefeux, frappés des cruautés qu'ils avoient occaſionnées, ou plutôt effrayés d'un deſordre où ils pouvoient être enveloppés, ſuſpendirent leurs proſcriptions, & furent tous maſſacrés par le Peuple, qui les ſoupçonna d'avoir abandonné ſa cauſe. Aucune Ville de Grèce n'avoit encore éprouvé une ſi ſanglante ſédition ; ils s'entr'aſſommérent à coups de maſſue, d'où vint le nom de *Scytaliſme*, par lequel on déſigna cette diſſenſion. Cet échec ébranla cette Ville, qui auroit pu par ſa puiſſance & par ſes richeſſes diſputer auparavant l'Empire de la Grèce à Jaſon ; qui pour encourager les Theſſaliens à s'en emparer, leur repréſentoit que les Argiens s'étoient tellement affoiblis dans leurs querelles inteſtines, qu'il ne leur reſtoit plus de rivaux.

Ce Jaſon avec de grands deſſeins, de la connoiſſance dans l'Art Militaire, & quelque autorité à Phères, ſe fit déclarer Général des Theſſaliens, entraîna par le poids de cette dignité la plupart des Villes voiſines dans ſon alliance, & les Thébains s'adreſſérent à lui pour avoir un ſecours qu'ils n'avoient pu obtenir des Athéniens : il leur offrit un corps de troupes conſidérable, mais ils n'en reçurent que de ſtériles avis : au lieu de joindre l'Armée, il leur conſeilla d'uſer avec modération

dération de leur avantage, & de craindre le desespoir de l'ennemi, persuadant d'un autre côté aux Lacédémoniens de reprendre haleine, & d'abandonner la campagne jusqu'à ce qu'ils eussent occasion d'y rentrer sous de meilleurs augures : préférant alors le rôle de médiateur à celui d'allié, il conclut entre ces Peuples une paix dont les Historiens parlent si diversement, qu'on ne peut assurer qu'elle fut antérieure ou non à la bataille de Leuctre : sa politique étoit d'empêcher les uns & les autres de s'élever sur les ruines de ses antagonistes, & de se rendre assez puissans pour croiser un projet appuyé sur ses distributions, ses stratagèmes & son éloquence, & qu'il étoit sur le point d'achever. Ardent à poursuivre l'objet de son ambition, Jason étoit encore attentif à sauver les apparences, & à se conserver la réputation d'homme équitable : s'il lui arrivoit de harceler ses voisins & de démembrer leur Etat, c'est, disoit-il, pour excuse, qu'on ne peut être juste dans les grandes choses, sans blesser la justice dans les petites. Son Armée étoit composée de vingt-mille Chevaux, & de vingt-mille Fantassins armés de pié-en-cap, sans compter les troupes légères : avec ces forces, il étoit en état de faire la loi au reste de la Grèce : mais Polydore & Polyphron ses frères & ses suc-

successeurs le firent assassiner, & l'arrêtérent lorsqu'il touchoit à son but. Peu de tems après Polyphron tua Polydore, qu'Alexandre son frère ou son neveu massacra sous prétexte de venger la mort de son père. Alexandre s'empara donc de Phères, où il exerça la Tyrannie; mais aiant occasion d'en parler dans la suite, nous nous contenterons de remarquer ici que les Thessaliens perdirent à la mort de Jason l'influence qu'ils avoient eue sur les affaires de la Grèce, avec l'espoir d'en posséder à leur tour la Souveraineté.

Outre les Arcadiens, les Thébains engagérent encore dans leur alliance les Phociens, les Locres, les Eubéens & les Arcarnaniens: quelques petits Etats de la dépendance de Thèbes, situés dans son voisinage, prirent aussi les armes contre Lacédémone, & entrérent dans le Péloponnèse, sous prétexte de secourir l'Arcadie: tous ces Peuples réunis au reste des Confédérés formérent une Armée de quarante à cinquante-mille hommes, sans compter un grand nombre que l'espoir du pillage attachoit à la suite du camp: & l'Armée des Thébains se montoit en tout à soixante-dix-mille combattans. Les Généraux Epaminondas & Pélopidas la divisérent en quatre corps, qui fondirent dans la Laconie en même tems Olymp. CII. 4.

tems & par quatre endroits différens : le rendez-vous général étoit à Sellésie, d'où l'on s'avança vers Lacédémone, mettant tout à feu & à sang. Agésilas s'occupoit alors à la poursuite des Arcadiens, après la défaite de Polytrope : mais informé de l'irruption des Thébains, il revint à Sparte, dont il trouva les citoyens dans une consternation d'autant plus grande, que dans l'espace d'environ six-cens ans, depuis que les Doriens s'étoient emparés du Pays en qualité de descendans d'Hercule, aucun ennemi n'avoit osé paroître devant leur Ville ; ce qui fit dire à Platon, que l'approche de Sparte étoit aussi redoutable que l'entrée du Temple des Furies ; & à Agésilas, que les Lacédémoniennes n'avoient jamais vu la fumée des feux ennemis ; discours qui ne demeura pas alors sans replique. On rapporte encore à ce sujet un mot d'Antalcidas : il disputoit de la valeur des deux Nations avec un Athénien, qui se vantoit que ses compatriotes avoient chassé plus d'une fois les Spartiates des rives du Céphise : Cela est vrai, répondit-il ; pour nous, nous n'avons jamais eu la peine d'éloigner les Athéniens des bords de l'Eurotas. Mais cette fierté n'étoit plus de saison : Epaminondas à la tête de son Infanterie, venoit de traverser cette rivière, quoique ses eaux fussent alors

alors plus hautes qu'à l'ordinaire : cependant les Spartiates profitérent de cette circonstance, tombérent sur lui, & lui tuérent beaucoup de monde : mais rien ne put l'arrêter, & il s'avança jusqu'aux fauxbourgs de Lacédémone. Agésilas eut beaucoup de peine à suspendre la fureur & le desespoir des habitans prêts à se précipiter pêle-mêle à travers l'ennemi : il montra dans cette occasion une prudence qui ne lui étoit pas ordinaire, en sacrifiant la violence de son caractère au salut de sa Patrie : il s'occupa d'abord à calmer les esprits & à les remettre dans leur assiette, pour veiller ensuite à la défense de la Ville. Dans cette extrémité, on proposa la liberté à tous les Hélotes qui serviroient & formeroient des compagnies, & dix-mille d'entre eux acceptérent l'offre ; Xénophon réduit ce nombre à six-mille; opinion d'autant plus vraisemblable, qu'il ajoute que lorsque cette troupe d'esclaves parut en armes, les Spartiates effrayés à son aspect, pour s'en assurer, jugérent à propos de jetter entre eux un grand nombre de mercenaires & d'autres soldats.

Les Thébains, à dessein d'attirer l'ennemi dans un combat régulier, formérent une espèce de camp aux environs de la Ville : mais Agésilas retiré sur une hauteur qui s'élevoit au

milieu de Lacédémone, ne songeoit qu'à se défendre. Il fallut donc se résoudre à l'attaque; mais toutes les avenues étoient si bien gardées, qu'on trouva dans cette entreprise plus de difficulté qu'on n'en avoit prévu : on débuta par une irruption que la Cavalerie Lacédémonienne soutint avec fermeté; tandis que trois-cens Fantassins sortant brusquement d'une embuscade où ils étoient placés, accouroient à son secours. L'assiégeant surpris, fut repoussé avec dommage, & perdit l'envie de tenter un nouvel assaut. Dès-lors on s'en tint à bloquer la Ville, & à défier au combat l'assiégé, qui répondoit froidement, qu'il ne l'éviteroit pas quand il trouveroit son avantage à l'accepter. On eut beau injurier Agésilas, en l'appellant le tison de cette guerre & l'auteur des malheurs de son Pays; il digéra tous ces reproches personnels comme l'effet de la rage d'un ennemi qui voit avorter ses desseins, & ne perdit jamais de vue le but qu'il s'étoit proposé, persuadé que le salut de Sparte ne dépendoit pas moins de l'empire qu'il auroit sur lui, que de son attention à prévoir tout autre danger. La bravoure d'Ischolas mérite bien nos éloges. Il commandoit un de ces détachemens préposés à la défense d'un passage important; mais se trouvant trop foible pour soutenir l'effort

l'effort de l'ennemi, il renvoya tous ceux de ses soldats dont la jeunesse promettoit à la Patrie encore de longs services; & à l'exemple de Léonidas, se dévouant à la mort pour le Bien public, il périt avec le reste, après une vigoureuse résistance. Les Thébains ne voyant aucun jour à de plus grands succès, levérent le siège, & rentrérent dans l'Arcadie, après avoir saccagé le Pays.

Cette expédition ne répondit pas à ses préparatifs. Epaminondas, pour lui donner quelque relief, proposa le rétablissement de la postérité des Messéniens, qui, chassés du Péloponnèse par les Spartiates trois-cens ans auparavant, s'étoient répandus dans la Sicile, en Italie, & en d'autres Contrées, où leurs usages, leurs mœurs, & leur langue avec son dialecte s'étoient conservés. Du consentement général des alliés, on les invita à rentrer dans leur Pays originaire: ils y revinrent en foule; & en peu de mois leur Ville fut rebâtie, peuplée, & revêtue de son ancienne splendeur: ils avoient besoin d'une forte garnison, on la leur donna, & ces nouveaux habitans divisérent entre eux leur ancien territoire. Le rappel d'un Peuple qui avoit si glorieusement figuré dans les prémiers tems de la Grèce fit honneur à Epaminondas, & accrut les malheurs

des Spartiates, que ce Peuple frustra, ſinon de la plus vaſte, au moins de la plus fertile Province du Pays, après l'avoir ſi longtems poſſédée, & s'en être fait une barrière de ce côté. Agéſilas reſſentit vivement cette perte, & ce fut dans la ſuite la ſeule raiſon qu'il eut de continuer la guerre contre les Thébains, qui lui demandoient la paix : ce refus opiniâtre conſomma preſque la ruïne de Lacédémone.

Le retour des Thébains penſa être troublé par Iphicrate, que les Athéniens envoyérent au ſecours des Spartiates à la tête de douze-mille hommes, & qui pour avoir ſéjourné trop longtems à Corinthe, n'arriva qu'après l'expédition: il eut ſans doute infeſté leur retraite, s'il ſe fût emparé de Cenchrée, paſſage important: mais cette négligence rendit ſa marche inutile, & ſa conduite blâmable en tout point: ce ſont les prémiers reproches que ce Général ait mérités.

Arrivés à Thèbes, Epaminondas & Pélopidas, au-lieu des récompenſes qu'on devoit à leurs ſervices, furent conſtitués priſonniers d'Etat pour avoir exercé le commandement quatre mois au-delà du tems preſcrit par les loix, c'eſt-à-dire depuis le commencement juſqu'à la fin de leur expédition. Le crime étoit capital; on inſtruiſit leur

leur procès, & ils furent interrogés. Les avantages qu'ils avoient procurés à la Patrie, plaidoient en leur faveur; mais aussi c'étoit la seule excuse qu'ils pussent apporter d'une si manifeste infraction des constitutions du Gouvernement. Ils s'avouérent donc coupables, & se soumirent à la décision de leurs Juges. Leurs ennemis avoient tout mis en œuvre pour irriter le Peuple contre eux. Epaminondas s'en apperçut, & ils alloient être condamnés à mort, lorsqu'il se leva, & leur rappellant la bataille de Leuctre, & ces exploits par lesquels ils avoient sauvé la Ville & rendu la liberté aux Grecs, il demanda pour toute grace, qu'on inscrivît sur son tombeau, qu'il avoit perdu la vie pour avoir conservé l'Etat. Ce reproche fut efficace: le Peuple rougit de son ingratitude, loua sa conduite, & le déchargea. Pélopidas fut aussi absous; mais ce Général d'un caractère emporté, & dont les avis de ses amis accroissoient encore la violence, se vengea de cet affront sur Ménéclide, assez habile harangueur, mais très mauvais citoyen, & le principal auteur de cette affaire. Ce Ménéclide fut un de ceux qui se rassemblérent chez Charon, lorsqu'on reprit la citadelle; mais ne se croyant pas assez considéré par la part qu'il avoit eue dans cette entreprise, il s'occupoit

à inventer des calomnies, & à intenter des accusations contre ses supérieurs : il vint à bout de faire exclure du Gouvernement Epaminondas pour un an. Quant à Pélopidas qu'il ne haïssoit pas moins, mais que le Peuple chérissoit davantage, il changea de manœuvre, & tenta de le perdre en élevant Charon contre lui. Voici comment il s'y prit : on avoit employé à Thèbes un fameux Peintre de Cizique, que la sédition mit en fuite avant que d'avoir achevé son ouvrage. Ménéclide proposa de le placer, tel qu'il étoit, dans quelque lieu public, avec une inscription qui immortalisât la mémoire d'une prétendue victoire de Charon à Platée. Cette action qui s'étoit passée quelque tems avant la bataille de Leuctre, n'étoit qu'une légère escarmouche, où il y eut quarante Spartiates de tués ; mais le dessein de Ménéclide en illustrant cette journée, étoit d'éclipser la gloire de celle de Leuctre, & de faire pièce aux deux Généraux qui y commandérent. Pélopidas s'éleva donc contre cette demande, mais avec art & décence ; accordant à Charon les égards & les louanges qu'il méritoit, mais exposant en même tems toute la méchanceté & toute l'impertinence du procédé de Ménéclide, que le Peuple indigné taxa à une si forte amende, qu'il ne se trouva pas

pas en état de la payer; mais il ne cessa pas pour cela de mériter dans la suite l'épithète de perturbateur de la tranquillité publique.

Pour en revenir aux Spartiates, délivrés contre toute espérance d'un formidable ennemi, la terreur & le trouble qu'ils avoient éprouvés, le sentiment des pertes qu'ils avoient faites, & la crainte des malheurs qui les menaçoient encore, les mirent en mauvaise humeur, excitérent entre eux des factions & des murmures; & dans ces tristes dispositions, Agésilas ne trouva guères moins de difficulté à les gouverner, qu'il en avoit eu à les défendre. Il y eut une occasion entre autres, où il fit preuve d'une adresse & d'une présence d'esprit peu communes. Deux-cens mécontens s'étoient emparés du Temple de Diane, situé dans un endroit avantageux qu'on appelloit Issorion: Agésilas, incertain sur les suites d'une conspiration dont il ne connoissoit pas le fond, ne jugea pas à propos d'employer la force contre eux; mais enveloppé dans son manteau, accompagné d'un seul domestique, s'approcha des rebelles, & lorsqu'il fut à portée d'en être entendu: Vous avez mal pris mes ordres, leur dit-il: mon dessein n'étoit pas qu'on se rassemblât tous dans ce lieu, mais qu'on se dispersât les uns ici & les autres-là, leur montrant en

même tems différens quartiers de la Ville. Ils s'y rendirent sans le moindre soupçon, & sur le champ quelques troupes se saisirent du poste qu'ils avoient abandonné : on prit une quinzaine de ces conspirateurs, qui furent exécutés la nuit suivante. Cette sédition fut suivie d'une plus dangereuse, dans laquelle un grand nombre de citoyens s'étoient engagés, & délibéroient dans des assemblées nocturnes, de la dissolution du Gouvernement. Cette faction étoit si puissante, qu'il y auroit eu autant d'imprudence à en attendre les suites, qu'à employer les loix pour les prévenir. Agésilas changea donc de batterie ; il obtint le consentement des Ephores pour faire mettre à mort les coupables sans aucune forme de procès ; chose inouïe dans Lacédémone, mais que les conjonctures présentes rendoient nécessaire ; car toutes ces révoltes précédérent ou suivirent immédiatement l'expédition des Thébains, qui les tenoit dans une consternation, que la désertion des mercenaires & des Hélotes augmentoit de jour en jour.

Après avoir surmonté ces dangers domestiques & repoussé les Thébains, les Spartiates commencérent à respirer, à chercher des secours chez leurs voisins, & à pourvoir à leur fureté pour l'avenir : il reçurent des Corinthiens

thiens & des autres habitans du Péloponnèse, quelques troupes auxiliaires; mais ils fondoient tout leur espoir sur Athènes, à qui ils avoient cédé formellement la Souveraineté des Mers, à dessein de l'attacher à leurs intérêts. Les Athéniens plus attentifs à reprimer les Thébains qu'à relever les Spartiates, ne firent point tout ce qu'ils en attendoient; ils insistérent sur le partage du commandement sur la Flotte & dans le Camp, ce qu'ils appellérent, aller de pair avec eux; & l'on fut obligé de se rendre à des conditions dont ils refusérent de se départir. Chacun d'eux commanda alternativement, de quatre en quatre jours.

A peine cet accord fut-il fait, que les Arcadiens rentrérent en campagne. Olymp. CIII. 1.
Pallène en Laconie fut emportée d'assaut, trois-cens Spartiates qui composoient la garnison passés au fil de l'épée, & le Pays saccagé. Les Argiens & les Eléens se joignirent à eux, & les Thébains leur envoyérent Epaminondas à la tête de sept-mille Fantassins & de cinq-cens Chevaux. Les Athéniens mieux intentionnés, dépêchérent Chabrias pour lui disputer le passage; il se rendit à Corinthe, où ses troupes & celles des Spartiates & de leurs alliés formérent une Armée de vingt-deux-mille hommes, en comptant

 deux-

deux-mille hommes de renfort qui débarquérent de Sicile, & qui ne furent pas inutiles. Epaminondas s'avança, résolu de se faire jour les armes à la main: mais on avoit pris contre lui les mêmes précautions dont on se servit autrefois contre Xercès: il trouva l'Isthme fermé d'un long mur & coupé par un fossé profond. Après avoir tenté vainement d'attirer au combat un ennemi trois fois plus nombreux que lui, il examina les ouvrages, & s'appercevant que le côté que les Spartiates avoient à défendre étoit plus foible que le reste, il y dirigea son attaque, qu'il poussa avec tant de bravoure & de force, qu'il s'ouvrit un passage après une action fort vive: il se répandit ensuite dans le Pays, qu'il désola: Sycione & quelques autres Cités subjuguées, il s'avança vers Corinthe: après quelques légéres escarmouches, toutes ses forces se rassemblérent devant cette place, qu'il assaillit avec tant de vigueur, que l'habitant étoit au desespoir, lorsque Chabrias s'offrit à l'ennemi, soutint le choc, & à la faveur du poste qu'il occupoit & des renforts perpétuels qui lui venoient de la Cité, repoussa les Thébains avec perte. Ils abandonnérent Corinthe & le Péloponnèse, & Chabrias eut tout l'honneur de cette retraite.

Epa-

Epaminondas encourut la diſgrace du Gouvernement, qui deſapprouva une partie de ſa conduite dans cette expédition : ſans faire attention avec quelle bravoure il avoit forcé le poſte des Spartiates, on l'accuſa de les avoir ménagés, lorſqu'il étoit en ſa puiſſance de les pourſuivre & de les maſſacrer : ſes ennemis aggravérent ce ſoupçon ; & il fut écarté de l'adminiſtration, & réduit à la vie de ſimple particulier, ſous prétexte qu'il avoit trahi les intérêts de la Béotie : cette accuſation fut ſuivie d'un châtiment auſſi ſévère que ſi elle eût été bien fondée ; mais il eut bientôt occaſion de ſe laver de cet injuſte reproche, par des ſervices importans.

Nous ne voyons point que le partage du commandement entre les Athéniens & les Spartiates ait produit pendant l'irruption des Thébains, d'autre effet que de rallentir les efforts de la ligue oppoſée. Les Arcadiens, enflés de leurs ſuccès & des ſervices qu'ils avoient rendus, dédaignérent à l'inſtar des Athéniens, la ſubordination qu'exigeoient les Thébains. Lycomède de Mantinée qui les avoit commandés dans les dernières guerres, fomentoit en eux ces ſentimens d'ambition : cet homme qui méritoit leur confiance par ſes talens, ſa naiſſance & ſa fortune, leur repréſenta

que le Péloponnèse entier leur appartenoit à titre de ses prémiers habitans; qu'ils étoient le Peuple le plus nombreux de la Grèce ; qu'ils devoient déjà à leur puissance & à leur bravoure le prémier rang entre les auxiliaires; qu'ils avoient fait tout le succès des Spartiates contre les Athéniens, & des Thébains contre les Spartiates; que la fortune avoit constamment suivi le côté qu'ils avoient embrassé; & qu'il étoit tems de devenir Spartiates, ou de partager le commandement avec les Thébains. Ces remontrances furent applaudies, & dispesérent ces Peuples à tout entreprendre: cependant la jalousie refroidit les Thébains à leur égard; & les Eléens, à qui ils refusoient de rendre quelques Villes que les Spartiates leur avoient usurpées, les menaçoient d'une rupture.

On commençoit à s'échauffer, lorsque le Roi de Perse, que les dissensions de la Grèce frustroient de quelques secours dont il avoit besoin, tenta de les terminer: il étoit question de rendre Messène aux Spartiates; ce point étoit important. Les Thébains rejettérent cette proposition, & les négociations échouérent. Philisque d'Abyde qui s'en étoit chargé, revint en Asie, laissant au service des Spartiates deux-mille mercenaires avec de l'argent pour leur paye: la Sicile leur en

en fournit en même tems deux-mille autres.

Agésilas fit transférer à son fils Archidame le commandement que sa vieillesse ne lui permettoit plus d'exercer. Archidame marcha contre les Arcadiens, s'empara de Caries, & fit passer la garnison au fil de l'épée, en représaille de ce qu'ils avoient fait la campagne dernière en Laconie : de-là s'avançant vers Parrhasie, il en ravagea le territoire : accourant ensuite au secours des Siciliens, dont les Messéniens avoient interrompu la marche, il chargea si brusquement les Arcadiens qui s'étoient réunis aux Argiens pour lui disputer les passages, qu'il les mit en déroute, & remporta une victoire dont nous ignorons les détails : on dit que les Spartiates ne perdirent pas un seul homme, & que l'ennemi en laissa dix-mille sur le champ de bataille : on désigna ce combat par une épithète dérivée d'une rare circonstance ; c'est de n'avoir point couté de larmes au vainqueur. La nouvelle de cette action remplit les Spartiates d'une joie qu'ils ne purent contenir. Depuis la défaite de Leuctre, qui fit sur eux une telle impression qu'on dit que les hommes n'osoient plus regarder leurs femmes en face, ils n'avoient eu aucun avantage considérable sur leurs ennemis : ce succès les ressuscita, pour ainsi

 dire,

dire ; ils sortirent de leur Ville, & se répandirent sur les bords de l'Eurotas, rendant graces aux Dieux qui rétablissoient Lacédémone dans son ancienne splendeur, en effaçant de ses habitans la tache qu'ils reçurent à cette journée. Plutarque remarque que cet excès d'allegresse déceloit le mauvais état de leurs affaires : on voyoit bien que ce n'étoit plus le tems où les victoires leur étoient si familières, que le soldat n'en étoit point orgueilleux, ni le citoyen réjouï ; ce tems où dans les cas extraordinaires on sacrifioit à peine un coq ; ce tems de la guerre du Péloponnèse, où celui qui leur apporta la nouvelle de la victoire de Mantinée, n'eut qu'un morceau de viande salée pour toute récompense. Ce n'est pas ainsi qu'on reçut celle-ci : le vieil Agésilas suivi de tout le Peuple, vint au-devant de son fils, & l'embrassa ; le Sénat & les Ephores l'attendoient, les yeux baignés des larmes qu'ils répandoient de joie.

Les Thébains & les Eléens ne furent point du tout affligés d'une disgrace qui punissoit si bien l'arrogance mal placée des Arcadiens : ce malheur fut suivi de plusieurs autres.

Cependant, par les soins & les talens de Pélopidas, s'élevoit de jour en jour la grandeur des Thébains, & s'accroissoit avec la confiance de leurs voi-

voisins : ils s'étoient rendus médiateurs dans les différends que la succession au trône de Macédoine avoient suscités. Pour assurer la paix dans ce Royaume, ils prirent en hôtage d'abord trente, ensuite cinquante jeunes-gens des familles les plus distinguées : le frère du Roi, ce Prince si connu sous le nom de Philippe & de Père d'Alexandre, étoit du nombre des prémiers.

Les Thessaliens invoquérent leur protection contre la tyrannie d'Alexandre de Phéres, & ils chargérent Pélopidas d'annoncer à ce Souverain les intentions de l'Etat, & de le mettre à la raison. De retour de Macédoine, Pélopidas partit pour la Thessalie. Il s'approchoit de Pharsale, dans le dessein de punir la trahison de quelques mercenaires qui l'avoient abandonné, lorsqu'Alexandre parut devant cette place à la tête d'une nombreuse Armée. Le Général Thébain n'avoit que quelques troupes Thessaliennes ; mais s'imaginant que le Phéréen venoit se justifier des accusations intentées contre lui, & rassuré contre toute violence par l'autorité de ses concitoyens, sa réputation personnelle, & le caractère d'Ambassadeur dont il étoit revêtu, il s'avança sans soldats & sans armes, accompagné de son collègue Isménias. Alexandre qui les tenoit

tenoit en sa puissance, les fit saisir, & conduire à Phéres. Polybe regarde la confiance de Pélopidas en ce Prince scélérat & perfide, comme une imprudence impardonnable. Dans les prémiers jours de la captivité de ces Généraux, tout le monde eut la liberté de les voir: le Tyran s'étoit flaté de briser leur orgueil, en les exposant en spectacle; il se trompa: Pélopidas lui fit dire qu'il étoit ridicule de tourmenter & de mettre à mort de braves citoyens dont l'innocence devoit le rassurer, & d'épargner un homme qui sauroit bien le punir de ses forfaits, si jamais il échappoit de ses mains. Alexandre étonné de cette intrépidité, demanda pourquoi Pélopidas étoit si pressé de mourir: C'est, repliqua le Thébain, pour hâter ta ruïne en aggravant sur toi la haine des Dieux & des Hommes. Dès-lors il fut sequestré; personne ne le vit que Thébé femme du Tyran, dont les récits que les géoliers faisoient de sa bravoure, avoient excité la curiosité. Les larmes lui vinrent aux yeux, tout en entrant dans sa prison. Que je plains votre épouse, lui dit-elle. Vous vivez avec Alexandre, lui répondit il, sans être sa prisonnière; c'est vous qui me faites pitié. Cette replique l'affecta vivement; elle devint sensible aux outrages de son époux, & dans les fréquen-

tes

tes visites qu'elle rendit à Pélopidas, elle eut occasion de s'en plaindre. Il ne manqua pas de l'irriter, & ses exhortations réitérées conduisirent cette femme par degrés jusqu'à la fureur. On pourroit soupçonner Thébé d'avoir été conduite par l'amour dans le cachot de Pélopidas; quoique nous n'osions assurer que ces visites eussent un autre motif, que celui de partager ses peines, de lui communiquer les siennes, & de méditer la vengeance qu'elle en tira dans la suite.

Les Thébains indignés de l'insulte qu'ils avoient reçue dans la personne de leur Ambassadeur, envoyérent une Armée dans la Thessalie; mais le malheur ou l'inexpérience des Généraux servit Alexandre dans cette expédition. Contraints de se retirer sans avoir rien entrepris, il les poursuivit, leur tua beaucoup de monde, & c'étoit fait du reste de l'Armée sans la présence d'Epaminondas. Disgracié par le Gouvernement, il servoit alors comme simple soldat: pour arrêter des pertes qu'on attribuoit à l'incapacité des Officiers, les troupes le forcérent de prendre le commandement: il composa l'arrière-garde de la Cavalerie & de l'Infanterie légère, & chargeant & repoussant l'ennemi alternativement, l'Armée fit retraite en bon ordre. Arrivés dans la Béotie, les Généraux

furent

furent taxés à une amende de dix-mille dragmes, & Epaminondas chargé de réparer le deshonneur de cette campagne. Alexandre fut effrayé de son retour; mais Epaminondas qui préféroit le salut de Pélopidas à tout autre avantage, dans la crainte que le Tyran réduit à l'extrémité ne déchargeât sa fureur sur son prisonnier, se contenta de le tenir en allarme, & de l'amener à quelque satisfaction, en lui montrant son Armée prête à fondre sur lui. Cette conduite lui réussit; mais jugeant qu'un homme qu'il regardoit comme l'horreur du Genre-humain, étoit indigne de l'alliance des Thébains, il ne lui accorda qu'une trève de vingt jours, pendant laquelle Pélopidas & Isménias furent mis en liberté. Epaminondas se retira, après s'être conduit dans toute cette affaire avec tant de courage & de capacité, d'intelligence & de modération, qu'il recouvra la faveur & la bonne opinion de ses concitoyens. L'oubli généreux qu'il fit de leur injuste soupçon, n'est pas la moindre partie de son éloge.

Pélopidas ne perdit pas dans sa prison tout le fruit de ses succès: il applanit, par la haute idée qu'il donna du courage & de l'intégrité des Thébains, les difficultés d'obtenir la Souveraineté de la Grèce; mais toutes leurs

leurs forces ne répondant pas à la grandeur de cette entreprise, il fallut avoir recours à la Perse. Les négociations que les Spartiates venoient de commencer avec cette Cour, leur servirent de prétexte: ils proposérent à leurs Confédérés d'y députer des Ambassadeurs chargés du soin de défendre leurs intérêts. Les Arcadiens, les Eléens & les Argiens agréérent cet avis, & les Thébains nommérent Pélopidas. Les Athéniens informés de ces mouvemens, envoyérent aussi leurs Députés. Ce Congrès montre combien les Grecs avoient dégénéré de la vertu de leurs Ancêtres: ce n'étoit pas la prémière fois que des Particuliers ou quelques Etats avoient lâchement imploré la médiation des Asiatiques; mais toute la Grèce rassemblée d'un consentement général à la Cour des Perses pour former leurs demandes, & discuter leurs intérêts en présence de ce Monarque étranger, c'est ce qu'on n'avoit point encore vu. La paix d'Antaleidas avoit préparé ce prodige d'ignominie: ce Traité étoit un présage que les Grecs porteroient le joug, & se gouverneroient un jour par les Edits d'un Roi, dont leurs prédécesseurs avoient si glorieusement reprimé les efforts; & que ces mêmes Spartiates qu'il voyoit alors à ses piés, avoit fait trembler sur son Trône, lors-

lorsqu'Agésilas porta le fer & le feu jusques dans le centre de son Empire.

Arrivé dans la Perse où la réputation de ses exploits l'avoit prévenu, il fit sa cour avec tant d'art, que le Roi le distingua des autres Ambassadeurs par des marques particulières d'honneur & d'estime. Admis à l'audience, il représenta que depuis la bataille de Platée, les Thébains avoient été constamment attachés à la couronne de Perse, & que cet attachement inviolable étoit la seule cause de la haine des Spartiates. Insistant ensuite sur la bataille de Leuctre & le ravage de la Laconie, il fit entendre que les Arcadiens & les Argiens n'avoient été défaits que pour n'avoir pas été secourus par les Thébains. Le Prince l'écouta favorablement, il agréa son discours, sa personne lui plut. Thèbes lui parut une Ville sur laquelle il pouvoit compter, & ses demandes lui furent accordées. Elles portoient en substance, que toutes les Villes seroient confirmées dans la liberté dont elles jouïssoient en vertu du dernier Traité; que Messène en particulier seroit indépendante de Lacédémone; que les Athéniens desarmeroient leur Flotte, & que les Thébains continueroient d'être considérés comme les anciens amis & alliés des Perses.

Cette

Cette négociation fit honneur à Pélopidas. Dans le dessein d'en recueillir les fruits, les Thébains convoquérent chez eux les Députés des autres Villes; mais quand on les somma de jurer l'accomplissement du Traité, ils répondirent qu'ils étoient assemblés non pour en ratifier les articles, ce qui passoit leur autorité, mais pour en prendre connoissance. Lycomède se levant en faveur des Arcadiens, représenta que le siège de la guerre devoit être le lieu du serment. Enfin les Thébains voyant que les choses ne tournoient pas à leur gré, s'adressérent à chaque Ville en particulier, dans l'espoir de les ramener à leurs vues par la crainte de leurs armes: mais les Corinthiens leur répondirent positivement, qu'ils ne prévoyoient pas que ce Traité pût avoir lieu: d'autres suivirent cet exemple, & toute cette affaire en demeura-là. Artaxercès qui ne pouvoit appuyer leurs prétentions sans s'attirer le reste de la Grèce sur les bras, les abandonna; car ces Peuples, moins offensés de la partialité des Perses que des projets de leurs alliés, & instruits par ce que les Thébains avoient déjà fait, de ce qu'ils étoient capables d'entreprendre, inclinoient à se réunir contre eux, & à les traiter comme des ennemis communs. Les Athéniens étoient mécon-

tens

tens de l'article qui restraignoit leur puissance sur Mer, & ils en témoignérent leur ressentiment, en condamnant à mort Timagoras un de leurs Députés: il fut accusé d'avoir trahi son collègue, en agissant de concert avec Pélopidas; & comme il avoit partagé les bienfaits & la faveur du Prince avec l'Ambassadeur Thébain, on en conclut qu'il avoit trahi les intérêts de ses concitoyens.

Olymp. CIII. 2. Les Thébains persistérent dans leurs desseins; mais ils essayérent de nouveaux moyens pour vaincre la résistance des Arcadiens & des autres Peuples du Péloponnèse; ils embarquérent dans la querelle les paisibles Achéens leurs voisins. Epaminondas parut subitement dans leur Contrée les armes à la main, les subjugua sans peine, & les contraignit d'agir de concert avec lui. Les Arcadiens infestés d'un côté par les Achéens, & de l'autre par les Spartiates, se plaignirent, & reprochérent leurs malheurs aux Thébains. Ce mouvement produisit encore de nouveaux troubles dans le Péloponnèse; mais assoupis aussi-tôt qu'excités, la seule Ville de Sycione en ressentit quelques remarquables effets. Euphron, homme adroit & citoyen puissant, s'empara de la Souveraineté, sous prétexte d'établir la Démocratie; il avoit à Lacédémone des intérêts particuliers; il entre-

tretenoit en même tems des intelligences avec les ennemis de cette République; & sacrifiant l'un à l'autre parti, il parvint à la Tyrannie par le meurtre & l'exil des principaux d'entre les Nobles & les Magistrats, & se soutint jusqu'à ce que la révolte du Peuple entraîna sa ruïne: il fut assassiné à Thèbes par une troupe de citoyens qu'il avoit bannis, & qui conspirérent contre lui.

Les Phliasiens, alliés des Thébains, que leur situation exposoit particuliérement aux injures de l'ennemi, eurent beaucoup à souffrir de la révolution d'Euphron. Ce Tyran de Sycione les attaqua, & leur attira sur les bras le corps entier des Arcadiens & des Argiens. Ils étoient perdus sans ressource, sans le secours des Athéniens commandés par Charès: ils le reçurent à tems; cependant ils avoient déjà soutenu le siège, & fait une défense plus vigoureuse que ne promettoit une petite Ville, environnée d'un aussi nombreux ennemi. Leur attachement inviolable aux intérêts des Spartiates avoit occasionné cette guerre: en effet, ni les dangers qu'ils avoient courus, ni les malheurs qu'ils avoient essuyés, n'avoient jamais rompu la prémière alliance qu'ils avoient contractée avec eux, & cette fidélité étoit sans exemple.

Ce

Ce n'étoit pas sans peine que les Athéniens avoient suspendu la ruïne de ce petit Etat, & ils étoient mécontens de ce qu'aucun de leurs alliés ne les avoit secondés dans cette entreprise. Les Arcadiens profitérent de cette conjoncture pour leur proposer une alliance. Après avoir murement examiné si ce nouvel engagement ne croisoit point celui qu'ils avoient avec les Spartiates, on convint qu'il étoit important à l'un & à l'autre Etat d'arracher les Arcadiens aux Thébains, & l'on conclut un Traité par lequel les Athéniens s'engageoient à fournir un corps de Cavalerie, en cas de quelqu'incursion dans l'Arcadie de la part des Spartiates, sans cependant être tenus d'accompagner les Arcadiens en cas d'irruption en Laconie. Cette négociation fut commencée & finie par Lycomède, qu'une troupe d'exilés assassinérent dans son retour d'Athènes. Lycomède formoit de grands desseins & les savoit exécuter; mais son ambition avoit plongé ses compatriotes dans des troubles interminables, & il étoit sans contredit l'auteur de tous leurs desastres.

Les Athéniens enhardis par cette nouvelle alliance, commirent un attentat odieux sur la liberté des Corinthiens; ils méditérent de s'emparer de leur Ville, où ils avoient mis garnison à

titre

titre de protecteurs & d'amis; mais ce projet fut découvert, & leurs troupes congédiées. Charès s'approcha vainement avec sa Flotte, sous prétexte de terminer les différends qui les divisoient: on le remercia de ses offres de services, en lui fermant l'entrée du port. Ces procédés réciproques rompirent l'union qui règnoit entre ces deux Etats, & furent une espèce de déclaration de guerre. Dans ces circonstances, les Corinthiens jugérent à propos de pourvoir à leur sureté, en faisant la paix avec les Thébains. Les Spartiates étendirent le consentement qu'on leur en demanda, à tous leurs Confédérés, déclarant toutefois que quant à eux ils ne mettroient bas les armes, que quand ils auroient recouvré sur la Messénie toute l'autorité de leurs ancêtres. Cependant les Corinthiens, les Phliasiens & quelques autres, traitérent avec les Thébains, à condition que chaque Peuple seroit indépendant. Artaxercès reprit alors la qualité de médiateur, & tenta d'établir en Grèce une paix générale; ce qu'il exécuta. Tous les Peuples se desarmérent, tous jusqu'aux Lacédémoniens: c'est-là ce qu'on appelle la fin de la guerre de Béotie, qui dura cinq ans après la bataille de Leuctre. Les Historiens ne sont point d'accord sur la date précise des évènemens

Olymp. CIII. 3.

compris entre la paix d'Artaxercès & cette fameuſe journée : nous nous contenterons donc d'aſſurer que la plupart des faits que nous venons de rapporter, ſe ſont paſſés dans l'intervale de ces cinq années.

Le dernier Traité n'avoit que le nom & les apparences d'une paix : conclu ſans bonne foi de la part des contractans, dans les circonſtances préſentes il ne pouvoit procurer une longue tranquillité : les accroiſſemens de la puiſſance des Thébains ne manquérent pas de ſoulever les grandes Républiques ; & les petits Etats étoient tellement impliqués dans cette querelle, ſoit par leurs propres intérêts, ſoit en qualité d'alliés, que les troubles recommencérent l'année ſuivante.

Oymp. CIII. 4. Les Eléens, qui conteſtoient depuis longtems la Souveraineté de Triphilie, qui leur appartenoit, & que la viciſſitude des armes avoit tranſportée aux Arcadiens, appellérent les Lacédémoniens à leur ſecours : les Athéniens ſe rangérent du côté des Arcadiens, ravagérent l'Elide, & s'emparérent de quelques Villes.

Olymp. CIV. 1. La campagne ſuivante, ils engagérent les Piſéens à revendiquer ſur un prétexte fabuleux, le droit de préſider aux Jeux Olympiques ; conſéquemment, ceux-ci ſe chargérent de la conduite de cette ſolemnité. Les Eléens réſolus

résolus de conserver un honneur qui leur appartenoit, au milieu des exercices fondirent avec toutes leurs forces sur les Arcadiens, les mirent en déroute, & défirent un corps de deux-mille Argiens; mais leur fureur & leur intrépidité cédérent à la multitude; on les repoussa, & ils furent obligés de se retirer. Ils rentrérent dans leur Ville au bruit des applaudissemens de tous les Peuples de la Grèce que cette fête avoit rassemblés, & qui conservant sur leurs têtes les guirlandes dont ils étoient couronnés, demeurérent les spectateurs de cette action. Ce ressentiment des Eléens surprit d'autant plus, qu'ils ne passoient pas pour un Peuple guerrier, & qu'ils en étoient alors à leur coup d'essai. Cependant les Piséens, maîtres du champ de bataille, continuérent les Jeux; mais les Eléens refusérent d'inscrire cette Olympiade, & d'en conserver la mémoire dans leurs Annales.

Au milieu de ces troubles, Epaminondas attentif aux progrès & à la grandeur de ses concitoyens, tourna ses vues du côté de la Marine, & leur montra la Souveraineté des Mers, comme une conquête aussi facile que la supériorité qu'ils avoient sur la Terre. Les Athéniens, leur dit-il, avec deux-cens vaisseaux, cédérent dans la guerre contre Xercès, le commande-

 ment

ment aux Spartiates, qui n'en avoient que dix. Le Peuple agréa ses propositions, & lui donna ordre de partir pour Rhodes, Chio & Bizance; de confirmer ces Peuples dans leur alliance, & de solliciter leur secours tandis qu'on équiperoit une Flotte de deux-cens vaisseaux. Ce fut envain que pour croiser son voyage & sa négociation, les Athéniens mirent à la voile un puissant armement commandé par Lachès; il partit & réussit: mais la part que les Thébains furent obligés de prendre dans les contestations de leurs voisins, & la mort d'Epaminondas qui ne tarda pas d'arriver, anéantit tous les projets qu'ils avoient formés, & l'espoir qu'ils avoient conçu de ravir aux Athéniens l'Empire de la Mer.

Tandis que ces négociations les occupoient, les Orchoméniens, d'intelligence avec quelques Thébains fugitifs, formérent le dessein d'établir l'Aristocratie sur les ruïnes de l'ancien Gouvernement; mais ce complot fut découvert, & trois-cens cavaliers d'Orchomène qu'on avoit chargés de son exécution, furent saisis par ordre des Magistrats & condamnés à mort. Cette Ville fut incontinent assiégée, les hommes passés au fil de l'épée, les femmes & les enfans chargés de fers, & la Ville rasée: on fut étonné de cet

acte

acte de cruauté, que les Thébains n'auroient point commis sans doute, si Epaminondas, ou Pélopidas les eut commandés dans cette expédition. Ces Généraux remplis d'humanité pour tous ceux qui tombérent en leur puissance, ne répandirent jamais le sang de ceux qu'ils avoient vaincus, & ne privérent point de la liberté les Villes qu'ils avoient prises.

Les Thessaliens las de gémir sous la tyrannie d'Alexandre de Phéres, se soulevérent contre lui; mais vaincus dans plusieurs combats, ils implorérent l'assistance des Thébains, qui dépêchérent à leur secours sept-mille hommes, sous la conduite de Pélopidas. Ils étoient sur le point de se mettre en marche, lorsqu'il survint une Eclipse. Selon l'ignorance & la superstition de ces tems, le Peuple en présagea de si grands malheurs, que Pélopidas ne jugea pas à propos d'embarquer un si grand nombre de ses compatriotes dans une expédition généralement desaprouvée. Quant à lui, que le phénoméne menaçoit particuliérement (car les Augures le considérant comme le Soleil des Thébains, avoient annoncé sa mort) il partit sans effroi à la tête de trois-cens Cavaliers, qui le suivirent de plein gré, se joignit aux Thessaliens, & campa à la face d'Alexandre qui commandoit une Ar-

mée de vingt-mille hommes. Dans le voisinage d'un lieu nommé Cynocéphale, au milieu d'une plaine s'élevoient deux montagnes, poste avantageux où chaque parti tenta de placer son Infanterie. C'est-là que Pélopidas, à la tête de sa Cavalerie, chargea l'ennemi, le dispersa, & le poursuivit dans la plaine ; mais Alexandre du haut des montagnes qu'il occupoit, écrasoit les Thessaliens qui avoient entrepris de le forcer. Pélopidas fut obligé d'abandonner la poursuite des fuyards pour leur donner du secours : ranimés par sa présence, ils chargérent l'ennemi à deux ou trois reprises, le troublérent enfin, & le mirent en fuite. Fièr de ces succès, il jetta ses regards de tous côtés, cherchant des yeux Alexandre : il l'apperçut à la tête de l'aîle droite : alors encourageant ses soldats, & leur aiant inspiré la même fureur dont il étoit animé, il marcha droit au Tyran, qui se retira & s'enfonça dans les rangs. Desespéré de l'attirer par ses défis dans un combat singulier, il fondit sur sa troupe, & massacra de sa propre main quiconque s'opposoit à son passage : cependant ceux qui n'étoient pas à portée de ses coups, faisoient pleuvoir sur lui une grêle de traits ; son armure en fut criblée ; & il étoit couvert de blessures, lorsque d'autres l'achévérent

avec

avec leurs piques. Les Thessaliens se hâtérent de descendre des montagnes pour l'arracher au danger qu'il couroit; mais arrivant trop tard pour son salut, assez tôt pour sa vengeance, ils tombérent sur l'ennemi avec tant d'impétuosité, Fantassins & Cavaliers, que sa déroute fut complette: ils lui tuérent trois-mille hommes dans la poursuite; toutefois ils ne crurent pas avoir vaincu, & ne virent point de succès qui pût les dédommager de la perte de leur Général. Les Thébains qui l'avoient accompagné, arrosérent son corps de leurs larmes, & l'appellérent dans les accens de la douleur la plus sincère & la plus tendre, leur protecteur, leur père, & l'auteur de tout ce qu'ils avoient d'excellent & de grand. Les Thessaliens & les autres alliés, non contens de joindre leurs regrets à ceux de ses compatriotes, leur disputérent encore dans les marques d'honneur & d'estime qu'ils rendirent à sa mémoire: tous les soldats oubliant de se dépouiller de leurs armes, de débrider leurs chevaux, & même de panser leurs blessures, avancérent, & s'empressérent à ramasser autour de lui les dépouilles de l'ennemi: ils se coupérent les cheveux, & la crinière à leurs chevaux, & se renfermérent dans leurs tentes, sans allumer de feux, & sans prendre de rafraîchissemens. Dans

toutes les Villes par où le corps passa, les Prêtres, les Magistrats, & les Peuples allérent à sa rencontre avec des couronnes, des armures d'or & des trophées. Les Thessaliens demandérent aux Thébains, comme une faveur singulière, la permission de l'inhumer entre eux : C'est nous, disoient-ils d'une manière pathétique, qui perdons le plus à sa mort, cet honneur nous doit être réservé: vous regrettez un grand Général, & nous avons cela de commun avec vous: mais c'en est fait de notre liberté; permettez que nous lui rendions les derniers devoirs, nos chagrins sont trop grands pour nous envier cette foible consolation. Les Thébains acquiescérent à leur demande, & les Thessaliens célébrérent ses funerailles avec pompe. Il faut cependant avouer que sa mort méritoit moins d'éloge que de pitié: son devoir ne lui permettoit pas de se précipiter, comme il fit, au milieu des dangers: il est vrai qu'outre la violence de son tempérament, qu'il n'étoit pas toujours maître de reprimer, la cause de la liberté que les grands Etats avoient lâchement abandonnée, l'animoit alors d'un zèle extraordinaire. Les Spartiates, loin de prendre les armes en faveur des opprimés, faisoient la cour & fournissoient alors des Officiers à l'oppresseur de la Sicile, & les Athé-

niens

niens à la solde de cet Alexandre qu'il combattoit, venoient de lui élever une statue. Pélopidas crut donc qu'il étoit tems de songer à sa gloire & à celle de son Pays, en montrant à toute la Grèce que les Thébains étoient les seuls défenseurs des Peuples affligés, & les destructeurs du Gouvernement Arbitraire. C'est dans ces motifs qu'il commença cette expédition : d'ailleurs il devoit avoir un vif ressentiment du traitement indigne qu'il avoit souffert de la part d'Alexandre, & embrasser avec toute l'ardeur dont il étoit capable, l'occasion de se venger du Tyran en déracinant la Tyrannie.

Pélopidas étoit d'une des meilleures familles de Thèbes : né possesseur d'une fortune considérable, il en fit part à tous ceux qui avoient besoin de son secours, & qui le méritoient. Il jetta d'abord les yeux sur Epaminondas : ses largesses ne pouvoient avoir un plus digne objet, mais il ne put jamais lui faire accepter un présent : ce refus le détermina à imiter la vie frugale & laborieuse de son ami ; il mit à son exemple dans sa table & dans ses habits, une simplicité qu'il conserva jusques dans les prémiers emplois de l'Etat. Malgré cette régularité & cette apparente œconomie, l'attention continuelle qu'il donnoit aux Affaires publiques, porta le dérangement dans

ſes affaires domeſtiques : la diſſipation de ſon bien fut une ſuite naturelle de ſa négligence ; & comme il avoit une famille nombreuſe à pourvoir, ſes amis lui repréſentérent que l'argent étoit une choſe très néceſſaire : Oui pour cet homme-là, répondit-il, en leur montrant du doigt un certain Nicodème aveugle & boiteux. Il y avoit entre Epaminondas & lui une grande conformité de mœurs : ils ne différoient qu'en ce que l'un ſe plaiſoit aux exercices du corps, & l'autre aux occupations de l'eſprit : ils avoient même panchant à la Vertu, & même amour pour la Patrie. Ces rapports liérent entre eux une amitié, dont le ſiège de Mantinée, qui ſuivit de près la paix d'Antalcidas, eſt la date, ſelon Plutarque. Les Thébains agiſſoient dans cette action de concert avec les Spartiates. Epaminondas & Pélopidas firent tête à l'ennemi malgré la déroute de leur aile, & combattirent à côté l'un de l'autre, juſqu'à ce que Pélopidas bleſſé tomba dans la foule des morts. Epaminondas qui le crut tué, ne voulut point abandonner ſon corps à l'ennemi, & tint ferme malgré les bleſſures qu'il avoit reçues : enfin Agéſipolis accourut de l'autre aile, les ſecourut, & les ſauva tous deux. Cet évènement précéda ſans doute le ſiège de la Ville, du moins le récit de

de Pausanias donne lieu à cette conjecture; mais les Historiens n'en font pas tous mention, & il n'est détaillé chez aucun: cependant cette circonstance de leur vie est suffisamment attestée pour être crue, & trop remarquable pour être omise, quoiqu'il ne soit pas évident que ces Généraux se soient signalés de si bonne heure à l'Armée. Leur amitié fut durable & sincère, quelque fondement qu'elle ait eu: sans jalousie pour le commandement, & sans rivalité dans l'administration, il faut attribuer le succès de leurs entreprises à la parfaite union & à la grande intelligence qui règnoit entre eux: on a mis ces vertus en opposition à cet esprit de dissension, d'envie, & de haine qui divisa toujours Aristide & Thémistocle, Périclès & Cimon, Nicias & Alcibiade, qui, grands dans toute autre chose, se montrérent si petits dans les continuels efforts qu'ils firent pour se supplanter mutuellement, se haïssant plus cruellement les uns les autres que les ennemis de leur Pays: ils immolérent quelquefois leur jalousie & leur haine au bien de l'Etat. Mais les grands-hommes dont nous parlons maintenant, n'eurent point occasion de faire de pareils sacrifices: sans intérêts particuliers, au-dessus de toutes basses considérations, la gloire de l'Etat étoit leur unique projet: qui

que ce fût qui fît le Bien public, ils étoient satisfaits, & ils se réjouïssoient des succès d'un autre comme des leurs. Quant à Pélopidas en particulier, il étoit actif, vigoureux, infatigable, entreprenant, & si heureux qu'il n'a jamais perdu de batailles : telles étoient pour lui l'estime & l'affection du Peuple, qu'il fut élu Gouverneur de la Béotie treize fois de suite, ou, suivant Diodore de Sicile, depuis la délivrance de la Cadmée jusqu'à sa mort, sans interruption. Enfin, le second personnage de l'Etat, & quelquefois le prémier, personne ne joua un plus grand rôle que lui dans l'affaire de la citadelle. Ce fut envain qu'il tenta d'engager Epaminondas dans cette entreprise, elle parut odieuse & sanglante aux yeux de ce Philosophe : J'entrerois volontiers, lui dit-il, dans votre conspiration, si le reste des conjurés étoit aussi modéré que leur chef; mais je prévois que dans les excès auxquels la passion & la vengeance emporteront la plupart d'entre eux, le sang des coupables ne coulera pas sans être grossi de celui des innocens. Cependant il approuva ce projet, qu'il regarda comme inspiré par l'amour de la liberté; & contribua par ses éloges au succès d'une action à laquelle il refusoit son bras.

Pour venger la mort de Pélopidas, & mettre

mettre les Theſſaliens en état de profiter de leur victoire, les Thébains leur dépêchérent un renfort de ſept-mille Fantaſſins, & de ſix-cens Chevaux, avec lequel ils diſſipérent les reſtes de l'Armée d'Alexandre. Cette défaite contraignit le Tyran à reſtituer les Villes qu'il avoit priſes ſur les Theſſaliens, à retirer ſes garniſons de toutes celles dont il s'étoit injuſtement emparé, & à s'engager par ferment à fournir des troupes aux Thébains, toutes les fois qu'il en feroit requis. Ils lui permirent à ces conditions de rentrer dans ſes Etats, où il vécut encore ſept ans: mais enfin, devenu odieux à tous ceux qui l'environnoient, il fut égorgé dans ſon lit par ſa femme & par ſes frères: ſon cadavre fut traîné dans les rues, foulé aux piés, & abandonné aux chiens: traitement digne de celui qui fit enterrer des hommes vivans, qui ſe recréoit à en percer à coups de traits, d'autres qu'il faiſoit couvrir d'une peau d'ours & de ſangliers, & qui dépeupla par le fer des Villes entières, ſes amies & ſes alliées. Ce monſtre laiſſa toutefois échapper une étincelle d'humanité, mais dont il ne penſa guères à ſe faire un mérite: il aſſiſtoit un jour à la repréſentation de la *Troade* d'Euripide: entraîné & attendri par le jeu d'un fameux Comédien, il ſortit bruſquement

du théatre, & fit commander à l'Acteur de continuer son rôle: il eut honte sans doute de donner des larmes aux malheurs d'Hécube & d'Andromaque, après s'être souillé sans remord d'une infinité d'assassinats.

Olymp. CIV. 2. Mais pour revenir aux Thébains, ils travailloient sans relâche à l'accroissement de leur puissance, & ne perdoient aucune occasion de profiter de la foiblesse & des divisions des autres Etats. Les Arcadiens leur donnérent en particulier un prétexte fort plausible d'agir: ce Peuple étoit alors en dissension par rapport à quelqu'argent consacré qu'ils avoient tiré du Temple d'Olympie, & employé pendant leur démêlé avec les Eléens, à la paye d'un corps d'élite, qu'on appelloit les Eparites. Les Mantinéens se recriérent contre ce sacrilège, & engagérent une partie de l'assemblée des dix-mille, dont les Arcadiens avoient eu l'agrément, à se retracter, & à déclarer l'action impie, & capable de les diffamer à jamais, & d'attirer la colère des Dieux sur leur postérité. Les Tégéens & les Mantinéens, les plus enflammés dans cette querelle, causérent un si grand trouble parmi le reste des Arcadiens, que ceux-ci jugérent à propos pour la tranquillité publique, d'accommoder cette affaire entre eux & avec les Eléens: mais ceux qui les

4. gou-

gouvernoient, craignant qu'on ne leur demandât compte de cet argent qu'ils avoient touché, crurent que le seul moyen de prévenir cet examen, étoit d'augmenter la dissension: dans cette vue ils donnérent avis aux Thébains, que les Arcadiens alloient se jetter dans le parti des Spartiates, s'ils ne se hâtoient d'arrêter leur révolte; & ordonnérent en même tems à un Officier Thébain qui résidoit à Tégée, de se saisir de quelques habitans, sous prétexte de faction: en conséquence de cet ordre, il en fit resserrer plusieurs, qu'il constitua prisonniers d'Etat; mais qui, sur le cri que cette violence occasionna, furent incontinent absous & relâchés. Les Arcadiens poursuivirent en même tems à Thèbes la déposition de cet Officier, qu'ils accusoient d'avoir tenté de troubler la bonne intelligence qui régnoit entre les deux Etats, en se mêlant imprudemment de leurs affaires particuliéres; mais les plus sensés d'entre eux, qui sentoient combien il y avoit de danger à appeller dans leurs différends une Puissance étrangère, n'épargnérent ni les protestations, ni les autres moyens qu'ils imaginérent, pour empêcher les Thébains d'entrer sur leur territoire: mais eux qui n'attendoient qu'une occasion de reparoître en armes dans le Péloponnèse, n'avoient garde

de

de manquer celle-ci : Epaminondas n'en fit pas même un secret, & leur dit pour toute justification, qu'ils avoient allumé la guerre entre les Thébains & les Athéniens, & par conséquent trahi la cause commune, en traitant avec les uns sans le consentement des autres ; cependant qu'il marcheroit incessamment au secours des amis de la Béotie, & qu'il jugeroit dans le Péloponnèse de la fidélité des Arcadiens. Ce discours fut prononcé d'un ton si despotique & si fièr, qu'il révolta ceux qui affectionnoient le plus la cause des Thébains. Quant aux Mantinéens, & quelques autres qui avoient à cœur le Bien public, & la sureté générale du Péloponnèse, ils en conclurent qu'il n'y avoit point de tems à perdre, & qu'il falloit se précautionner contre tout ce qui pouvoit arriver de pis.

Sur le champ ils donnérent avis aux Spartiates, & aux Athéniens, du danger dont ils étoient menacés, & implorérent leur assistance. Ceux-ci prirent l'allarme, & formérent une ligue offensive avec les Mantinéens. Pour prévenir toute contestation sur le commandement, on arrêta que chacun commanderoit sur son territoire. Les Arcadiens étoient sensibles à ce point d'honneur ; mais la facilité avec laquelle les Spartiates consentirent alors à

un

un partage qu'ils avoient disputé aux Athéniens, jusqu'à s'exposer à une ruïne totale, prouve combien ils étoient effrayés d'une nouvelle descente dans le Péloponnèse.

Cependant Epaminondas se mit en marche à la tête des Béotiens, de quelques Eubéens, & d'un corps de Cavalerie Thessalienne, s'attendant à la jonction des Argiens, des Messéniens & de plusieurs autres, en arrivant dans leurs Contrées. Lorsqu'il fut entré dans le Péloponnèse, il s'arrêta quelque tems à Némée, Ville située sur le territoire d'Argos, dans le dessein de tomber sur les Athéniens, & de les empêcher de joindre leurs confédérés; mais informés qu'ils feroient le trajet par mer, il s'approcha de Tégée, & cette Ville avec la plus grande partie de l'Arcadie se déclara pour les Thébains. Les Spartiates imaginant que les prémiers révoltés seroient naturellement les prémiers attaqués, désignérent Mantinée pour le rendez-vous général de leurs forces, & de celles de leurs alliés.

Mais tandis qu'ils se fortifioient devant cette place, Epaminondas persuadé que cette expédition avoit épuisé Lacédémone, se mit en marche pendant toute la nuit, dans le dessein de la surprendre; mais Agésilas qui s'avançoit du côté de Mantinée, informé en route de ce mouvement d'Epaminondas,

nondas,

nondas, fit avertir les habitans de se mettre en défense, en attendant qu'il vînt à leur secours; ce qu'il fit avec tant d'activité, que le Thébain trouva ce Général dans sa Ville, tout prêt à le recevoir. Diodore de Sicile attribue à Agis ce que nous rapportons d'Agésilas: quoi qu'il en soit, il est constant qu'Agésilas eut beaucoup de part dans la défense de Lacédémone; le peu d'habitans qui y étoient restés, se postérent le plus avantageusement qu'il étoit possible dans le tems & les conjonctures présentes; & les vieillards & les enfans montérent sur les toits pour infester l'ennemi avec des pierres & des traits. Epaminondas s'apperçut à cette disposition, que son projet avoit été découvert; cependant il assaillit la Ville en différens endroits, mais il trouva par-tout la même résistance. Agésilas, jugeant à l'acharnement de l'assiégeant que pour cette fois sa prudence ne sauveroit pas l'assiégé, mit toute sa ressource dans un coup de desespoir, se présenta à l'ennemi les armes à la main, & le repoussa avec une valeur peu commune dans un homme de son âge; mais on ne peut disputer à son fils Archidame une grande partie de la gloire de ce siège: il se mit à la tête d'une centaine d'hommes, & se trouva par-tout où l'attaque étoit la plus terrible: il traversa l'Eu-

l'Eurotas à la face des Thébains, & s'empara d'une hauteur, d'où chargeant avec fureur ces soldats, qui, pour me servir de l'expression de Xénophon, respiroient le feu; & qui commandés par Pélopidas, avoient tout récemment taillé en pièces les Spartiates, malgré les avantages de la situation & du nombre; il les mit en déroute. Isadas, fils de Phœbidas, jeune-homme vigoureux & bien fait, d'une figure & d'une taille avantageuse, & à peine au-dessus de l'adolescence, se signala par sa bravoure : il s'occupoit à se frotter, lorsque l'allarme se répandit dans la Ville : il sortit de la maison presque nud, & tenant une pique d'une main, & une épée de l'autre, il se précipita à travers l'ennemi & le repoussa. Les Ephores lui décernérent une couronne en récompense de sa valeur, & le condamnérent à mille dragmes, pour s'être présenté au combat sans toutes ses armes.

Les Spartiates, & la plupart de leurs alliés, avoient abandonné Mantinée. Epaminondas desespérant d'emporter Lacédémone, retira son Armée, & s'avança vers cette place, qu'il jugeoit alors sans défense : en effet les troupes qui s'y étoient rassemblées, campoient ailleurs; & ses habitans, profitant de l'éloignement de la guerre pour faire leur récolte, s'étoient répandus dans

la campagne : résolu d'en faire le siège, il dépêcha sa Cavalerie, qui surprit ce Peuple dispersé, & qui trouva les choses dans l'état qu'il les avoit prédites ; mais six-mille Athéniens, dans l'ignorance de ce qui s'étoit fait devant Sparte, avoient passé la mer, traversé l'Isthme, & venoient de se rendre à Mantinée, où ils espéroient se réunir au reste des alliés. Sans prendre le tems de se reposer, ou de rafraîchir leurs chevaux, ils marchérent contre les Thébains, & leur livrérent bataille : après une action opiniâtre, & quelque perte de part & d'autre, les Thébains se retirérent, & les Athéniens firent la sécurité des habitans dispersés. Cette rencontre fut vive, mais elle ne décida rien ; & l'on doit la regarder comme une violente escarmouche, & le prélude de ce qui la suivit, plutôt que comme une victoire. Cependant cet avantage fut d'une conséquence immédiate pour les Mantinéens, & ils étoient perdus sans ce secours miraculeux. Hégéloque, qui commandoit les Athéniens, s'illustra pour avoir osé faire tête aux Thébains, qui lui étoient supérieurs en nombre, & que la Cavalerie Thessalienne appuyoit.

Epaminondas fut mortifié du mauvais succès de ses deux dernières entreprises ; il craignit que la confiance de

de ses alliés, & la gloire de ses premières actions n'en souffrissent, & se crut obligé pour l'honneur de son Pays & pour le sien, & pour la tranquillité de ceux dont il s'étoit rendu protecteur, de hazarder quelque chose : il n'avoit pas de tems à perdre, celui qu'on lui avoit accordé pour cette expédition étoit sur le point d'expirer. Enfoncé dans le Pays d'un ennemi attentif à tous ses mouvemens, & bien résolu de se défendre, il étoit difficile de se retirer sans combattre ; & d'ailleurs éviter une action, c'étoit abandonner & sacrifier ses alliés. Ces considérations le déterminérent à en venir incessamment aux mains, & à se rendre maître du Péloponnèse par une victoire décisive, ou à périr honorablement.

Dans ce dessein, il se prépara à attaquer les Spartiates qui s'avançoient au secours des Mantinéens : cette conjoncture rendit l'action générale : l'Armée des Thébains étoit de trente-mille Fantassins, & de trois-mille Chevaux, & surpassoit de plus d'un tiers l'Infanterie & la Cavalerie, tant des Lacédémoniens & des Athéniens, que du reste de leurs alliés. Comme le territoire des Mantinéens étoit le siège de la guerre, ils formérent l'aile droite avec les Spartiates ; les Athéniens occupérent l'aile gauche ; & les Achéens,

A. M. 3642. Olymp. CIV. 2.

Achéens, les Eléens, & le reste des confédérés, furent placés au centre. Les Thébains & les Arcadiens, pour faire tête à l'aile droite de l'ennemi, composérent l'aile gauche de leur Armée; les Argiens occupérent l'aile droite; & les Eubéens, les Corcyréens, les Sycioniens, les Messéniens, les Thessaliens, & le reste des alliés, formérent le corps de l'Armée.

Dans cette disposition, Epaminondas feignit un mouvement de retraite, ordonnant ensuite à ses troupes de s'arrêter, & de mettre bas les armes, comme s'il eût eu dessein de camper à quelque distance de l'ennemi. Il espéroit, en différant le combat par ce stratagème, rallentir la fureur des Spartiates & de leurs alliés, & tomber sur eux à l'improviste; ce qui arriva à peu près selon son attente. Lorsqu'il s'avança sur eux, ils avoient abandonné leurs armes, & quité leurs chevaux; & ils étoient en si grand desordre, qu'à peine eurent-ils le tems de se remettre en bataille: cependant ils revinrent de cette surprise, & soutinrent l'attaque avec fermeté. Epaminondas attendoit, ainsi qu'à la bataille de Leuctre, du choc de son aile gauche, tout le succès de cette action: elle étoit composée de ses meilleures troupes, & ses prémières lignes des meilleurs soldats: ils étoient étroitement

ment ferrés, & formoient un corps qui s'allongeoit en pointe, telle, pour m'exprimer comme Xénophon, que le bec d'une galère. C'est dans cet ordre qu'ils tomboient sur l'ennemi, & qu'ils ne manquoient jamais de l'enfoncer. La Cavalerie engagea le combat, l'attaque fut vive & opiniâtre; mais les Athéniens qui l'essuyérent, infestés par les frondes & les traits des Thessaliens, & prêts à succomber sous le nombre des Thébains, furent contraints de se retirer, & de découvrir leur Infanterie; mais ils se retirérent en bon ordre, & sans qu'on pût les enfoncer; ils tombérent même sur un détachement d'Eubéens & de Mercenaires, qui avoient ordre de les charger en queue, & le mirent en pièces. Les Argiens & la Cavalerie Thébaine pressérent vivement le reste des Athéniens; mais secourus par quelque Cavalerie Eléenne dont on avoit fait un corps de réserve, ils conservérent leur poste: quant à la Cavalerie qui bordoit leur aile gauche, elle céda après une vigoureuse résistance, & se couvrit avec l'Infanterie.

L'Infanterie en vint ensuite aux mains, & combattit avec une fureur incroyable, sur-tout les Spartiates & les Thébains, que l'évènement concernoit en particulier, & dont la bravoure répondoit alors à son importance.

tance. Leurs lances aiant été brisées par la violence du choc, ils se chargérent l'épée à la main, & combattirent front à front, sans que l'un ou l'autre parti rallentît sa rage, & cédât un pouce de terrain. Epaminondas rassemblant alors une troupe de ses plus intrépides soldats, se mit à leur tête, fondit sur la Phalange Lacédémonienne, & blessa son Général du prémier javelot qu'il lança : ses soldats transportés de la même ardeur, dispersérent en un moment l'ennemi, & en firent un si grand massacre, qu'ils ne marchérent bientôt que sur des cadavres : mais tandis qu'ils travailloient à augmenter la déroute, les Spartiates se ralliérent, & tournant leur desespoir contre ce Général, ils firent pleuvoir sur lui une nuée de traits. Epaminondas en arracha plusieurs de son corps, & les leur renvoya; mais il fut enfin blessé mortellement d'un coup de javelot, qu'il reçut, dit-on, de Gryllus, fils de Xénophon, qui perdit aussi la vie dans la même action. D'autres attribuent la mort d'Epaminondas au Spartiate Anticrate, à qui l'on accorda en récompense de ce service, l'exemtion de toutes charges & de toutes taxes publiques: Plutarque assure qu'un de ses descendans jouïssoit encore de son tems des mêmes immunités. Les Thébains

bains renouvellérent l'attaque après la mort de leur Général, & enlevérent son corps à l'ennemi, malgré la vigoureuse résistance des Spartiates. Cependant cet échec termina le combat, & les Armées se séparérent, comme d'un consentement réciproque. Xénophon parle de cette action, ainsi que d'une bataille rangée : il dit que les uns & les autres élevérent des trophées, & se redemandérent leurs morts ; qu'il n'y eut aucune Ville prise, point d'avantage considérable obtenu, & que les choses demeurérent dans le même état après cette bataille qu'avant. Malgré l'exactitude de cet Historien dans le reste de son Ouvrage, on le soupçonne d'avoir affoibli, en faveur de ses compatriotes, l'éloge des Thébains, qui demeurérent assurément en possession de la victoire, quoique le desordre & l'abattement où ils étoient, ne leur permissent pas d'en profiter. La défaite des Eubéens, & de quelques autres que les Athéniens taillérent en pièces, en se retirant, a donné lieu à l'ennemi de leur disputer l'honneur de cette journée.

Epaminondas fut transporté vivant dans sa tente : aussitôt qu'il eut recouvré la parole, il demanda si l'ennemi s'étoit emparé de son bouclier. On lui répondit qu'il étoit en lieu sûr ; on le lui présenta, & il le baisa. En-

 suite

suite il s'informa qui avoit remporté la victoire. Les Thébains, lui répondirent ses amis qui l'environnoient. Cela supposé, tout va bien, dit-il. Mais lorsqu'on tenta d'arracher de son corps la pointe du javelot dont il avoit été frappé, il s'évanouit pour ainsi dire entre les bras de la victoire, & mourut en comblant sa Patrie de louanges & de bénédictions.

Il y a dans ces circonstances quelque chose de grand & d'héroïque, qui rend sa mort digne de la fermeté d'esprit & de l'égalité de tempérament qu'il conserva dans toutes les actions de sa vie. A le considérer en qualité de Général, de Ministre ou de Philosophe, il n'étoit pas seulement, comme Cicéron l'estime, le prémier homme de la Grèce; mais on peut dire qu'aucune Contrée n'avoit produit dans aucun siècle, un aussi grand homme que lui. Il réunissoit toutes les vertus particulières qui avoient illustré les autres, sans partager leurs défauts: favorisé par la Nature des plus heureuses dispositions, il eut encore tous les avantages d'une belle & savante éducation: il apprit la Rhétorique & la Philosophie, & fit ses autres exercices, sous les meilleurs Maîtres de son tems. La maison de Polymnis son père, le rendez-vous de tous les habiles gens, étoit une des excellentes

Eco-

Ecoles de la Grèce. Il est vrai que cet accueil qu'il faisoit aux Arts & aux Sciences, le jetta dans des dépenses excessives, & que quoiqu'issu d'une des prémières familles de Thèbes, il mourut si pauvre, qu'il ne laissa pour toute fortune à son fils que l'éducation qu'il lui avoit donnée. Tels furent cependant en Epaminondas la modération des désirs & le mépris des richesses, qu'il mourut sans laisser de quoi fournir aux frais de ses funérailles, après avoir vécu sans ressentir l'incommodité des besoins. Sa Philosophie étoit en ceci réelle & pratique ; & pauvre par choix, il le fut sans affectation & sans vanité. Il eut, dit Justin, la même indifférence pour la renommée que pour la fortune ; il n'affecta point la popularité, pour se procurer des applaudissemens & des honneurs ; sa modestie l'auroit écarté pour jamais de l'administration des affaires, si ses compatriotes n'eussent fait violence à cette vertu, pour le revêtir des prémiers Emplois de l'Etat. L'honneur de son Pays fut son principal motif dans toutes ses entreprises. La réponse qu'il fit à ses amis, sur le point de mourir, marque cependant quelque sensibilité pour sa propre gloire : en déplorant la perte qu'ils alloient faire, ils le plaignoient de ne point laisser de postérité : Vous vous trompez, leur

 dit-il,

dit-il, je laisse pour éterniser ma mémoire, deux filles illustres, les victoires de Leuctre & de Mantinée. Comme on lui demandoit dans une autre occasion, qui de lui, de Chabrias ou d'Iphicrate, étoit le plus grand Général. On ne peut décider cette question, répondit-il, qu'après notre mort. On reconnoit à ces traits & à quelques autres, qu'il s'estimoit ce qu'il valoit, & que sans être avide d'éloges il n'étoit pas ennemi de la louange. Avare seulement de son tems, il le consacroit tout entier au Bien public & à la culture de son esprit: il avoit l'utile en vue jusques dans ses amusemens; & la Course, la Lute, & tous ces exercices qu'on ne pratique communément que par récréation ou par vanité, étoient pour lui des instructions militaires: il ne vouloit point dans ses troupes d'hommes replets, & il congédia un soldat par la raison, dit-il, qu'il lui faudroit trois ou quatre boucliers pour se couvrir. Doué du génie de la Guerre, il avoit profondément étudié la théorie de cet Art, avant que de se mettre en œuvre: on peut conjecturer à son ordre de bataille & à son attaque aux journées de Leuctre & de Mantinée, qu'il entendoit particulièrement la *Tactique*: mais ce qui l'élève au-dessus des Généraux de son tems, ce sont les difficultés qui s'oppo-

soient

foient à ses succès. Il servoit un Peuple plongé dans la mollesse & dans l'oisiveté, & qui sembloit s'être dévoué à l'esclavage. Le Thébain, sans réputation & sans intelligence dans l'Art militaire, n'avoit eu quelque part dans les dernières guerres que par occasion, & par attachement à ceux qu'il jugeoit en état de le protéger: ce n'étoit point un sentiment d'honneur & de liberté, mais l'intérêt seul qui lui mettoit les armes à la main: il avoit peu de troupes, encore manquoient-elles d'ardeur, de discipline, & d'Officiers. Au contraire, les Généraux antérieurs à Epaminondas, conduisoient aux combats un soldat rompu dans l'exercice, endurci à la fatigue, fait aux dangers, brulant de zèle, encouragé par ses compatriotes, & fièr de ses victoires. Tels étoient l'Athénien & le Spartiate, dont les Chefs n'avoient qu'à continuer le Service, tel qu'ils le trouvoient ordonné, & suivre un chemin frayé pour arriver à la gloire. Epaminondas n'avoit aucun de ces avantages; mais son amour pour la Patrie, son courage & sa force d'esprit suppléérent à tout ce qui lui manquoit. Il créa, pour ainsi dire, des soldats, & forma une Armée, qui, conduite par ses ordres & animée par son exemple, annonça bientôt au reste de la Grèce, que les Thébains n'avoient

 plus

plus besoin de Protecteurs. Ils se mirent à la tête des Auxiliaires & des Confédérés, & se virent sur le point de posséder à leur tour la Souveraineté. A la vérité Pélopidas leur avoit ouvert la carrière, & ce Général seconda Epaminondas dans toutes ses entreprises; mais sans celui-ci, l'ouvrage seroit demeuré fort imparfait. Ce fut la hardiesse avec laquelle il affronta le Spartiate à la bataille de Leuctre, qui entraîna sa défaite. Jamais homme, ni même aucun Etat, n'avoit tant humilié ce Peuple orgueilleux: s'il n'acheva pas sa ruïne, il fut tellement ébranlé par les échecs qu'il lui donna, qu'il ne put recouvrer dans la suite sa prémière splendeur, & son ancienne autorité. Il avoit appris à ces Lacédémoniens, disoit-il, en mépris de cette brièveté despotique dont ils usoient dans le discours, à allonger leurs monosillables. Grand dans le Camp, il étoit plus grand encore dans le Sénat, dans la Société, & dans son Domestique: au-dessus de tout intérêt particulier, rien ne put rallentir son zèle pour la Patrie, ou corrompre son intégrité. Les Perses convaincus qu'il étoit important de l'avoir pour ami, lui firent proposer une somme considérable d'argent par Diomédon de Cizique. Celui-ci s'adressa d'abord à Mycithe, qui reçut cinq talens, & s'engagea à tenter

Epaminondas avec qui il avoit des liaisons étroites ; mais Epaminondas rejetta avec indignation les offres qu'on lui faisoit, & déclarant que toutes les richesses du Monde ne balanceroient jamais à ses yeux l'intérêt de son Pays: Vous, dit-il à Diomédon, si vous avez jugé de mes sentimens par les vôtres, vous ne me connoissiez pas, je vous pardonne; mais croyez-moi, ne vous exposez point à être soupçonné de vous adresser à d'autres : Quant à vous, Mycithe, rendez sur le champ l'argent que vous avez reçu, ou je vous dénoncerai. Je ne parlerai point de sa tendre & généreuse amitié pour Pélopidas, elle est suffisamment connue. Epaminondas étoit grave & sententieux, & cependant affable : il avoit de la commisération ; il savoit supporter une injure, & la continence étoit encore une de ses vertus : la plus stricte équité & un amour de la vérité si grand, qu'il la respectoit jusques dans la plaisanterie, couronnoient cet admirable assemblage de belles qualités : il étoit éloquent, & il avoit fait plus de progrès dans la connoissance des Etres que la plupart des Philosophes de son tems, à qui cette étude convenoit par état : mais c'est un mérite dont il faisoit peu de cas, & qu'il possédoit sans ostentation : on a dit de lui, que personne ne savoit plus & ne

parloit moins. Les Sciences faisoient sa passion favorite; & l'on doit s'étonner qu'il se soit si parfaitement livré au service de l'Etat, avec une aversion naturelle pour les affaires; qu'un homme enséveli dans la retraite & absorbé dans ses Livres, soit, sans sortir de son assiette, brusquement transporté sur un théatre aussi tumultueux que la Béotie; qu'il se montre tout d'un coup capable de traiter des intérêts de son Pays avec l'Etranger, de gouverner audedans ses Compatriotes, & de commander avec succès leurs Armées contre leurs Ennemis réunis; c'est un exemple unique. Epaminondas étoit capable de tout, & rien n'avoit échappé à son application. Mais l'ombre de son cabinet & sa chère solitude le retenoient envain, quand la Patrie l'appelloit à son aide; il accouroit à sa voix; & telle étoit son activité, que personne n'exécuta jamais tant & de si grandes choses en si peu de tems. Après avoir remué les Thébains, il résolut de les conserver dans cette favorable disposition: Si je suis votre Général, leur dit-il, vous devez être mes soldats: il leur représentoit encore que la Béotie, Pays plat, étoit un vrai champ de bataille, dont ils ne devoient espérer de rester les maîtres que les armes à la main. C'est par ces principes & cette conduite qu'il devint l'appui de son Pays, &

le

le modèle des grands Capitaines de son tems & des âges suivans. Philopémen, qu'on nomma le dernier des Grecs, se l'étoit proposé, & copia de fort près sa bravoure, sa conduite & son intégrité: mais né d'un caractère violent & dur, il transporta dans la société, l'austérité du camp. Epaminondas au contraire, d'un commerce affable & doux, n'étoit terrible qu'en présence de l'Ennemi. Enfin la gloire de Thèbes fut si grande sous son ministère, que celle des Etats voisins en fut éclipsée; & son élevation si promte, qu'on a dit qu'Epaminondas nâquit, & que la puissance de Thèbes éclata. On verra dans la suite qu'on pouvoit ajouter, qu'Epaminondas mourut, & que la gloire des Thébains disparut.

CHAPITRE III.

Depuis la Bataille de Mantinée jusqu'à la fin de la Guerre des Alliés, ce qui comprend l'espace de 7. ans.

LA Bataille de Mantinée est la plus grande que les Grecs se soient jamais livrées entre eux: toutes les forces de la Grèce étoient rassemblées sur le champ de bataille, & partagées selon leurs différens intérêts: il étoit question de la Souveraineté, & l'opiniâtreté des combattans fut proportionnée au prix

de la victoire : mais la mort d'Epaminondas, l'âme des Thébains & de leurs desseins, les priva des avantages de cette journée ; tout leur espoir s'évanouit avec lui ; & leur chute fut aussi prompte que leur élévation. S'ils appuyérent encore leurs prétentions ; & ne perdirent pas entiérement le rang qu'ils tenoient entre les principaux États, leurs efforts sans vigueur, & sans succès, étoient plutôt des signes d'existence & de vie, que des actions dirigées à la Souveraineté. Epaminondas blessé dans l'action & transporté dans sa tente, apprenant que tous ceux qu'il estimoit dignes de lui succéder, n'étoient plus, leur conseilla de profiter des circonstances pour conclure une paix honorable : c'étoit leur unique but, & leurs ennemis autant & plus épuisés que les Thébains eux-mêmes, ne s'en éloignérent pas. On conclut donc une paix, dont les principaux articles furent, que chacun garderoit ce qu'il possédoit, & que toute dépendance seroit anéantie. Les seuls Lacédémoniens refusérent de ratifier, & ce Traité, & la Ligue offensive & défensive qui le suivit, parce que les Messéniens y étoient compris. On traita Agésilas, l'auteur de cette opposition, comme un homme difficultueux & déraisonnablement chéri de la guerre ; n'ayant alors pour la continuer d'autres ressources que des impôts onéreux. A

l'occasion de ses desseins opiniâtres sur la Messénie, le Peuple lui reprocha les pertes sur terre & sur mer, que l'Etat avoit souffertes sous son règne.

Cette censure publique ne le corri- Olymp.
gea pas; & la dernière entreprise de sa CIV. 2.
vie, peu importante pour ses compatriotes, & moins honorable encore à lui-même, n'en est que plus blâmable. Tachos étoit en guerre avec les Perses, sur lesquels il avoit usurpé l'Egypte: il appella à son secours Agésilas, qui se laissa tenter par la vanité de commander, & partit pour l'Egypte. A son arrivée, les prémiers Officiers de la Couronne vinrent le saluer, & tout le Pays accourut pour considérer un homme dont la réputation avoit fait tant de bruit dans le Monde: ils s'attendoient à voir un Prince majestueux, & ils ne trouvèrent qu'un petit vieillard, d'une figure ignoble, mal peigné, mal vêtu, étendu sur l'herbe, rejettant leurs présens & leurs mets, & renvoyant leurs parfums & leurs encens aux Esclaves. Il joignit l'Armée des Egyptiens: elle étoit composée de quatre-vingt-mille hommes & de dix mille mercenaires, parmi lesquels il y avoit mille Spartiates. Agésilas s'étoit vainement flatté d'obtenir la qualité de Général: Tachos ne lui confia que la conduite des troupes auxiliaires, donna à l'Athénien Chabrias celle de la Flotte,

& se réserva le Commandement Général : il traita d'ailleurs Agésilas avec tant de hauteur, & d'une manière si indigne du rang & de la grandeur de ce personnage, qu'il embrassa le parti de son fils, ou plutôt de son neveu Nectanèbe, qui avoit abandonné son oncle & s'étoit fait déclarer Roi. Ils avoient le Peuple pour eux ; ils chassérent Tachos de son Royaume ; mais à peine furent-ils délivrés de cet ennemi, qu'ils en eurent un autre à combattre. Un nouveau compétiteur de Nectanèbe marcha contre lui avec une Armée de cent-cinquante-mille hommes, & le bloqua dans une de ses Villes : les travaux étoient fort avancés, & les lignes de circonvallation s'achevoient, lorsque Nectanèbe se mêlant avec les Grecs, sortit par la porte qui regardoit les ouvrages imparfaits, rangea ses troupes en bataille, tomba sur l'ennemi, & le mit en déroute. On dut cette victoire à l'avis & à la conduite d'Agésilas : ce ne fut pas la seule qu'il remporta : il ne cessa de vaincre, que lorsque Nectanèbe fut tranquille possesseur du Royaume. Diodore rapporte le fait autrement : il suppose qu'Agésilas se réconcilia avec Tachos, & qu'il le rétablit dans ses Etats ; mais ce récit n'est pas naturel, & cette opinion n'est pas générale.

Agésilas se fit honneur dans cette expédition en qualité de Général, mais le reste de sa conduite ne mérite que du mépris; il ne passa en Egypte que par des vues d'intérêt, qu'il rejetta vainement sur les besoins de l'Etat: il ne convenoit point à un Roi de Sparte, à un homme de son âge & de son caractère, de vendre ses services à un Barbare, & de commander une troupe de mercenaires sous un Rebelle: ce fut une bassesse que d'obéir à Tachos, & une perfidie que de l'abandonner & de se joindre à son ennemi. Agésilas ne manqua pas de mauvaises raisons pour colorer ces actions, & d'alléguer l'intérêt de la Patrie, le Bouclier des Spartiates; mais de quelques prétextes qu'il se servit, il ne se justifia point, & Plutarque appelle son alliance avec Nectanèbe, une vraie trahison: ce jugement est d'autant plus juste, qu'Agésilas n'avoit aucun ordre précis de l'Etat qui gênât sa conduite. Nectanèbe le congédia l'hiver suivant, chargé de présens & comblé des marques de sa reconnoissance; il lui fit donner deux-cens talens, avec lesquels il partit pour le Péloponnèse; mais le mauvais tems le jetta sur une côte déserte d'Afrique appellée la Baye de Ménélas, où il tomba malade, & mourut la quatre-vingt-quatrième année de son âge, & la quarantième de son règne.

Agésilas fut un homme si extraordinaire, ce fut un mélange de tant de qualités bonnes & mauvaises, que je crois qu'il est à propos de s'étendre sur son caractère, & de le considérer de plus près que nous ne l'avons fait dans le cours de cette Histoire. En entrant dans le Monde, il trouva les esprits prévenus contre sa personne & ses prétentions: son air spirituel & sa bonne humeur palliérent les desagrémens de sa personne; les plaisanteries qu'il en faisoit, ôtérent aux autres la liberté de l'imiter; cependant il ne souffrit point qu'on le peignît pendant sa vie, & défendit qu'on le fît ou qu'on élevât sa statue après sa mort; ce qui prouve qu'il étoit sensible à ses défauts. De plus grandes difficultés à surmonter l'attendoient sur la route du trône; son esprit, son adresse & ses amis en vinrent à bout. On peut dire que Lysandre lui mit la couronne sur la tête: on l'a taxé d'ingratitude pour avoir écarté dans la suite ce bienfaiteur, sur un prétexte assez léger; mais ce fut la faute de Lysandre: il abusa des services qu'il avoit rendus à Agésilas, & se conduisit à l'égard de ce Prince avec tant d'arrogance, qu'il est excusable d'avoir congédié un homme qui se rendoit insupportable. Lysandre plein de ressentiment suscita contre lui une faction puissante, qu'A-

gési-

gétistes étouffa par une voie singulière: il dispersa les Chefs, en donnant aux uns des emplois qui les éloignoient de Lacédémone, & en faisant exiler les autres pour cause de malversation dans ceux qu'ils occupoient. Dans la suite il les rappella tous, & les contraignit par cette conduite à devenir ses amis.

Il fut élevé avec plus de dureté qu'on n'a coutume d'en mettre dans l'éducation des Héritiers de la Couronne soumis aux loix en qualité de particulier, il n'en fut que plus ardent à les protéger, lorsqu'il fut assis sur le trône: il fit sa cour aux Ephores, & poussa les égards pour le Sénat jusqu'au respect: il augmenta insensiblement son pouvoir, par la déférence qu'il eut pour leur autorité, & le sceptre acquit entre ses mains des prérogatives, auxquels ses prédécesseurs n'auroient osé aspirer: mais enfin sa popularité devint suspecte; on regardoit les citoyens comme un bien de l'Etat; conséquemment l'empire qu'il avoit sur eux fut traité comme un monopole, & les Ephores le condamnérent à une amende. Il se fit remarquer par sa tempérance & sa modération; il observa la frugalité & la simplicité des premiers Spartiates jusqu'à l'affectation; il ne permit point à sa femme & à sa fille de se distinguer par la parure;

ture; il demeura dans la même maison qu'Aristodème avoit habitée six-cens ans avant lui, & ne souffrit jamais qu'on en rebâtît les portes que le tems avoit démolies. Cette austérité n'alloit pas jusqu'à la misantropie; il avoit de la douceur dans l'esprit, & sa conversation étoit pleine d'agrémens: il aimoit passionnément ses enfans, il se prêtoit quelquefois à leurs amusemens: il dit à un de ses amis qui le surprit courant avec eux à cheval sur un bâton, gardez-moi le secret jusqu'à ce que vous soyez père: il en usa généreusement avec ses ennemis, ne dégradant jamais leur mérite, oubliant aisément leurs injures, & n'employant jamais contre eux des moyens injustes: il chérissoit ses amis jusqu'à la partialité; il se croyoit obligé de les protéger en toute occasion, sans s'informer s'ils avoient tort ou raison: pour en juger, on n'a qu'à jetter les yeux sur la lettre qu'il écrivit à Idriéus Prince de la Carie: Si Nicias est innocent, lui dit-il, renvoyez-le: S'il est coupable, renvoyez-le en ma considération: Innocent ou coupable renvoyez-le toujours. C'est dans le même esprit qu'il parla en faveur de Phæbidas & de Sphodrias; l'affaire étoit cependant de toute autre importance; car la guerre de Leuctre fut, pour ainsi dire, une suite de la conduite & de

l'im-

l'impunité de ces Généraux: Peser si exactement les raisons, disoit-il, quand il est question d'un ami, c'est chercher un prétexte pour l'abandonner. Personne ne vouloit paroître plus équitable en toute autre occasion : il dit à quelqu'un qui s'étendoit beaucoup sur la grandeur du Roi de Perse, en quoi faites-vous consister cette grandeur? pourquoi seroit-il plus grand que moi, si je suis aussi équitable que lui? Il insinuoit par-là, que la justice étoit la règle de toutes ses actions. Sa conduite dans les affaires n'en étoit pas une bonne preuve : le Prince & le Particulier étoient deux hommes différens. Il fit peu de fautes dans sa vie privée, & presque toutes par excès de bonté. A la tête d'un Armée ou sur le Trône, ses passions étoient plus violentes & ses fautes plus inexcusables : l'ambition qu'on lui remarqua dans sa jeunesse & qui le rendit usurpateur, le domina pendant toute sa vie, & éteignit en lui toute autre considération : cependant il gouverna les trente prémières années avec tant de modération, que le Peuple l'estima & l'honora. Dans sa vieillesse, il devint haut, bourru, impatient, plus ennemi du repos que jamais, méditant continuellement des entreprises, ne respirant que la guerre, & ne se trouvant bien que dans un camp. Et franchement, il

il avoit tous les talens d'un grand Général: il étoit vigilant, actif & brave: il supportoit patiemment le froid & le chaud, & se comportoit en tout comme un simple soldat: il savoit encourager les troupes; c'est dans cette vue qu'il leur celoit ou qu'il affoiblissoit la nouvelle d'une défaite, & qu'il y substituoit quelquefois celle d'une victoire. Pour dérober ses desseins à l'ennemi, il les publioit; façon plus adroite de le tromper & de le surprendre: il savoit se poster avantageusement, attaquer à propos, & se procurer par adresse ce qu'il ne pouvoit obtenir de vive force: il étoit maître de son impétuosité naturelle, & se possédoit parfaitement dans l'action, tranquille, ardent ou désespéré selon que l'occasion l'exigeoit: il en donna de bonnes preuves à la défense de Sparte: sa conduite dans cette conjoncture importante, fut grande, fut héroïque: convenons cependant qu'il ne fit que ce qu'il devoit à son Pays, dont il avoit sacrifié les intérêts à sa vengeance & à sa haine contre les Messéniens & les Thébains. Ses compatriotes convaincus de sa capacité, le nommérent Amiral & Général dans l'expédition d'Asie, honneur qu'ils n'avoient fait à personne avant lui: son pouvoir s'accrut en même proportion que la bonne opinion qu'ils avoient de lui: il

il devint tout-puissant, & se rendit si nécessaire, qu'il falloit ou le soutenir, ou tomber avec lui. Quoiqu'il eût conservé Lacédémone, cependant cette Ville épuisée d'argent & de soldats, panchoit à sa ruïne, lorsqu'il mourut. L'orgueil de Lysandre commença, & l'opiniâtreté d'Agésilas acheva le malheur des Spartiates. Le prémier les rendit odieux à ses voisins, & l'autre les rendit méprisables ; & l'on peut dire en général que cet Etat avoit droit de reprocher sa chute aux deux plus grands-hommes qu'il eût produits.

La mort d'Epaminondas & la paix qu'elle occasionna, rallentirent le zèle des principaux Etats de la Gréce, & les jettérent dans une sécurité funeste, mais particuliérement les Athéniens. Délivrés de l'ennemi qui les tenoit en haleine, ils s'abandonnérent aux plaisirs, & ne respirérent que Jeux, Fêtes & Spectacles : le panchant qu'ils avoient à ces amusemens, étoit grand de sa nature. Periclès le rendit excessif: il captiva la faveur du Peuple, en favorisant ses inclinations, & mit son administration à l'abri d'un dangereux examen, en l'attachant à des objets qui ne lui plaisoient que trop. Les choses allérent alors jusqu'à l'extravagance : la passion pour le Théâtre étoit si violente, qu'elle suspendit les

les affaires, & qu'elle étouffoit toute ſentiment de gloire. Les Poëtes & les Comédiens avoient toute la faveur, & jouïſſoient des applaudiſſemens & de l'eſtime qu'on devoit à ceux qui avoient expoſé leur vie pour la défenſe de la liberté: les Deniers deſtinés à l'entretien des Flottes & des Armées ſe conſommoient en Spectacles: les Danſeurs & les Chanteuſes ſe gorgeoient des mets les plus délicats, tandis que les Généraux avoient à peine ſur leurs bords du pain, du fromage & des oignons: enfin les frais du Théatre étoient ſi grands, que Plutarque dit, que la repréſentation d'une Pièce de Sophocle ou d'Euripide coutoit plus à l'Etat, que la conduite d'une Guerre contre les Barbares. Pour y fournir, ils prirent ſur ce fond qu'on avoit ſéqueſtré, avec peine de mort contre quiconque oſeroit en propoſer un emploi différent de celui auquel il étoit deſtiné. On ne ſe contenta pas de révoquer ce decret; on en fit un autre, qui défendit ſous les mêmes peines de propoſer la reverſion de ce fond à ſes anciens uſages. En diſſipant les Revenus publics en de ſi miſérables emplois, en entretenant les inutiles & les fainéans aux dépens du Soldat & du Matelot, ils ſembloient avoir perdu toute cette prudence & cet eſprit qui les animoient dans la

 guerre

guerre contre les Perses; & dans le tems qu'ils dépouillérent leurs maisons pour équiper leurs Flottes, & que les femmes lapidérent un homme pour avoir proposé d'appaiser *le grand Roi* (c'est ainsi qu'ils l'appelloient) en payant le tribut, & rendant les hommages qu'il exigeoit. Tandis qu'ils s'endormoient dans la molleſſe, ſans crainte d'être troublés par leurs anciens ennemis, ils ſe virent tout-d'un coup aſſaillis par un Peuple obſcur & barbare: c'étoit le Macédonien. Quoiqu'entreprenant & belliqueux, il ne s'étoit point encore mêlé des affaires de la Grèce: il eſt vrai que ſes diviſions inteſtines à l'occaſion de la ſucceſſion au trône, & que les guerres qu'il avoit eues à ſoutenir contre les Illyriens, les Pæoniens & d'autre Voiſins redoutables, l'avoient ſuffiſamment occupé: mais toutes ces circonſtances concoururent à le tirer de l'obſcurité, en le préparant à ces évènemens, qui changérent totalement la face de la Grèce. Pour ſe mettre au fait de cette révolution, il eſt à propos de jetter les yeux ſur les affaires des Macédoniens, & de les lier avec celles des Athéniens.

Les prémiers Rois des Macédoniens deſcendoient des Grecs; mais les actions de ce Peuple, par qui la Grèce entière fut ſubjuguée, & le nom de Grecs

Grecs presqu'anéanti, seroient, pour entrer dans cette Histoire, de meilleurs titres que l'origine de ses Rois. Semblables à la plupart des Colonies de la Grèce, qui adoptérent les coutumes & les mœurs des Contrées où elles s'établirent, & rompirent tout commerce avec le Pays maternel, les Macédoniens passérent pour Barbares, & ne furent considérés comme Peuples de Grèce que sous le régne de Philippe; aussi n'en ai-je parlé jusqu'à présent qu'en passant, selon que les guerres qu'ils ont eues, ou les alliances qu'ils ont faites, les secours qu'ils ont reçus des Grecs, ou les tributs que les Grecs en ont tirés, ou quelques affaires de cette nature m'en ont donné sujet. C'est la loi que je me suis prescrite: si je n'ai point détaillé l'histoire de la plupart des Peuples originaires de la Grèce proportionnellement au rang qu'ils ont tenu dans le Monde, c'est que j'ai cru qu'il falloit en traiter séparément, ou les renvoyer à l'Histoire des Peuples avec lesquels ils ont été plus étroitement liés.

Les Macédoniens portérent ce nom, longtems avant que les Grecs passassent dans la Macédoine: ils en avoient encore eu d'autres, qu'ils avoient reçus de leurs Fondateurs & des principaux Habitans de la Contrée: mais ce que nous savons de ces Fondateurs, n'est pas

pas moins fabuleux, ni moins sujet à caution, que ce qu'on dit des prémiers Législateurs de la Grèce. Le prémier Roi de Macédoine dont on ait quelque connoissance certaine, est Caranus, originaire d'Argos, & le seizième dans la succession des descendans d'Hercule: c'est sur cette tradition que Philippe se prétendoit allié d'Hercule, & s'arrogeoit les honneurs Divins; vanité qu'il poussa fort loin, mais moins encore que son fils. On dit que Caranus conduisit, sur l'avis de l'Oracle, une troupe de ses compatriotes dans cette Contrée, où il s'établit & règna: mais Hérodote, que tous les Ecrivains des siècles suivans contredisent, nous donne Perdiccas pour le prémier Roi de Macédoine. Mr. Newton concilie ces Auteurs par une conjecture fort vraisemblable: c'est que Caranus & Perdiccas fondérent ensemble le Royaume, qu'ils étoient contemporains, & tous les deux de la famille Royale d'Argos, d'où ils se sauvérent en même tems, & s'arrêtérent dans la Macédoine, qu'ils divisérent entre eux, & qui fut réunie sous la domination seule de Perdiccas après la mort de Caranus; enfin qu'il faut dater la fondation de ce Royaume aux environs de la XLVI. ou XLVII. Olympiade. On peut dès ce tems regarder les Macédoniens comme une Colonie de la Gréce; car

on remarque que quelques-uns des successeurs de Perdiccas s'appellérent Amyntas, nom commun parmi les Argiens; & nous savons qu'un autre de leur Roi fut admis aux Jeux Olympiques en faveur de son origine: mais quelques privilèges qu'ils ayent reclamés en qualité de Grecs, on ne cessa de les traiter de Barbares, que quand ils eurent porté leurs armes en Asie, & donné atteinte aux libertés de la Grèce. Caranus règna vingt-huit ans, & ses descendans gouvernérent jusqu'aux tems dont nous parlons: mais ces Rois occupés à se garantir des incursions de leurs voisins, n'ont rien fait de remarquable: leurs règnes ne sont qu'un cours rapide de meurtres & d'usurpations.

Amyntas, second du nom, & le seizième dans la succession au trône depuis Caranus, eut beaucoup de peine à s'y maintenir: il est père de ce Philippe dont nous ne tarderons pas à parler. Il étoit en guerre avec les Illyriens & les Olinthiens, lorsqu'il mourut. Il eut trois fils d'Euridice sa femme, Alexandre, Perdiccas & Philippe, qui tous succédérent à leur père, chacun à son tour. Il laissa de plus un fils naturel, appellé Ptolomée Alorite. Quelques Auteurs lui donnent encore une femme qu'ils nomment Gigée, & dont ils assurent qu'il eut trois fils, Archélas,

Argée

Argée ou Archidée, & Ménélas qui fut aſſaſſiné par Philippe. Mais cette opinion n'eſt pas vraiſemblable, car Euridice ſurvécut à Amyntas, & fit un rôle conſidérable ſous les règnes ſuivans. Alexandre & Perdiccas eurent des compétiteurs: Pauſanias & Ptolomée ſon frère diſputérent à Alexandre un ſceptre que leur père avoit uſurpé, & que Pauſanias lui-même avoit déjà poſſédé; on dit que Ptolomée aſſaſſina Alexandre, règna trois ans, & périt de la main de Perdiccas. Pauſanias fut chaſſé du trône par Iphycrate, que les Athéniens avoient envoyé dans cette Contrée, pour préparer le ſiège d'Amphipolis. Euridice ſe préſenta devant ce Général Athénien d'une manière fort touchante: tenant un de ſes fils entre ſes bras & l'autre ſur ſes genoux, elle le conjura par la bienveillance mutuelle des deux Nations, & par l'amitié perſonnelle que ſon époux avoit eue pour lui, de prendre ces orphelins ſous ſa protection, & de les défendre contre l'Uſurpateur. Mais cette tendreſſe maternelle ne s'accorde point avec ce que Juſtin nous dit d'elle: il raconte que s'étant épriſe de ſon gendre, qu'on croit être Ptolomée, elle fit maſſacrer ſes deux fils pour le placer ſur le trône, & qu'elle avoit auparavant attenté à la vie de ſon mari, dans le même deſſein.

 Quant

Quant à Ptolomée, ce que nous en sa-
vons de plus vraisemblable, c'est que Perdiccas & lui s'en rapportérent à Pélopidas sur leurs prétentions au trône; que Pélopidas ajugea la couronne à Perdiccas; & que pour la sureté de Perdiccas, il emmena en ôtage à Thèbes, Philippe avec beaucoup d'autres. On dit que son père & son frère Alexandre le donnérent aussi en ôtage aux Illyriens. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il étoit à Thèbes, lors de la mort de Perdiccas; & l'opinion commune est, que celui-ci périt dans un combat contre les Illyriens.

La mort de son frère le rappella dans la Macédoine: ce fut alors qu'il eut occasion d'exercer ces talens qui le mirent au-dessus de tous ses prédécesseurs, & même de tous les Grecs de son tems: cependant il faut convenir qu'il apprit d'eux à desirer la gloire, & d'Epaminondas à l'acquérir: il réunissoit à ces avantages un génie capable des plus grandes entreprises, comme on en peut juger par les difficultés qu'il trouva sur la route du trône aiant à peine vingt-trois ans, & par la manière dont il les surmonta. Perdiccas avoit laissé un successeur, ainsi le sceptre ne passoit point immédiatement à Philippe: cependant, sur la nouvelle de la mort de Perdiccas, il sortit furtivement de Thèbes, arriva

dans

dans la Macédoine, & profitant de la consternation d'un Peuple exposé aux dangers qui accompagnent presque toujours la minorité des Rois, il se fit déclarer tuteur de son neveu, & bientôt après, Roi. La situation des affaires demandoit un homme tel que lui: les Macédoniens étoient environnés d'autant d'ennemis qu'ils avoient de voisins: les Illyriens encouragés par la dernière victoire qu'ils avoient remportée, se disposoient à marcher contre eux avec une puissante Armée; les Pæoniens faisoient des irruptions continuelles; & Pausanias appuyé des Thraces, & Argée des Athéniens, lui disputoient en même tems la couronne: les Athéniens envoyérent à Argée une Flotte considérable & trois-mille hommes de troupes.

Dans ces circonstances, au milieu de tant d'ennemis, sur un trône mal affermi, son prémier soin fut de s'assurer de son Peuple, de gagner son affection, & de rassûrer les esprits vraiment abattus; car on avoit perdu plus de quatre-mille hommes dans la dernière action contre les Illyriens. L'adresse de ces remontrances & la force de son éloquence ne furent pas infructueuses dans cette occasion: il s'appliqua ensuite à les instruire, à les exercer, & à réformer leur discipline. Ce fut alors qu'il institua la *Phalange Macédonienne*:

ne: cette troupe marchoit au combat si serrée, qu'elle pouvoit soutenir le choc de l'ennemi, sans en être ébranlée; usage pratiqué par les prémiers Grecs: elle étoit composée à peu près de seize-mille hommes. Le nom de *Phalange* étoit commun à toutes les Compagnies, & se donnoit fréquemment au corps entier de l'Infanterie; mais celle que Philippe inventa, formoit, selon la description que Polybe nous en a laissée, un quarré oblong de quatre cens hommes de front, sur seize-cens de profondeur: leurs javelots n'excédoient que de trois piés la ligne sur laquelle ils étoient rangés: ceux dont la distance du front rendoit les armes inutiles, s'appuyoient sur les épaules de ceux qui les précédoient, & servoient par leur masse & par leur effort à donner de la vitesse au corps entier, dont le choc en devenoit plus violent & plus invincible.

Xénophon mourut cette année, la quatre-vingt-dixième de son âge. Malgré le succès de son expédition contre les Perses, il fut exilé pour l'avoir entreprise; car les Athéniens qui regardoient Cyrus comme l'ami des Spartiates, ne jugeoient pas à propos de lui accorder des secours contre son frère Artaxercès: cependant il se détermina à rentrer dans la Perse, se joignit à Agésilas, & lia avec ce Général une

une amitié qui a duré tant qu'ils ont vécu. On ignore quelle de ces deux expéditions est celle qui occasionna son bannissement; mais il est certain qu'il encourut par l'une & l'autre la disgrace de ses concitoyens, qui le regardérent dès-lors comme un homme mal intentionné; soupçon qu'il n'avoit mérité par aucune action. Il est vrai qu'il étoit grand admirateur des Mœurs & des Constitutions de Lacédémone, & qu'il pensoit assez mal de la Démocratie d'Athènes. De retour en Grèce pour la seconde fois, il fit son séjour à Scillonte, Ville située sur le territoire des Eléens, mais du domaine des Spartiates. Lorsqu'Epaminondas envahit la Laconie, il se retira à Corinthe, où il passa le reste de sa vie. C'est au loisir dont il jouït alors, que nous devons presque tous ses Ouvrages; preuves autentiques de la multiplicité de ses talens & de l'étendue de ses connoissances. Aussi grand Capitaine, aussi bon Philosophe, aussi grand Orateur, aussi bon Historien qu'aucun autre de son tems, il entendoit encore la Politique, le Manège, la Chasse, l'Agriculture & la Peinture: il possédoit tous les agrémens du corps, & son visage étoit une image de la candeur & de la simplicité qui règnent dans ses Ecrits.

Nous avons fait l'éloge de son Histoire,

toire, en parlant des Auteurs dont nous avons tiré cet abrégé : nous nous contenterons de remarquer ici, que c'est le seul Historien que la Grèce puisse compter parmi ses Philosophes : c'est par cette raison sans doute, qu'il saisit la Nature beaucoup mieux qu'aucun de ses contemporains : ses idées & sa diction sont claires : il tenoit de Socrate, sous qui il avoit étudié la justesse d'esprit & la beauté de l'ordre qu'on lui remarque. Rien de plus héroïque que l'amitié qu'il eut pour son Maître : cela lui fut commun avec Platon, qui d'ailleurs ne vécut pas avec lui en trop bonne intelligence : ils étoient cependant l'un & l'autre d'un caractère doux & sociable, & n'avoient d'autres ennemis que ceux que leur mérite leur avoit suscités. Diogène-Laërce dit, que la jalousie d'Auteur fut la cause de leur inimitié ; & l'on ajoute, pour confirmer son opinion, que Xénophon n'écrivit sa *Cyropédie* que pour contraster avec la *République de Platon*. Les Savans disputent entre eux, s'il faut regarder cet Ouvrage de Xénophon comme une Histoire exacte, ou comme un Roman instructif. Il faut convenir que le caractère qu'il nous a laissé d'Agésilas, sent un peu le panégyrique : les liaisons intimes qu'il eut avec ce Prince, le rendirent indulgent sur ses défauts : il

relève

relève sa bravoure personnelle & ses autres vertus particulières, & à juste titre ; mais il ne dit pas qu'en qualité d'homme public, il avoit abusé de l'importance de ses services pour étendre son autorité au-delà des bornes que Sparte avoit prescrites à ses Rois, & que son opiniâtreté avoit conduit sa Patrie au bord du précipice.

Après que Philippe eut réglé l'intérieur de son Royaume, il songea à écarter les tempêtes qui le menaçoient de tous côtés. Après avoir arrêté, par argent & par des promesses, les efforts des ennemis les plus voisins, il marcha contre les Athéniens, qui s'avançoient à Méthone pour secourir Argée : il leur livra bataille & les défit. La mort d'Argée, qui fut tué dans l'action, termina la querelle ; car il permit aux Athéniens, qui étoient alors en sa puissance, de rentrer dans la Grèce. Ils furent si sensibles à cette preuve de modération, qu'on conclut la paix avec lui ; paix qu'il ne respecta qu'autant de tems qu'il lui en fallut pour vaincre ses autres ennemis, & faire la sureté de ses Provinces.

Aussitôt il marcha contre les Pæoniens, & les subjugua : il fondit ensuite sur les Illyriens ; il en tua sept-mille en bataille rangée, & les contraignit d'abandonner tout ce qu'ils avoient conquis en Macédoine. Non Olymp. CV. 2.

content de barricader son Royaume du côté de la Thrace, pour plus grande sureté il jugea qu'il falloit s'emparer d'Amphipolis, Ville située sur le Strimon, poste avantageux, & la clé de ses Etats : il en connoissoit toute l'importance, & il s'en rendit maître au commencement de son règne. Les Athéniens regardoient Amphipolis comme une de leurs Colonies, & la perte de cette Ville leur parut si importante, que quand ils embrassérent la défense d'Argée, ils songeoient moins à ses intérêts qu'aux leurs. Leur dessein étoit d'obtenir la restitution d'Amphipolis, en donnant un Roi à la Macédoine. Philippe s'en apperçut, & pour garder avec eux quelques mesures, il prit un milieu entre conserver cette place & la restituer; ce fut de l'ériger eu Cité libre : il permit donc aux habitans de secouer le joug de leurs prémiers Maîtres, comme s'ils s'affranchissoient eux-mêmes de leur ancienne servitude; mais ils ne jouïrent de leur liberté, qu'autant qu'il plut
Olymp. CV. 3. à Philippe, qui ne tarda pas à les subjuguer, grace à la négligence des Athéniens, qui leur refusérent du secours, sous prétexte qu'ils romproient la paix qu'ils avoient conclue avec Philippe l'année précédente: mais le motif de ce refus n'étoit autre que la promesse que Philippe leur fit de leur livrer

livrer la Ville; promesse qu'il ne leur tint pas. Il n'en demeura pas-là; il s'empara de Pydna & de Potidée: les Athéniens avoient garnison dans celle-ci, il l'en chassa, & la congédia avec tant de marques de bonté, qu'il paroissoit toujours éviter une rupture ouverte: mais cette affectation ne dura qu'autant qu'elle étoit nécessaire à ses desseins; cependant il ne négligeoit rien pour les affoiblir, & les éloigner de ses frontières. Il assigna aux Olinthiens, les ennemis déclarés de son père, Pydna & tout son territoire: il n'étoit pas tems de réveiller une vieille querelle avec une Ville qui avoit été assez riche & assez puissante pour résister pendant trois ans aux forces de la Macédoine & de Lacédémone réunies. Il jugea donc à propos d'acheter sa bienveillance, & de la tranquilliser par des présens, tandis qu'il amusoit les Athéniens d'une fausse paix, jusqu'à ce qu'il pût les attaquer les uns & les autres avec avantage. Il supplantoit encore par ce stratagème les Athéniens, qui pour se maintenir dans ces Contrées, recherchoient alors l'alliance des Olinthiens. De quelque côté qu'Olinthe se portât, elle étoit capable d'incliner la balance; aussi Philippe & les Athéniens n'épargnérent-ils rien de ce qui pouvoit l'engager dans leurs intérêts.

Il prit ensuite Crinide, qu'il agrandit, & qu'il appella de son nom Philippi. Cette Ville est fameuse par la défaite de Brutus & de Cassius : il y avoit aux environs de cette Ville des Mines d'or, auxquelles il fit travailler, & dont il tira des sommes immenses : elles lui produisoient mille talens par an ; ce qui alloit alors au-delà des revenus d'Athènes, l'Etat le plus riche de la Grèce. Ce trésor n'étoit pas inutile entre les mains d'un homme qui connoissoit la valeur & l'usage de l'argent : ces revenus le mirent en état d'entretenir dans son Royaume un corps de troupes considérable, d'avoir un grand nombre d'Espions & de Partisans chez l'Etranger, & ces Mines furent la source de la plupart de ses succès.

Les Athéniens étoient trop occupés de leur côté, pour songer à croiser les progrès de Philippe. Deux factions partageoient l'Eubée ; l'une appella les Thébains, qui ne demandoient pas mieux que d'avoir le pié dans l'Ile ; & l'autre eut recours aux Athéniens, à qui cette affaire paroissoit trop importante pour la négliger (cette Ile faisoit une partie de leurs revenus, sans parler de beaucoup d'autres avantages qu'ils en tiroient :) cependant comme ils ne s'y portoient pas avec toute la vigueur qu'elle demandoit : A quoi pensez-vous, leur dit Timothée ? les Thébains sont

dans l'Eubée, & vous êtes ici ; ils agissent, & vous délibérez ; vous ne courez pas au Pyrée, vos voiles ne sont pas tendues, & vous n'êtes pas parti. Ce discours vif & pressant eut l'effet qu'il en attendoit : en quatorze jours la Flotte fut équipée, & l'on se mit en mer ; on chassa les Thébains, on termina la querelle des habitans, & l'on reprit la Souveraineté qu'on avoit toujours exercée sur eux. Démosthène rapporte cette partie du discours de Timothée, & s'en sert pour exciter les Athéniens dans une occasion semblable, lorsque Philippe ravageoit les Provinces de la Thrace qui leur appartenoient.

Ces troubles étoient à peine appaisés, que Bizance, & les Iles de Chio, de Co & de Rhodes, se révoltérent, se liguérent ensemble, & donnérent lieu à la guerre des Alliés. Charès & Chabrias eurent ordre de partir sur le champ, & de les réduire ; on s'avança d'abord contre Chio, dont Chabrias, qui commandoit la Flotte, força le port ; mais abandonné par les autres vaisseaux, il fut enveloppé en un moment, & son vaisseau criblé par les bâtimens ennemis : l'équipage se précipita dans la mer, & tâcha de se sauver à la nage ; mais ce Général croyant qu'il étoit indigne de lui & de sa dignité d'abandonner son poste, fit tête à l'ennemi, & se défendit jusqu'à ce

qu'il fût blessé mortellement. Cornélius Népos, d'une opinion contraire à tous ceux qui ont parlé de cette expédition, assure qu'il servoit alors comme simple soldat : si cela est, sa conduite en paroit moins blâmable ; car en qualité de Général, il n'est pas possible de justifier son imprudence & son désespoir : cette action est bien d'un homme qui disoit, qu'une Armée de Cerfs commandée par un Lion étoit plus terrible qu'une Armée de Lions commandée par un Cerf. Il avoit une autre maxime, qui marquoit plus de vigilance & de circonspection qu'il n'en falloit espérer sur la première ; c'est que le meilleur Général étoit celui qui étoit le mieux instruit de ce qui se passoit chez l'ennemi. La bravoure qu'il montra dans cette dernière conjoncture, & dont on avoit déjà d'autres exemples, & le zèle qu'il fit paroître pour le service de sa Patrie, lui mériteront toujours une place parmi les Hommes illustres dans les beaux jours de la Grèce.

Charès fit quelque tentative sur l'Ile avec les forces de terre ; mais il se retira sur la nouvelle de la mort de son collègue, & la campagne finit. On commença l'année suivante par des préparatifs qui annonçoient une guerre sanglante : les Alliés formérent une Flotte de cent vaisseaux, fondirent sur

Olymp. CV. 4.

la

la plupart des Iles dépendantes d'Athènes, les ravagérent, & firent le siège de Samos. Les Athéniens dépêchérent à son secours Charès avec une Flotte de soixante vaisseaux, qu'on renforça dans la suite de soixante autres, sous la conduite d'Iphycrate & de Timothée, qu'on lui donna pour collègues : ces forces se réunirent, & les Généraux convinrent d'assiéger Bizance: les Alliés abandonnérent Samos pour la secourir, & les deux Flottes se rencontrérent sur l'Hellespont : on alloit en venir aux mains, lorsqu'il s'éleva une violente tempête, malgré laquelle Charès proposa d'avancer & de forcer l'ennemi au combat ; mais Iphicrate & Timothée s'y opposérent : là-dessus Charès écrit à Athènes, les accuse de trahison ; on les rappelle, & on leur demande compte de leur conduite.

Charès eut alors le commandement entier & libre de la Flotte; mais au-lieu de suivre ses desseins contre les Insulaires, sur l'espoir d'une récompense considérable, il courut au secours d'Artabaze Gouverneur de quelques Provinces de l'Asie mineure, qui venoit de se révolter contre le Roi de Perse son Maître, & qu'une Armée de soixante & dix-mille hommes qu'on avoit envoyée contre lui, tenoit dans une situation fâcheuse : il joignit ses forces aux siennes, & ils défirent l'en-

nemi. Le Roi de Perse irrité de ce procédé, menaça les Athéniens d'envoyer au secours des Insulaires une Flotte de soixante vaisseaux; ce qui les jetta dans une si grande allarme, qu'ils conclurent la paix, à des conditions dont les Insulaires furent entièrement les maîtres. Le principal article de ce Traité, fut qu'ils seroient dorénavant libres & indépendans: ainsi finit la guerre des Alliés, qui ne dûra que trois ans, sans aucune action digne des préparatifs qu'on avoit faits de part & d'autre.

Olymp. CVI. 1.

On apprit d'abord avec quelque joie le succès de l'expédition de Charès, d'autant que les troupes qu'on y avoit employées, avoient toujours été à la solde d'Artabaze: c'étoit la seule raison dont ce Général pouvoit pallier cette entreprise, mais le ressentiment du Roi de Perse les jetta dans un autre excès. Charès fut accusé de trahison, pour avoir passé les ordres de l'Etat, & abandonné le service de son Pays: cependant, à l'aide de quelques amis qu'il avoit parmi le Peuple, il se tira de cette affaire.

Iphicrate & Timothée furent moins heureux, quoiqu'ils ne fussent point coupables: ils avoient refusé d'attaquer pendant une tempête, & d'avoir à combattre l'Ennemi & les Elémens; c'étoit tout ce qu'on avoit à leur reprocher:

procher : mais Charès aggrava tellement la chose, qu'ils furent interrogés en forme, révoqués & mis à l'amende : c'est ainsi que Diodore de Sicile rapporte ce fait, que d'autres Auteurs racontent différemment, & avec des circonstances plus remarquables : ils ajoutent que Timothée, taxé à cent talens qu'il n'étoit pas en état de payer, se retira à Chalcis, où il mourut. Le Peuple se repentit d'en avoir usé si sévèrement avec lui, (il se repentoit assez ordinairement quand il étoit trop tard) & lui remit la neuvième partie de la taxe qu'on lui avoit imposée. Son fils Conon paya les dix talens qui restoient, & on les employa à réparer les murs : on fit alors une réflexion qui n'étoit pas à l'honneur des Athéniens : c'est que ces murs qu'on avoit élevés des dépouilles que l'aieul avoit remportées sur l'ennemi, se réparoient avec une taxe qu'on exigeoit injustement du petit-fils.

Iphicrate qui craignoit le sort de Timothée, introduisit dans l'Assemblée un grand nombre de jeunes-gens armés de poignards, qu'ils avoient soin de faire briller de tems en tems aux yeux des Juges, dans le cours de l'examen. Cette menace eut l'effet qu'il en attendoit : les Juges furent intimidés, & Iphicrate absous. Comme on lui reprochoit dans la suite ce procédé violent :

lent: Après avoir servi fidèlement ma Patrie, il y auroit eu de la folie, dit-il, à ne pas tenter de me servir utilement moi-même: & certes, quelqu'injurieux que fût ce stratagème à l'équité publique, les jalousies & le caprice du Peuple le rendoient excusable: il étoit perpétuellement en allarmes, quelques mesures qu'on prît avec lui: sans égard pour ses Généraux, il les oublioit si-tôt qu'il n'en avoit plus besoin: le tems de leur emploi expiré, il les approuvoit ou les censuroit, selon que leur faction étoit la plus puissante ou la plus foible: enfin ils étoient abandonnés à la merci du prémier petit Démagogue qui avoit assez d'art pour soulever la multitude. Faut-il s'étonner après cela, si la plupart d'entre eux, dégoûtés du service de leur Patrie, se retirérent dans un exil volontaire, ou prirent de l'emploi chez l'Etranger? desorte qu'à peine Athènes trouva-t-elle des Généraux pour ses Armées. Il faut regarder ce défaut dans le Gouvernement, comme une des causes principales de la décadence de la République, qui va commencer à se faire sentir. Cornélius Népos date de ce tems, le déclin de la puissance de ce Peuple; & remarque que Chabrias, Iphicrate & Timothée, furent ses derniers Capitaines: cependant il faut convenir que la Grèce eut encore a-

près

près eux des hommes qui se signalérent par les services qu'ils rendirent à l'Etat; mais il est certain qu'ils ne furent pas en assez grand nombre, & qu'ils ne se succédérent pas assez rapidement, pour conserver l'ancienne discipline dans les troupes, échauffer les citoyens de l'esprit dont leurs ancêtres étoient possédés, & soutenir la gloire de la Nation.

Pour ce qui est d'Iphicrate, soit qu'il ait abandonné le service, soit que l'Etat ait cessé de lui donner de l'emploi, il n'en est plus question : on dit cependant qu'il parvint à une grande vieillesse. Diodore assure qu'il mourut avant la bataille de Chéronée, qui se livra dans la cx. Olympiade; mais il ne fixe le tems, ni ne rapporte les circonstances de sa mort; ainsi nous pouvons supposer qu'il passa le reste de sa vie dans la retraite. Quoi qu'il en soit, l'Etat perdit beaucoup en lui: il avoit été chargé de différentes affaires, qu'il avoit terminées avec un succès digne de sa prudence & de son adresse: il servit utilement son Pays, & le servit à tems: il se fit moins de réputation par ses exploits, que par son exactitude & sa sévérité à faire observer la discipline qu'il réforma: il étoit perpétuellement sur ses gardes, & laissoit aux accidens, pour le surprendre, le moins de tems qu'il pouvoit: lorsqu'on

qu'on lui demandoit par quelle raiſon il fortifioit ſon camp dans un Pays qui appartenoit à des alliés : C'eſt que, *je n'y penſois pas*, diſoit-il, eſt la plus mauvaiſe excuſe qu'un Général puiſſe apporter : ſes troupes étoient ſi rompues dans les exercices, & ſi dociles à ſes ordres, que, lorſque le ſignal étoit donné, elles ſavoient ce qu'elles avoient à faire, & s'en acquitoient d'elles-mêmes, comme ſi chaque ſoldat eut été un bon Officier : cela ſe fit remarquer dans l'action de Corinthe, où il arrêta les progrès d'Agéſilas, qui alloit inonder tous les Etats des Alliés d'Athènes : ſes troupes étoient connues & diſtinguées dans l'Armée des Grecs ſous le nom de troupes d'Iphicrate, comme les ſoldats de Fabius parmi les Romains : il comparoit les parties d'une Armée aux membres du corps-humain : l'Infanterie légère, c'étoit les mains ; la Cavalerie, les piés ; le corps de l'Armée, la poitrine ; & le Général, la tête : il donna au ſoldat des armes & des habits plus commodes, ſoit pour l'attaque, ſoit pour la défenſe. Malgré toutes les preuves qu'on a de ſa vigilance & de ſon application, on l'accuſe d'indolence & d'emportement ; ce qui n'entre point dans le caractère d'un homme de fortune, & qui ne devoit la plus grande partie de ſon élevation qu'à lui-même. Il étoit ſans naiſſance :

quel-

quelques Historiens nous le donnent pour fils d'un Cordonnier : sa conduite ne se ressentit point de la bassesse de son extraction : il répondit fièrement à un des descendans d'Harmodius : *Il est vrai que je suis le prémier de ma famille, & que vous êtes le dernier de la vôtre.* Il saisit dans un combat où il fut blessé, un ennemi corps à corps, & l'emporta tout vivant & en armes dans son vaisseau : outre les emplois que son mérite personnel lui procura, il eut encore le bonheur d'épouser la fille de Cotys Roi de Thrace, dont il eut un fils appellé Mexisthée, qui se fit plus d'honneur d'être né d'un Citoyen d'Athènes, que d'une Princesse de Thrace. Comme on lui demandoit à qui de son père ou de sa mère il avoit le plus d'obligation : *A ma mère*, répondit-il ; *car mon père a fait tout ce qu'il a pu pour me rendre Thrace ;* & *ma mère, tout ce qu'elle pouvoit pour me rendre Athénien.* Outre les vertus d'un Homme de guerre, Iphicrate eut encore les qualités d'un grand Orateur : il assembloit chez lui compagnie, & se faisoit un plaisir de déclamer devant elle. Plutarque lui reproche d'être sorti en cela de son état, & de s'être donné un ridicule : il ajoute qu'un jour, vaincu par l'éloquence de son antagoniste, *Mes adversaires*, dit-il, *ne regardant point la cause comme perdue, ont les bons Acteurs ; mais ma pièce est la meilleure.* Dans

Dans une expédition contre ce Cotys dont nous avons parlé, Timothée fit un butin de la valeur de cent talens, qu'il remit dans le Trésor public, sans en réserver la moindre partie : on rappella ce trait à la honte de ses accusateurs, lorsqu'il fut condamné à une amende de cent talens, & contraint d'abandonner Athènes, parce qu'il n'étoit pas en état d'acquiter cette somme : il fut aussi sensible à cette disgrace, que le peut être un homme qui n'en avoit point encore essuyé. Jusqu'alors il avoit réussi dans toutes ses entreprises ; ce qui donna lieu à quelque jaloux de son bonheur, de le peindre dormant, & la Fortune à ses côtés qui jettoit des filets sur les Villes. Il ne prit point la chose en raillerie : il répondit hardiment, *que la Fortune n'avoit aucune part dans ses victoires, & qu'il les devoit toutes à ses talens.* Plutarque dit que la Déesse, choquée de cette vanité, l'abandonna, & que rien ne lui réussit depuis. Pour lui donner le titre de Général heureux, il suffiroit qu'il eût rendu la Souveraineté des Mers aux Athéniens, & il faut avouer qu'il y contribua ; mais Conon son père avoit préparé cette révolution à la journée de Gnide. Plusieurs circonstances concoururent ensuite à diminuer la puissance des Spartiates : nous avons vu comment les Athéniens profité-

fitérent du desordre de leurs affaires, dans le tems même qu'ils étoient unis avec eux par les alliances les plus étroites. Timothée égala son père les armes à la main, & entendit beaucoup mieux le gouvernement & les affaires: il s'étoit fait un grand fond de connoissances, & possédoit particulièrement l'art de bien parler.

Alexandre le Grand nâquit la première année de la CVI. Olympiade. En recevant la nouvelle de sa naissance, Philippe apprit que Parménion son Général venoit de remporter une victoire considérable sur les Illyriens, & qu'il avoit été couronné dans les Jeux Olympiques. Il écrivit lui-même au Philosophe Aristote qu'il avoit un fils, & lui en recommanda l'éducation de de la façon du monde la plus flateuse: *Je suis moins obligé aux Dieux*, lui dit-il, *de m'avoir donné un successeur, que de me l'avoir donné du vivant d'Aristote.*

CHAPITRE IV.

Depuis la fin de la Guerre des Alliés jusqu'à la fin de la Guerre des Phociens, ce qui comprend l'espace de 10 *ans.*

LA fin de la Guerre des Alliés fut le commencement d'une autre plus importante & plus longue: on l'appelle Olymp. CVI. 2.

le la *Guerre des Phociens*, ou la *Guerre Sacrée*. La Nation entière entra dans cette querelle, dont la Religion étoit le motif: en voici le ſujet. Les Phociens labourérent une pièce de terre qui appartenoit au Temple d'Apollon: leurs voiſins ſe recriérent contre ce ſacrilège : l'affaire fut portée devant les Amphyctions, qui condamnérent les Phociens, & les taxérent à une amende conſidérable: ils n'étoient point en état d'acquiter la ſomme; ils appellérent de la ſentence, citérent Homère, & ſoutinrent que la direction du Temple, & l'adminiſtration de ſes revenus leur avoient anciennement appartenus.

Philomèle, un des principaux citoyens d'entre eux, & le tiſon de cet incendie, les excita à prendre les armes & ſe mit à leur tête. Il s'adreſſa d'abord aux Spartiates, que les Amphyctions avoient auſſi condamnés à une amende, à la ſollicitation des Thébains, pour s'être emparés de la citadelle après la bataille de Leuctre. Cette conformité les diſpoſoit aſſez à faire alliance avec lui, mais ils ne jugérent pas à propos de ſe déclarer; cependant ils l'encouragérent à ſuivre ſon deſſein, & lui fournirent ſecrettement de l'argent. Philomèle leva des troupes, & s'empara du Temple. De tous ſes voiſins, les Locres furent

les

les seuls qui lui firent quelque résistance; il les défit, & bissa le decret des Amphyctions qu'on avoit gravé sur les colomnes du Temple. Pour confirmer son autorité, & pallier ses procédés, il crut devoir consulter l'Oracle, & se munir d'une réponse favorable: il vainquit les refus de la Prêtresse par ses menaces, & elle lui dit qu'Apollon lui permettoit de faire tout ce qu'il voudroit: ce qu'il prit & divulgua comme un oracle décisif.

Les Amphyctions s'assemblérent une seconde fois, & déclarérent la guerre en forme aux Phociens. La querelle devint générale, & chacun prit le parti qui convenoit à ses intérêts. Les Athéniens, les Spartiates, & quelques autres habitans du Péloponnèse se déclarérent pour les Phociens; & ils eurent contre eux les Locres, les Thessaliens, les Thébains, & les autres Etats circonvoisins. Avant que d'entrer en campagne, Philomèle s'engagea solemnellement à ne pas toucher aux richesses du Temple, & jura de n'avoir eu d'autre dessein en s'en emparant, que de rétablir le Pays dans ses anciens privilèges. Mais le besoin leva bientôt ses scrupules, il puisa dans le trésor de quoi soutenir ses alliances & commencer la guerre: avec cette ressource il put augmenter la paye de ses soldats, & se faire une nombreuse

Ar-

Armée: il marcha contre les Locres avec dix-mille Fantassins & autant de Chevaux, & les battit malgré le renfort qu'ils avoient reçu des Thébains: il vainquit aussi les Thessaliens & leurs voisins: mais les Thébains arrêtérent ses progrès avec un corps de treize-mille hommes: ils avoient été les plus ardens à poursuivre la condamnation des Spartiates & des Phociens, ils furent les plus zèlès à les combattre; ils s'acharnérent contre eux avec toute la fureur dont on est possédé dans une guerre de Religion. Aiant surpris un grand nombre de soldats mercenaires des Phociens qui fourageoient, ils les condamnérent à mort & les exécutérent, comme des sacrilèges. Les Phociens usérent de represaille, & leur apprirent à observer plus exactement les loix de la Guerre; mais quelque tems après, attaqués par les Thébains dans des lieux couverts de bois, & accablés sous le nombre, ils furent presque tous massacrés. Philomèle poursuivi jusqu'au bord d'un précipice, aima mieux se jetter du haut d'un rocher, que de tomber entre les mains des ennemis. Justin dit qu'il périt dans le combat. Quoi qu'il en soit, il fit une si vigoureuse résistance dans cette action, & se conduisit jusqu'alors avec tant de prudence, que si sa cause eût été plus juste, il pouvoit entrer en pa-

parallèle avec les plus grands-hommes de son tems : mais il jouoit le rôle d'un misérable avanturier, qui défioit intrépidement les Hommes & les Dieux; & qui pour défendre ses impiétés, avoit enveloppé son Pays dans une guerre sacrilège.

C'est ainsi que se passérent les deux prémières années de cette guerre. Dans ces entrefaites, Philippe étendoit & fortifioit ses frontières, en s'emparant de toutes les places qui lui convenoient, ou qui l'incommodoient. Méthone étoit du nombre des dernières, c'étoit le réfuge de ses ennemis : il la prit d'assaut, la démantela, & ajouta son territoire aux domaines de la Macédoine: il perdit un œil dans ce siège, d'un coup de flèche : il supporta les circonstances de cet accident plus impatiemment que sa blessure. Un nommé Aster d'Amphipolis, si habile tireur qu'il tuoit les oiseaux à la volée, lui offrit ses services : *Quand j'aurai guerre avec les hyrondelles*, lui dit-il, *je vous donnerai de l'emploi*. Cet homme choqué de cette réponse, se jetta dans la Ville, & lui lança une flèche avec cette inscription, *à l'œil droit de Philippe*. Philippe la lui renvoya avec cette autre, *si je prens la Ville, Aster sera pendu*; & il étoit homme à lui tenir parole: depuis ce tems, il ne parla jamais de l'œil,

& ne put entendre prononcer le mot *Ciclope*.

Olymp. CVI. 4. Les Thébains crurent que la mort de Philomèle éteindroit la guerre, & se retirérent; mais Onomarque intéressé à la continuer, lui succéda. Les Amphyctions l'avoient taxé à différentes sommes, qu'il n'étoit point en état d'acquiter: il rassembla le reste de ses troupes, en leva de nouvelles: fit battre de la monnoie, avec laquelle il s'attacha ses alliés, & en enleva quelques-uns à l'ennemi. Les Thessaliens les plus formidables d'entre eux s'étoient engagés à garder la neutralité; mais Philippe les entraîna dans son parti, en les délivrant de leur Tyran. Lycophron de Phéres, après avoir trempé dans l'assassinat de son frère Alexandre, lui succéda en qualité de libérateur, & gouverna d'abord avec assez de modération; mais il suivit bientôt les traces de ses prédécesseurs, & ses sujets implorérent le secours de Philippe. Lycophron de son côté eut recours aux Phociens, & la querelle qui leur étoit particulière devint générale. Onomarque commença donc ses hostilités, autant en faveur du Tyran, que de la cause des Phociens; il prit quelques Villes, & entra dans la Béotie. Pour arrêter ses progrès, les Thébains marchérent contre lui; mais les

les conjonctures où ils se trouvoient, n'étoient pas favorables à leur dessein: ils venoient d'envoyer quatre-mille hommes au secours d'Artabaze sous la conduite de Pammenès, qui fit honneur à sa Patrie; cependant ils s'en tirérent avec succès.

Onomarque fut plus heureux contre Philippe: il remporta sur lui de grands avantages dans deux différentes rencontres, & jetta parmi ses troupes une si grande terreur, qu'elles refusoient de retourner au combat: cependant on en vint à une action générale: les deux Armées étoient chacune de vingt-mille hommes: six-mille Phociens demeurérent sur le champ de bataille, & trois-mille furent faits prisonniers. Onomarque fut des prémiers. Philippe fit pendre son cadavre, & jetter dans la mer tous les prisonniers, comme des sacrilèges. Ce châtiment donna une haute opinion de sa Religion, dont il sut alors tirer bon parti; & les Thessaliens qui recouvroient leur liberté par ce moyen, le regardérent comme une preuve de sa justice & de sa générosité. Lycophron s'éclipsa dans la déroute générale, & abandonna Phéres avec son frère Pitholaüs. Il reparut quelques tems après à la tête des Phociens, & tenta de se rétablir dans la Souveraineté. Les Thessaliens méritoient bien le service que Philippe

leur rendit; il devoit la victoire à leur Cavalerie. Ils eurent part dans toutes celles qu'il remporta dans la suite; aussi ne rompit-il jamais l'alliance qu'il avoit faite avec eux.

Olymp. CVII. 1. Onomarque laissa le commandement à son frère Phaïllus, qui se soutint par les mêmes voies que ses prédécesseurs. Il avoit beaucoup d'argent en sa disposition; il augmenta le nombre de ses alliés par des distributions considérables, & celui de ses troupes par une augmentation de paye. Il entra dans la Béotie; mais maltraité par les Thébains dans trois actions différentes, il revint sur les Locres: il eut plus de succès contre eux, il leur prit des Villes; mais quelque tems après il tomba en langueur & mourut.

Un différend qui survint entre les Spartiates & les habitans de Mégalopolis, fut sur le point d'arrêter le cours de cette guerre. Ces derniers, qui seuls n'étoient point en état de faire tête à l'ennemi, appellérent à leur secours les Argiens, les Sycioniens, & les Messéniens; les Thébains se joignirent encore à ceux-ci; & ces Peuples réunis étoient en état de balancer les forces de Lacédémone, malgré le renfort de trois-mille hommes d'Infanterie qu'elle exigea des Phociens, & celui de Cavalerie qu'elle reçut de Lycophron & de son frère Pitholaüs.

Tous

Tous ces préparatifs annonçoient une longue querelle ; cependant après la prise d'une ou de deux Villes, & quelques actions, assez vives à la vérité, on fit une trève, & les Armées se séparérent.

Phalécus fils d'Onomarque eut le commandement après la mort de Phaïlus : comme il étoit fort jeune, on lui donna Mnaséas pour collègue : il périt dans le prémier combat qu'il donna : cependant des irruptions réciproques, & quelques escarmouches, firent durer la guerre : les frais de cette expédition avoient épuisé les finances des Thébains, & ils étoient réduits à la dernière extrémité, malgré le butin considérable qu'ils avoient fait, lorsqu'ils demandérent du secours au Roi de Perse, qui leur avança trois-cens talens.

Jusqu'à présent Philippe n'avoit presque point eu de part dans cette guerre ; ce n'étoit qu'en qualité de protecteur des Thessaliens qu'il avoit combattu Onomarque : mais peu satisfait des avantages qu'il avoit remportés sur ce Général, & de l'estime qu'il s'étoit acquise par ses autres exploits, il étendit ses vues, & médita la conquête de la Grèce. Sous prétexte de marcher contre les Phociens, il fit une tentative sur les Thermopiles, qu'il appelloit la Clé du Pays. Ce passage Olymp. CVII. 2.

introduisoit immédiatement en Attique ; aussi les Thébains prirent-ils l'allarme, & le prévinrent. En attendant une occasion plus favorable, il continua ses conquêtes dans la Macédoine, & étendit ses frontières du côté de la Thrace, s'emparant de toutes les Villes qui bordoient l'Hellespont, & préparant par de nouvelles expéditions, celle qu'il avoit résolue contre les Grecs.

C'est Démosthène qui fit échouer l'entreprise de Philippe sur les Thermopiles. Démosthène se distingua sur la fin de la guerre des alliés, lorsqu'Athènes s'allarma des préparatifs de la Perse: c'est lui qui pour conserver la balance dans la Grèce, conseilla à ses concitoyens de protéger Rhodes & Mégalopolis, contre Thèbes, Lacédémone, ou quelqu'autre ennemi que ce fût, si la puissance de cet ennemi étoit capable en s'accroissant par cette conquête, de leur donner de l'ombrage. Le rôle qu'il va faire est extraordinaire ; la part qu'il aura dans les affaires publiques est si grande, que la connoissance particulière de cet homme prodigieux, ne peut qu'embellir & éclairer l'Histoire de son tems. Ce motif & le desir de lui rendre justice, ne me permettent pas de glisser sur son caractère : il doit la bonne partie de sa réputation à son éloquence : mais

non

non moins éclairé Magiſtrat & bon Citoyen que grand Orateur ; ſi l'on conſidère le ſuccès des Ambaſſades dont il fut honoré, des alliances qu'il forma, des Traités qu'il conclut, & de toutes les Négociations où il fut employé ; ſi l'on conſidère le zèle & l'intégrité qui ſe manifeſtent dans toutes ſes actions, on conviendra que l'Art Oratoire, le fondement de ſon élevation, n'étoit peut-être pas ſon plus grand talent ; & que cette qualité n'eut ſur les autres, que l'avantage de les perfectionner & de les produire.

La Nature lui avoit préparé bien des obſtacles à ſurmonter, avant que d'être auſſi grand Rhéteur qu'il le devint. Il avoit la prononciation vicieuſe, la voix & la poitrine foibles, & la déclamation deſagréable : le travail & l'opiniâtreté vainquirent ces défauts. Pour fortifier ſa voix, il déclamoit ſur des lieux élevés ; il corrigea ſa prononciation avec de petits cailloux qu'il mettoit dans ſa bouche ; il réforma ſon geſte devant un miroir, & ſe donna toutes les graces de la déclamation à l'aide des meilleurs Comédiens de ſon tems : cette partie de l'Art Oratoire lui paroiſſoit eſſentielle. Si ſon extérieur étoit cultivé, ſes diſcours ne furent pas négligés : il ſe forma ſur Thucydide, dont il tranſcrivit l'Hiſtoire

huit fois de sa propre main. Pour se rendre assidu à l'étude, il se rasoit la moitié de la tête, & s'enfermoit dans un souterrein jusqu'à ce que ses cheveux fussent revenus, & qu'il pût se présenter avec décence. Il avoit encore l'habitude de haranguer sur le bord de la mer, afin que le bruit des flots l'accoutumât au tumulte des Assemblées Populaires, dont il est une fidèle image.

On reconnoit à ces soins qu'il n'étoit pas né Orateur ; & ses succès nous apprennent jusqu'où le travail peut conduire, en dépit de la nature. L'ambition lui fut encore un puissant éguillon : il n'avoit que seize ans lorsqu'il entendit Callistrate dans une affaire importante : il étoit question de savoir, si Orope étoit du domaine d'Athènes ou de Thèbes : Callistrate parloit pour les Athéniens : les applaudissemens qu'il reçut, enflammérent le jeune Démosthène, & le décidérent dès ce moment pour l'Art Oratoire. Deux ans après cet évènement, il fit son coup d'essai contre ses tuteurs, qui avoient dissipé son patrimoine, dont il recouvra une partie : ce succès l'encouragea à parler dans une assemblée publique, mais il s'en acquita si mal qu'il fut sifflé : il se hazarda une seconde fois, on ne l'écouta pas plus favorablement ; & il se retiroit confus & desespéré, lors-

lorsque Satyre l'aborda & lui conseilla de continuer : il lui fit réciter quelques vers de Sophocle ou d'Euripide, que ce Comédien répéta avec tant d'ame, d'esprit & d'emphase, que son élève s'apperçut aisément que l'élocution lui manquoit entièrement : mais il l'acquit avec sa persévérance & les instructions de son Maître, & se corrigea de toutes les mauvaises habitudes qu'il avoit contractées. Il n'est pas évident qu'il faille attribuer ce trait à satyre ; il semble qu'on l'a confondu avec les Comédiens Andronique & Neoptolème, qui n'étoient pas moins fameux que lui ; mais on convient que tous les trois contribuérent à former Démosthène.

Corrigé de ses défauts, il reparut en public avec tant de succès, que le Peuple accouroit des extrémités de la Grèce pour l'entendre : il passa pour le modèle des Orateurs : il n'eut point d'égal parmi ses compatriotes, & les Romains n'ont eu que Cicéron qu'on lui pût comparer. Lequel de ces deux Orateurs mérite la préférence, c'est une question que les Anciens ont agitée, mais qu'ils n'ont osé décider : ils se sont contentés d'opposer leurs beautés, & de montrer qu'ils étoient l'un & l'autre parfaits dans leur genre. Mais pour me borner à Démosthène, je dirai que son éloquence est grave &

& févère comme fon caractère; mais vigoureufe & fublime, hardie, puiffante & impétueufe : il eft plein de métaphores & d'apoftrophes : il invoque les Dieux, les Aftres, les Elémens, & les Manes de Salamine, de Marathon, d'un ton fi pathétique, qu'on le croit infpiré : s'il n'eft pas infinuant & flateur, comme il convient quelquefois à un Orateur, ce n'eft pas qu'il manque d'art & de délicateffe, il en a dans l'occafion ; il fait remuer le Peuple, & fe fervir de fes préjugés pour l'amener à fon but ; même par les efforts qu'il paroit employer pour l'entraîner d'un autre côté : mais il faut convenir que la véhémence dans l'action & dans l'expreffion forme fon caractère diftinctif, qualité qui manquoit particulièrement aux Orateurs de fon tems : telles étoient l'infolence & la hauteur, les caprices & les jaloufies, l'indolence & la corruption du Peuple, qu'il n'y avoit que l'efprit & la fermeté, l'emportement & l'énergie de Démofthène qui puffent le réveiller, l'effrayer, & le prévenir contre les dangers qui le menaçoient.

Mais l'éloquence de Démofthène n'eut point eu cet empire fur lui, fi l'opinion qu'on avoit de fon intégrité, n'en eût préparé les impreffions; c'eft elle qui donnoit du poids & de la force

force à tout ce qu'il disoit ; c'est l'idée qu'on avoit de sa sincérité & de son desintéressement particulier, qui lui procuroit l'attention de ses concitoyens, & qui les déterminoit : c'est-là ce qui faisoit dire à Philippe, *que cet Orateur pouvoit plus contre lui, que toutes les Flottes & les Armées de la Grèce, & qu'il n'avoit d'ennemi que Démosthène.* Il ne manqua pas de le tenter par des offres, mais il les rejetta toutes ; & Plutarque dit que tout l'or de la Macédoine ne l'auroit pas corrompu. Cette inflexible intégrité se démentit un peu sous les règnes suivans ; l'inégalité de sa conduite donna lieu à ses ennemis de l'accuser de trahison ; & il fut condamné à l'amende, emprisonné, & dans la suite envoyé en exil. Quelques Auteurs regardent cette accusation comme une calomnie sans fondement ; mais le fait est si généralement reconnu, & détaillé avec tant d'exactitude, qu'il est difficile d'y répondre. Voici comment on le raconte. Harpale, Officier d'Alexandre, aiant pillé une partie du trésor de son Maître dont il avoit la garde, se fit une somme considérable, & se retira chez les Athéniens. Dans la crainte d'encourir l'indignation d'Alexandre, & de s'attirer une guerre, on délibéra si on le recevroit, & l'avis de Démosthène étoit qu'on le congédiât ; mais

Harpale leva toutes les oppositions, en distribuant son argent aux Orateurs. Entre les richesses qu'il leur étaloit, Démosthène fixa ses yeux sur une coupe d'or dont il demanda le prix, après en avoir admiré le travail & la beauté. L'intelligent Harpale la lui envoya pendant la nuit, accompagnant ce présent de vingt talens en argent. Le lendemain Démosthène se présenta dans l'assemblée la tête affublée d'un morceau de drap; & au-lieu de parler sur l'affaire en question, comme on s'y attendoit, il fit signe de la main qu'il avoit perdu la voix: mais la libéralité d'Harpale avoit transpiré. Il voulut alors se défendre, le Peuple furieux refusa de l'écouter. Dans ce tumulte un Plaisant se leva, & dit: *Eh quoi, Messieurs, n'écouterez-vous pas l'Echanson d'Alexandre?* D'autres ajoutoient, *que l'Orateur avoit été attaqué pendant la nuit d'une esquinancie d'or*, & l'on fabriqua un terme * pour désigner cette maladie. Démosthène que ses concitoyens avoient estimé, & même respecté jusqu'à la vénération, ne put soutenir leur mépris; il fut d'autant plus sensible à leurs invectives, qu'il s'étoit piqué d'une vertu plus austère, & que son intégrité étoit la base de la confiance qu'on avoit en lui. Il faut convenir qu'il aimoit l'argent,

* Ἀργυράγχη.

gent, & cette fois n'étoit pas la première qu'il recevoit furtivement des présens. On l'accusoit encore de mettre sur mer, espèce de trafic qui deshonoroit alors. Zénon brava dans la suite ce préjugé, au hazard de décrier sa Philosophie. Démosthène paya donc le tribut à la corruption de son tems. Il est vraisemblable qu'il eut eu moins de passion pour les richesses s'il eût eu moins d'ambition, & qu'il ne desira les unes que pour satisfaire à l'autre. En ceci l'Homme d'Etat imita Périclès, que l'Orateur avoit pris pour modèle. Démosthène n'avoit pas comme lui l'administration des Deniers publics, aussi le Peuple n'en obtint-il pas d'aussi considérables distributions. Cependant il fit travailler aux murs de la Ville, il équipa des vaisseaux, racheta des prisonniers, maria quelques filles que l'indigence retenoit dans le célibat; donna des spectacles & des fêtes, & n'oublia rien de tout ce que sa fortune lui permettoit: cet usage des richesses excuse en quelque sorte la soif d'en acquérir. A ce défaut, en on peut ajouter un autre de son propre aveu; c'est la lâcheté. Quelles contradictions dans le caractère de ce grand-homme! Celui qui s'opposoit avec une fermeté héroïque à toutes les brigues des ennemis de l'Etat, étrangers ou domestiques; celui qui brava cent fois

avec intrépidité la fureur d'un Peuple assemblé, craignoit la mort sur le champ de bataille: il juroit, dit Plutarque, par ceux qui périrent à Marathon, qu'il ne les imiteroit pas. Ce qui doit étonner davantage, c'est qu'il refusa la vie quand on la lui offrit, & que personne ne mourut jamais plus bravement. Les taches dont je viens de parler, obscurcirent un peu la beauté de son caractère; & Phocion qui lui succéda, quoique soupçonné d'entrer dans les intérêts du Macédonien, & son inférieur à tous égards, mérita par plus d'équité & plus de valeur, la réputation de plus grand-homme. Cependant on peut dire que Démosthène rendit plus de services à l'Etat qu'aucun de ses contemporains: il fut le rempart d'Athènes & de la Grèce en général, & l'écueil de la plupart des desseins de Philippe, auxquels il est tems que nous revenions.

Les deux années suivantes de la guerre des Phociens se passèrent en escarmouches & en irruptions, & il n'y eut aucune action considérable; nous remarquerons seulement que Philippe y avoit eu quelque part. Lorsqu'il s'apperçut que les Athéniens lui fermoient l'entrée de la Grèce, il tourna ses armes contre les Places éloignées qui dépendoient d'eux en qualité de Conquêtes ou de Colonies: il tomba

sur

fur les Olynthiens, qu'il avoit tojours regardés de mauvais œil, quoiqu'il les eût ménagés, tant qu'il avoit été occupé à d'autres expéditions: mais alors leur perte fut résolue. En s'avançant vers leur Ville, il leur fit dire en deux mots, ou qu'ils eussent à en sortir, ou à le chasser de la Macédoine. Incontinent les Olynthiens firent demander du secours aux Athéniens, l'affaire fut mise en grande délibération. Démosthène appuya leur demande; & dévoilant à cette occasion l'artifice & les desseins de Philippe, il se déchaîna contre lui avec toute la fureur possible, & n'oublia rien de ce qui pouvoit enflammer le Peuple: il le peignit comme un usurpateur injuste, un orgueilleux tyran, & un perturbateur du genre-humain, comme un homme sans religion & sans foi, sans principes d'honneur & d'intégrité, & sans égard pour les loix humaines ou divines. Quant aux dangers qu'ils en avoient à craindre, il le représenta comme un Prince vigilant, politique, infatigable, intrépide & fortuné, qui se procuroit par ses richesses les succès dont il desespéroit les armes à la main, & qui n'oublioit rien pour corrompre ceux qu'il n'avoit pu vaincre. Mais de peur que cette image effrayante ne décourageât le Peuple, & qu'on n'osât songer

à

à se défendre contre un ennemi si redoutable, il retourna la médaille, & le montra présomtueux, imprudent, téméraire, formant des projets sans fondement, & mesurant la grandeur de ses desseins, bien moins sur celle de ses forces, que sur l'étendue de son ambition. Toutes ces peintures différentes de Philippe étoient proportionnées aux impressions que l'Orateur se proposoit de faire. Mais pour avoir des idées justes du caractère de ce Prince, nous devons adoucir les traits & les couleurs que l'Orateur emploie dans la chaleur de son zèle & de son action : ces exagérations étoient nécessaires pour réveiller un Peuple assoupi par les plaisirs & séduit par d'autres Orateurs ; car Philippe avoit ses partisans, qui combattoient contre Démosthène.

Démade étoit un des plus habiles & des plus zèlés : raisonneur vif & subtil, il parloit bien & sur le champ : il avoit cet avantage sur Démosthène, dont on disoit que les ouvrages sentoient l'huile & la lampe. Comme on demandoit à Théophraste ce qu'il pensoit de ces deux Orateurs, il répondit que Démosthène étoit digne d'Athènes, mais qu'Athènes n'étoit pas digne de Démade. Ce n'est pas que celui-là ne se soit signalé dans quelques occasions par des discours impromtus ; mais

ce

ce n'étoit ni son talent, ni sa coutume: aussi disoit-il que parler devant un Peuple sans être bien préparé, c'étoit lui manquer de respect: qu'il y avoit quelque chose d'oligarchique dans cette méthode; que c'étoit entraîner par la force, au-lieu de gagner par la persuasion. Quel que fut le mérite & l'esprit de Démade, on ne peut le regarder que comme un mauvais citoyen: il répondit à ce reproche, qu'il avoit quelquefois parlé contre lui-même, mais jamais contre la Patrie; il ne s'excusoit pas toujours; d'autres fois il faisoit gloire de sa vénalité. Il disoit un jour à un Comédien qu'on avoit gratifié d'un talent pour avoir excellé dans son rôle, qu'il n'étoit pas extraordinaire qu'on lui eût donné un talent pour avoir parlé, puisqu'il en avoit reçu, lui, dix pour se taire. Son intempérance fut la cause de cette lâche prostitution: il aimoit naturellement les repas & la profusion; & c'est pour cette raison qu'Antipater le comparoit dans sa vieillesse aux animaux sacrifiés, dont tous les membres sont consumés, excepté le ventre & la langue. Démosthène & Démade ne vécurent en bonne intelligence, que quand leurs desseins s'accordérent: mais la jalousie de profession, & la différence d'intérêts & de caractères, ne leur permirent jamais d'ê-

tre

tre vraiment amis; ils en vinrent même à une haine ouverte, qui coûta la vie à Démosthène.

Hyppéride eut à peu près les mêmes vertus & les mêmes vices que Démade: ses discours étoient plus médités: il parloit avec le même esprit & le même sel, mais avec un peu moins de vivacité: on l'égale communément à Démosthène, & on le compte parmi les dix principaux Orateurs de ce tems, quoique Plutarque n'en fasse aucune mention. Il eut beaucoup de peine à se concilier la faveur du Peuple. Homme sans foi, & sans égard pour les liaisons qu'il formoit, il ne les respecta qu'autant qu'elles alloient à ses fins: il n'eut pas grande part dans les affaires avant le règne d'Alexandre: voulant alors allier les rôles de traître & de bon citoyen, il devint la victime de sa politique & du ressentiment d'Antipater. Chef des assemblées du Peuple, il usa des mêmes ruses que ses collègues; c'étoit de travailler à leur intérêt particulier, d'irriter le Peuple & de le séduire par des déclamations, jusqu'à ce qu'on l'eût embarqué dans une guerre inutile, ou amené à une paix honteuse. Mais tôt ou tard ils furent tous récompensés comme ils le méritoient: le Peuple se vengea des uns, & les autres furent enveloppés dans les ruines de leur patrie. Ce sort fut remarquable dans

Athènes,

Athènes, qui étoit le siège de l'Eloquence, & qui abondoit alors en Orateurs célèbres. Mais ce qui faisoit la gloire de cette République, devint la cause générale de sa chute, & de celle des autres Etats de la Grèce qu'elle entraîna.

Mais pour revenir à Démosthène, la fermeté de sa conduite balança longtems la puissance de Démade & de ses autres rivaux : il l'emporta sur eux dans l'affaire des Olynthiens : on leur donna du secours : il ne fut à-la-vérité ni aussi promt ni aussi considérable que leurs besoins l'exigeoient. Démosthène représenta au Peuple avec toute l'adresse dont il étoit capable, qu'ils étoient engagés d'honneur à protéger leurs alliés ; que leur salut dépendoit de la défense d'Olynthe, & que le siège d'Athènes suivroit immédiatement la prise de cette Ville. Il ne manqua pas de tomber ensuite sur leur indolence & leur insensibilité, à laquelle il attribua toute la grandeur de Philippe, & de les précautionner contre l'éloquence & la trahison de leurs Orateurs : puis il leur conseilla de réformer les abus, de rétablir l'ancienne discipline, de servir eux-mêmes dans leurs Armées, de suspendre toute haine particulière, de se réunir contre l'ennemi commun, & de fournir aux frais d'une guerre nécessaire.

Ce

Ce dernier point étoit le plus important, & c'eſt ce qui donna lieu aux derniers troubles. On avoit employé, comme nous l'avons remarqué plus haut, aux frais du Théatre, les fonds deſtinés à la Guerre: cette ſomme alloit à mille talens par an, dont on diſtribuoit la plus grande partie aux citoyens, pour les dédommager de leurs entrées aux Spectacles; & l'on regardoit alors comme une eſpèce de droit cette gratification, qui commença ſous Périclès, & qui ſe trouvoit indirectement confirmée par une loi, qui défendoit ſous peine de mort, de propoſer le retour des fonds à leurs prémières deſtinations. C'eſt ce deſordre des finances qui néceſſitoit les impôts extraordinaires qu'on levoit dans toutes les occaſions preſſantes, & dont la diſtribution étoit ſi inégale & la collection ſi difficile, qu'ils ſuppléoient rarement aux beſoins où on les avoit exigés. Les riches ſe plaignoient qu'on jettoit tout le fardeau ſur eux, & qu'on diſſipoit les Deniers publics en Fêtes & en Spectacles, pour le plaiſir des citoyens ſubalternes, qui ſe tranquiliſoient dans l'aiſance, & ne rendoient aucuns ſervices à l'Etat. A quoi ceux-ci repliquoient, que les riches jouïſſoient des honneurs & des prémiers emplois de la République, à leur excluſion; qu'il étoit juſte de les dédommager par d'au-

tres

tres endroits : & comme ils avoient la loi pour eux, & la force de la maintenir, on ne leur fit que des remontrances inutiles. Démosthène, qui n'avoit en vue que le bien des uns & des autres, sonda le Peuple,& toucha cette matière, mais avec précaution : il demanda des Commissaires, non pour établir de nouvelles loix, il n'y en avoit déjà que trop; mais pour revoir les anciennes, & anéantir toutes celles qui leur paroîtroient préjudiciables à l'Etat : il appuya en même tems sur la nécessité de ramasser des forces, indiqua l'argent des Spectacles, comme le seul qu'on pût employer à leur entretien ; & conclut formellement à la cassation du decret qui concernoit ce fond. Mais pour ne pas s'exposer à la condamnation portée par la loi dont il demandoit l'abrogation, il se contenta d'ajouter que tel étoit son avis.

Telle est la substance des trois fameuses Oraisons de Démosthène, à l'occasion de l'Ambassade des Olynthiens, qui leur demandoient du secours : la prémière n'eut aucun effet : à la seconde, on leur envoya Charès avec trente vaisseaux & deux-mille soldats ; mais ces troupes composées de mercenaires & d'étrangers, ne rendirent presqu'aucun service ; ce qui donna lieu à de nouvelles remontrances de la part des Olynthiens, qui de-

desiroient qu'on leur envoyât des Athéniens sur lesquels ils puissent compter. Charès partit une seconde fois avec soixante & dix vaisseaux, deux-mille Fantassins, & trois-cens Cavaliers, tous citoyens d'Athènes.

Le blocus d'Olynthe n'avoit pas été suspendu : & ils auroient sans doute tiré de grands avantages du second renfort, mais la prise de la Ville prévint son arrivée. Philippe corrompit Euthycrate & Lasthène, deux des principaux Magistrats qui la lui livrérent : il y entra, la pilla, & enveloppa les habitans dans le reste du butin : il y trouva deux de ses frères naturels qu'il fit mourir : sa jalousie avoit déjà fait subir le même sort à un troisième. Justin dit que le séjour qu'ils faisoient dans cette Ville, détermina particulièrement Philippe à l'assiéger : il en rapporta de grands trésors, qu'il destina à la réduction des autres Villes par les intelligences qu'il y pratiqueroit. Olynthe étoit un poste important ; il donna des marques publiques du plaisir qu'il eut d'en être maître ; & fit célébrer à cette occasion des Jeux, des Fêtes & des Spectacles, & distribuer des présens à ceux qui y assistérent.

Cette année, la prémière de la CVIII. Olympiade, est remarquable par la mort de Platon, qui arriva subitement dans

dans un repas qu'il donnoit à ses amis, à l'occasion du jour de sa naissance, qui commençoit la quatre-vingt-unième de son âge. Il étoit issu du sang des Rois par son père, & descendoit de Solon du côté maternel. L'Homme de naissance est moins connu dans le Monde que le Philosophe. Il fut disciple de Socrate; mais il avoit l'imagination plus vive & plus brillante, la diction plus sublime & plus fleurie, & le stile plus nombreux & plus abondant que son Maître. Au-lieu de se renfermer à son exemple dans la Morale, il embrassa toutes les parties de la Philosophie, & se fit instruire dans chacune d'elles. Pour se perfectionner, il voyagea dans l'Italie, la Sicile, l'Egypte & la Perse. On croit qu'il connut les Livres de Moyse en Egypte, où les Juifs étoient en grand nombre quelque tems après leur captivité: c'est pour cette raison que Clément l'Alexandrin l'appelle le *Moyse de la Grèce*. La lecture de ses Ouvrages ne permet pas de douter qu'il avoit des notions distinctes de l'existence de Dieu, & de l'immortalité de l'Ame. On a prétendu sur des conjectures assez légères, y découvrir des idées de la Trinité & des autres Mystères du Christianisme. Quel que fut le mépris qu'il eut pour la Religion de son Pays, le sort de Socrate l'empêcha de se déclarer: il exposa ses opinions

nions dans des dialogues & sous des noms empruntés : on dit qu'il ne suivit la méthode de son Maître, que par une extrème modestie, par méfiance de lui-même, & par vénération pour Socrate, à qui il fait dire ce que lui-même avoit pensé. Il rapporta de l'Ecole de Pythagore l'usage des Nombres ; & c'est des Egyptiens qu'il emprunta le Symbole & l'Allégorie. Mais cette partie de ses Ouvrages est trop métaphysique & trop mystérieuse : telle est encore sa doctrine des Idées, toujours assez mal entendue, malgré les longues dissertations des Savans. Au retour de ses voyages, on le sollicita d'entrer dans le Gouvernement ; mais préférant la vie tranquille & contemplative d'un Philosophe aux agitations d'un Homme d'Etat, il continua ses études jusqu'à la fin de ses jours. L'état de Philosophe étoit honoré de son tems, & Platon ne dédaigna pas de faire des leçons de Philosophie. Son Ecole étoit dans l'Académie, hors d'Athènes ; c'est par cette raison qu'on l'appella le Fondateur de la Secte Académique. On peut conjecturer par son mépris pour les richesses, qu'il exerça sa profession sans intérêt : il partagea entre ses frères, son bien qui étoit considérable, ne se réservant qu'une maison de campagne, avec un petit jardin. Son application à l'étude ne lui avoit rien

com-

communiqué de la tristesse & de la dureté si communes à ceux de son espèce : il étoit affable & gai ; il aimoit la raillerie, mais il ne vouloit pas qu'elle choquât ; elle ne devoit servir, selon lui, qu'à animer la conversation. Il prescrivit cette loi à ses disciples, & il leur recommanda expressément de sacrifier aux Graces. Il fut aussi généralement chéri & souhaité par la douceur de ses mœurs & de son caractère, qu'admiré & estimé par l'étendue de ses connoissances. Les Rois & les Républiques lui élevérent des autels avant & après sa mort : sa mémoire fut sacrée, sa doctrine suivie, & les Chrétiens s'accordérent avec les Payens pour lui donner le nom de *divin*.

Tandis que Philippe assiégeoit Olynthe, la guerre des Phociens se continuoit : la dissipation des richesses du Temple fut telle, qu'on nomma des Commissaires pour en informer, & Phalécus fut déposé : cependant on lui rendit le commandement, après qu'on eut fait justice de ses agens. Un nommé Philon, convaincu d'avoir recelé la plus grande partie des sommes qu'on avoit soustraites, fut condamné à mourir à la question. Dans le fort des tourmens, il déclara plusieurs complices, à qui la restitution de l'argent qui leur restoit, ne sauva pas la vie. Le prix

de ces vols se montoit, tant en argent, qu'en riches offrandes, & autres choses consacrées à l'usage du Temple, à plus de dix-mille talens: somme immense & plus forte, à ce qu'on dit, que celle qu'Alexandre trouva dans les coffres des Perses.

Philippe avoit affecté d'observer la neutralité dans presque tout le cours de cette guerre: mais il étoit aisé de conjecturer par la part qu'il y avoit prise, qu'il n'avoit pas dessein d'en demeurer-là. Il donna le tems aux deux partis de se harasser & de s'épuiser, afin d'embrasser avec sureté celui qui seroit le plus favorable à ses intérêts. Effectivement les Thébains n'étant plus en état par eux-mêmes de continuer la guerre avec avantage, lui demandérent du secours. On peut croire qu'il ne fit pas difficulté de leur en accorder: cette conjoncture s'accordoit trop parfaitement avec ses desseins pour la négliger; & les Thébains ne prévoyoient pas sans doute combien cette protection leur deviendroit fatale, & à toute la Grèce. Appeller dans le Pays un Prince qu'ils devoient regarder comme un ennemi commun, & qui n'attendoit qu'une semblable occasion pour y entrer, c'étoit sacrifier tout à leur haine invétérée contre les Phociens; c'étoit abdiquer toutes les marques d'une Souveraineté à laquelle les victoires

d'Epa-

d'Epaminondas leur avoit donné droit de prétendre ; c'étoit renoncer à la liberté, & se précipiter de soi-même dans l'esclavage. Quant à la Nation en général, les suites étoient encore plus fâcheuses : ils engagérent les Thessaliens, qui ne s'étoient jamais séparés de Philippe depuis son avènement à la Couronne, d'entrer dans la nouvelle alliance ; & leur exemple entraîna tous ceux qui se croyoient opprimés par leurs voisins. On eut recours à Philippe comme à un libérateur commun ; sur-tout, lorsqu'admis dans l'assemblée des Amphictions, il fut initié dans leurs affaires : en un mot, ce sont les Thébains qu'il faut regarder comme les prémiers ouvriers des chaînes de la Grèce.

En formant ces engagemens avec les Thébains, Philippe considéra que les Phociens étoient protégés des Athéniens & des Spartiates, & crut qu'il étoit important d'agir secrettement & de bien prendre ses mesures. Dans ces entrefaites, les Athéniens fatigués d'une guerre desavantageuse, & où ils avoient perdu une partie de ce qu'ils possédoient dans la Thrace, le firent pressentir sur la paix. C'étoit précisément ce qu'il desiroit ; & Esiphon & Phrynon, qu'on avoit chargés de cette négociation, rapportérent qu'il ne s'en éloignoit pas. Là-dessus Démosthène partit à la tête de neuf autres Ambassadeurs :

ſadeurs : ils traitérent alors avec Antipater, Parménion, & Eurîloque, ſelon l'étendue de leurs commiſſions; mais ils revinrent inceſſamment avec plein pouvoir de conclure. Démoſthène avoit promis dans ſa prémière ambaſſade, à quelques priſonniers Athéniens, de les racheter à ſes dépens : il profita de l'occaſion pour dégager ſa parole : mais ſes collègues, au-lieu de ſe hâter de terminer avec Philippe, s'arrêtérent en chemin & dans la Macédoine, & trois mois s'écoulérent avant qu'ils atteigniſſent ce Prince, pendant leſquels il ravagea le reſte des domaines des Athéniens dans la Thrace. Ils arrivérent enfin, & Philippe agréa le Traité : mais il ne manqua pas de prétextes pour en ſuſpendre l'exécution, juſqu'à ce que ſon Armée fut avancée dans la Theſſalie, & à portée de tomber ſur les Phociens; & ce ne fut qu'alors qu'il crut à propos de le ratifier.

Tous ces délais qu'il obtint, en corrompant les Ambaſſadeurs, tinrent les Athéniens dans l'incertitude, juſqu'à ce qu'il fut en état d'accomplir ces deſſeins. Cependant la paix ſe fit, le Peuple fut content, & les Ambaſſadeurs ne manquérent pas d'exalter à leur retour le ſuccès de cette négociation. Eſchine, un d'entre eux, s'étendit particuliérement ſur la candeur & la ſincérité de Philippe à qui il étoit

entiè-

entièrement dévoué ; & se rendit sur la parole de ce Prince, garant de l'accomplissement de plusieurs choses qui n'étoient point stipulées dans le Traité ; savoir, que Thespies & Platée seroient repeuplées ; qu'il se contenteroit de subjuguer les Phociens, sans les détruire ; qu'il feroit un parti raisonnable aux Thébains ; qu'on leur assureroit à eux la possession d'Orope, & que celle de l'Eubée compenseroit la perte d'Amphipolis. Mais Démosthène avec sa franchise ordinaire, montra au Peuple le peu de fond qu'il y avoit à faire sur les promesses dont Philippe les amusoit, dit-il, pour les distraire du dessein qu'il avoit de s'emparer de la Phocide ; ce qu'ils ne devoient point souffrir, à moins qu'ils ne fussent résolus à tout perdre. Ce qu'il dit alors, ne fit aucune impression : ils vouloient être trompés, & Eschine profita bien de cette funeste disposition : c'étoit un Orateur du prémier ordre, & de la force de Démosthène. Ces deux grands-hommes eurent une occasion particulière de se mesurer & d'étaler leurs talens aux yeux de la Grèce entière : on avoit chargé Démosthène, entre autres choses, de faire réparer les murs d'Athènes : ce qu'il exécuta en partie à ses dépens. Pour lui marquer sa reconnoissance, le Peuple lui décerna une couronne d'or. Eschine jaloux de

la gloire de son rival intenta une action contre Ctésiphon, l'auteur de ce decret, fondée sur ce que Démosthène n'avoit pas rendu compte à l'Etat, & n'étoit pas en droit de recevoir la récompense de ses services. Cette contestation s'éleva pendant la cx. Olympiade à peu près dans le tems de la bataille de Chéronée, fut poursuivie immédiatement après cette action, & terminée à la sollicitation d'Eschine, qui comptoit profiter du discrédit de Démosthène. Elle avoit été suspendue pendant plusieurs années, après la mort de Philippe : cependant Démosthène remporta la couronne, autant par la force de son éloquence, que par l'équité de sa cause : le dépit d'Eschine en fut si grand, qu'il alla passer le reste de ses jours dans un exil volontaire.

Un autre Orateur célèbre, qui inclinoit encore le Peuple à la paix en le confirmant de la meilleure foi du monde dans la bonne opinion qu'il avoit de Philippe, ce fut Isocrate : la plupart des grands-hommes de son tems avoient été ses disciples : sa timidité naturelle & la foiblesse de sa voix ne lui permirent jamais de parler en public ; cependant il ne s'étoit pas entièrement éloigné des affaires : il donnoit son avis par écrit ; & c'est ainsi qu'il s'adressa à Philippe, en qui il avoit quelque confiance, & dont il se concilia

l'amitié,

l'amitié, sans lui sacrifier les devoirs d'un bon citoyen : il lui exposa les avantages qu'il pourroit retirer du Traité qu'il venoit de conclure avec les Athéniens, & lui dit que le meilleur usage qu'il en pût faire, c'étoit de terminer les différends qui divisoient les autres Etats, & de donner une paix générale à la Grèce; qu'en les réconciliant les uns avec les autres, & en leur laissant leurs libertés & leurs loix, il auroit leur affection, & se feroit plus d'honneur qu'il n'en devoit attendre de toutes ses conquêtes. Il lui conseille ensuite de tourner ses armes contre la Perse, expédition digne de son ambition, & lui insinue en même tems que les Grecs sont tout prêts à se réunir avec lui contre cet ancien ennemi, & que leur secours rend le succès infaillible. Il lui rappelle à cette occasion l'entreprise des dix-mille & leur glorieuse retraite; & celle d'Agésilas, qui eut subjugué tout cet Empire, si les divisions de son Pays ne l'eussent pas arrêté au milieu de sa course. Il ajoute que les citoyens prévenus le regardent comme un Prince plein d'artifices & de desseins, & répandent que de quelque prétexte qu'il colore son approche de l'Attique, il n'a d'autre projet que de se rendre maître de la Grèce : mais, que quant à lui, il ne regarde ces discours que comme des bruits injurieux

& sans fondement ; & se garde bien de supposer qu'un Prince qui se fait gloire de descendre d'Hercule le libérateur de la Grèce, puisse se proposer de la réduire en esclavage. Il l'exhorte à démentir ces conjectures par des actions généreuses & desintéressées ; de gouverner ses Sujets avec équité, & de donner la paix à ses Voisins, enfin de mettre des bornes à ses vues sur l'Europe, & d'étendre ses conquêtes en Asie. Le but de ce discours étoit de détourner Philippe de toute entreprise capable d'allarmer les Grecs, & le bon Isocrate croyoit que la douceur & les louanges opèreroient sur Philippe. Démosthène entendoit mieux les affaires, & connoissoit trop bien l'homme pour s'imaginer qu'un esprit inquiet, qu'un Prince ambitieux qui avoit fomenté pendant tout le tems de son règne des divisions en Grèce, dans le dessein d'en tirer avantage, se laissât persuader par des oraisons, de renoncer à des projets concertés depuis si longtems & si voisins du succès : cependant l'expérience d'Isocrate, qui avoit alors quatre-vingt-huit ans, & sa sincérité, donnérent beaucoup de poids à son opinion ; & le Peuple, combattu par Eschine & les autres Pensionnaires de Philippe, le vit tranquillement entrer dans la Phocide & s'emparer des Thermopiles.

Philippe ne décela pas ses desseins en

en entrant dans la Grèce; il s'avança, comme il en étoit convenu avec les Thébains, pour finir la guerre des Phociens; ce qui fut bientôt fait. Sa présence & son nom répandirent la terreur dans cette Province; & quoiqu'on eût reçu un renfort de mille Spartiates commandés par Archidame, on évita le combat, & on lui demanda la paix à quelque condition que ce fût. Il permit à Phalécus de se retirer dans le Péloponnèse avec huit mille mercenaires; mais tous ceux qui avoient pris les armes & qui habitoient la Phocide, furent livrés à sa discrétion. La manière dont il en disposeroit, intéressoit toute la Grèce: il ne jugea pas à propos de décider leur sort de son autorité privée; il les renvoya aux Amphyctions, qui s'assemblérent à cet effet, mais sur lesquels il avoit tant d'influence, qu'ils ne firent que sceller ses décisions: ils ordonnérent que toutes les Villes de la Phocide seroient démolies; que ceux qui s'étoient enfuis, & qui conséquemment étoient les plus coupables, seroient chargés d'imprécations & proscrits; que ceux qui étoient restés, seroient dispersés dans des Villages, & qu'on tireroit sur eux un tribut de soixante talens, jusqu'à la concurrence de l'argent qu'on avoit enlevé du Temple. Ils furent encore chassés de l'assemblée des Amphyctions, où ils avoient dou-

ble voix. Philippe se fit accorder leur privilège: circonstance importante, qu'il faut regarder comme la base de toute cette autorité qu'il exerça dans la suite sur les Grecs, de concert avec les Thessaliens & les Thébains: on lui ajugea en même tems la Surintendance des Jeux Pithiens, dont on priva les Corinthiens pour avoir donné du secours aux Phociens.

C'est ainsi que Philippe termina, sans tirer l'épée, une guerre qui partageoit la Grèce depuis dix ans, & se fit universellement estimer & applaudir pour avoir vengé l'honneur de la Religion, sans compter les autres avantages qu'il tira de ce succès. Diodore de Sicile, qui est plein de vénération pour ses Dieux, & qui ne manque ni de crédulité ni de superstition, en fait honneur au zèle de Philippe, qui n'étoit, à vrai dire, qu'une hypocrisie toute pure: il s'étend ensuite sur les punitions qui affligérent ceux qui participérent à ce sacrilège: il remarque que la vengeance divine s'étendit jusques sur les femmes qui s'étoient servies de bracelets & d'autres ornemens dont on avoit dépouillé les autels: il pousse même la dévotion, jusqu'à attribuer l'esclavage où tombérent les principales Villes de la Grèce sous Antipater, à la même profanation.

CHA-

CHAPITRE V.

Depuis le commencement de la Guerre des Phociens jusqu'à la Bataille de Chéronée, ce qui comprend l'espace de 8 *ans.*

PHilippe satisfait des avantages qu'il devoit à sa politique, ne jugea pas à propos d'irriter les Grecs par quelqu'entreprise nouvelle, & de hazarder l'honneur de cette expédition : il revint en triomphe dans ses Etats, où nous le laisserons occupé contre les Illyriens ses anciens ennemis, pour passer aux affaires de la Sicile. Quoique cette Ile ne fût point, à proprement parler, une partie de la Grèce, cependant les révolutions qu'elle éprouvoit alors, entrent naturellement dans l'Histoire des Grecs qui en étoient les principaux auteurs. Nous allons jetter un coup d'œil sur l'Histoire de cette Contrée, sans nous arrêter aux fables de ses prémiers âges; car la Sicile eut aussi des Géans & des Monstres : tels étoient les Ciclopes & les Lestrigons, qu'on nous donne pour ses prémiers habitans. Quant aux Sicaniens qui leur succédérent, on ne sait s'ils étoient originaires d'Espagne, ou naturels du Pays qui fut ensuite habité par les Siciliens que les Pélasgiens avoient chassés du territoire de Rome, & qui ne trouvant point à s'établir commodé-

modément dans le Continent, entrérent dans cette Ile, où ces avanturiers se rendirent si puissans, qu'elle en reçut le nom qu'elle a conservé jusqu'à présent.

Trois-cens ans après l'invasion des Siciliens, une troupe de Grecs s'incorporérent avec eux : c'étoient les Chalcidiens de l'Eubée. Quelques Corinthiens marchérent sur leurs traces & s'emparérent de Syracuse, qui, malgré la rivalité des Cités circonvoisines, indépendantes les unes des autres, & libres comme elle, devint, par la multitude de ses habitans & la beauté de son port, la Métropole de l'Ile. Ces Villes étoient originairement gouvernées par le Peuple ; mais à mesure que la puissance des principaux citoyens augmenta, on vit éclôre l'Aristocratie, qui dégénéra dans la suite en Tyrannie ; & quelques-uns de ces Tyrans, plus entreprenans que les autres, aspirérent de tems en tems à la conquête de l'Ile entière.

Tel fut l'état orageux de la Sicile, longtems auparavant, & longtems après la prémière descente des Grecs. Le Gouvernement de Syracuse ne fut point à l'abri des révolutions. Gélon fut son prémier Tyran : profitant des dissentions du Peuple & des Magistrats, il s'empara de la Souveraineté, sous prétexte de rétablir ceux-ci dans leurs

leurs dignités. Il fit un bon uſage de ſon pouvoir, & ſe ſignala dans la paix & dans la guerre par quelques actions. Il embellit & fortifia la Ville, agrandit ſon territoire, & ſauva l'Ile entière de la puiſſance des Carthaginois, que ſa commodité pour leur Flotte, la fertilité du ſol & les richeſſes des habitans, acharnoient à ſa conquête. Sous le prétexte ordinaire de terminer leurs différends, ils avoient jetté dans l'Ile une grande quantité de troupes; mais on pénétra & l'on prévint leur deſſein: les Villes ſe réunirent pour la défenſe de la liberté commune, & les Carthaginois attaqués & défaits perdirent, à ce qu'on dit, cent-cinquante-mille hommes dans cette expédition. On fit honneur de cette retraite à Gélon; & le Peuple, en récompenſe de ſes ſervices, & par affection pour ſes vertus, accorda la Souveraineté à Hiéron & à Thraſibule, ſes frères. Hiéron en jouït onze ans, & Traſibule dix mois. Les Syracuſains, à qui leur adminiſtration devint odieuſe, les dépoſérent l'un & l'autre, & recouvrérent leur prémière liberté, qu'ils avoient conſervée environ ſoixante ans, lorſqu'ils paſſérent ſous la Tyrannie de Denis le Vieux, qui exerça ſur eux pendant trente-huit ans, un deſpotiſme qu'il avoit acquis par ſa bravoure, qu'il eût dû perdre par ſa cruauté, mais

qu'il conserva par quelques qualités avantageuses au Peuple. Il augmenta considérablement les forces navales, & se montra plein d'ardeur à continuer la guerre contre les Carthaginois. Il s'étoit appliqué à l'Art Oratoire, & ce mérite ne fut pas inutile à ses desseins, sur-tout lorsqu'il entra dans l'administration en qualité de simple citoyen: il aima la Poësie à un point qui le rendit ridicule: jaloux de la réputation de bon Poëte, il arrachoit par des récompenses ou des peines, des applaudissemens qu'on ne pouvoit sincèrement accorder à la perfection de ses ouvrages: enfin, il paroissoit plus content de lui-même après avoir écrit quelques vers insipides, qu'après avoir remporté une victoire éclatante sur les ennemis de son Pays. Il eut pour successeur un de ses fils, qui n'hérita que des vices & du nom de son père: la douceur de son caractère fit espérer à ses amis, qu'ils le corrigeroient de ses défauts, qu'ils regardoient comme l'effet d'une mauvaise éducation. Dion & Platon y donnérent tous leurs soins. Dion étoit son beau-frère: il s'est signalé par son zèle pour le Pays & par ses vertus; & c'étoit un des plus grands hommes de la Sicile, pour ne pas dire de la Grèce, même dans ses beaux jours: mais la sévérité Lacédémonienne dont il faisoit profession, ne s'accor-

cordoit point avec l'emploi dont il étoit chargé. Platon son collègue avoit plus de douceur : ils réunirent leurs efforts pour donner au jeune Prince quelques teintures de la Littérature & des Sciences, & pour lui inspirer des principes de modération & d'équité ; mais la nature & les flateurs furent les plus forts : il se replonga bientôt dans l'indolence & la sensualité, d'où leurs instructions l'avoient arraché. La disgrace & l'exil de Dion furent les suites de sa rechute : cependant Dion revint, chassa le Tyran, qui se réfugia en Italie, & mit les Syracusains en état de recouvrer leur liberté ; mais au-lieu de profiter de l'occasion, ils cherchérent querelle à leur libérateur, & sur quelques jalousies mal fondées le traitérent avec la dernière inhumanité ; il oublia toutefois leur ingratitude, & travailloit encore à les tirer d'embarras, lorsqu'il fut tué par l'Athénien Calippe, qui l'avoit secouru contre Denis, auquel il succéda après la mort de Dion. Calippe posséda la Souveraineté pendant un an.

Denis rentra dans Syracuse après dix ans d'absence, mais ce ne fut pas pour longtems : ses malheurs, au-lieu de le rendre plus prudent & meilleur, en l'aigrissant, avoient augmenté sa férocité. Le Peuple eut recours à Icétas, originaire de Sicile, & Souverain des Léon-

Léontins. Il épousa leur querelle, & dans le dessein de succéder au Tyran, il s'adressa secrettement aux Carthaginois, qui s'approchérent de l'Ile avec une Flotte nombreuse. Les Syracusains allarmés, ne savoient quel parti prendre ni à qui se confier, entre l'esclavage sous lequel ils gémissoient, & les dangers dont ils étoient menacés: leur mésintelligence les avoit précipités dans ces extrémités: incapables de distinguer leur ami de leur ennemi, ils avoient tous les caprices d'un Etat libre, sans en avoir la puissance: en un mot, ils ne savoient ni obéir, ni se gouverner par eux-mêmes.

Dans ce desastre, ils tournérent les yeux sur la Grèce, & s'adressant aux Corinthiens leurs fondateurs & les protecteurs de la liberté, ils en reçurent une réponse favorable, & l'on dépêcha à leur secours un petit corps de troupes sous la conduite de Timoléon. Ce Général étoit d'une des meilleures familles de Corinthe, & entre autres grandes qualités, on lui avoit toujours remarqué une aversion particulière pour la Tyrannie.

Il avoit un frère ainé appellé Timophane qu'il aimoit passionnément, & qui lui avoit sauvé la vie dans une action contre les Argiens, au hazard de perdre la sienne. Timophane avoit le commandement des Gardes de la

Ville;

Ville : il se servit des prérogatives de cet emploi pour changer le Gouvernement, & se faire déclarer Roi. Timoléon employa tous les moyens imaginables pour le dissuader de cette perfidie : il engagea deux de ses amis à joindre leurs sollicitations aux siennes ; mais Timophane les écouta d'abord en plaisantant ; ils insistérent ; il se fâcha. Timéléon s'appercevant enfin que les prières & les amitiés, que les raisons & les menaces étoient inutiles, s'éloigna en pleurant, & se couvrit le visage, tandis que ses compagnons le tuérent. Diodore de Sicile dit que Timoléon le tua de sa propre main sur la place publique ; il accompagne ce fait de quelques autres circonstances : mais le récit que Plutarque nous en a laissé, & qu'il avoit tiré des Historiens contemporains, a plus de vraisemblance & fait plus d'honneur à Timoléon. Les uns ont regardé cette action comme le dernier effort de la vertu, & d'autres comme un affreux homicide. Lorsque Timoléon lui-même la considéra de sang froid, il se sentit déchiré de remords ; il s'abandonna au désespoir, & résolut de se laisser mourir de faim ; mais cédant à l'importunité ou plutôt à la violence de ses amis, il prit quelque nourriture & promit de vivre, à condition qu'on lui permettroit d'aban-

bandonner le ſervice public, & de ſe retirer dans quelque campagne déſerte, ce qu'il fit. Il y paſſa douze ans, ſans autre compagnie que ſa douleur & ſes regrets.

Il étoit de retour à Corinthe, lorſqu'on lui donna le commandement des troupes qu'on envoyoit à Syracuſe: il avoit toujours vécu dans la retraite, & il n'en ſortit que pour ſatisfaire à ce qu'il devoit à ſa Patrie. Sur le point de s'embarquer, on lui fit remarquer que ſa conduite dans cette expédition décideroit le monde ſur l'affaire de ſon frère: que ſelon qu'il s'en acquiteroit bien ou mal, il auroit délivré ſon Pays d'un Tyran, ou trempé ſes mains dans le ſang d'un frère. Dans ces entrefaites, on reçut des lettres d'Icétas, qui le diſſuadoit de cette entrepriſe, dont il lui expoſoit les dangers & l'inutilité, l'avertiſſant qu'il ſeroit arrêté par les Carthaginois, que la lenteur des Corinthiens l'avoit obligé d'appeller à ſon ſecours contre le Tyran: à cette nouvelle, Timoléon eut ordre de partir ſur le champ avec dix vaiſſeaux.

Olymp. CVIII. 4. Arrivé ſur les côtes d'Italie, il apprit qu'Icétas s'étoit emparé de la plus grande partie de Syracuſe, qu'il avoit renfermé le Tyran dans la citadelle, & que les Carthaginois avoient ordre de s'oppoſer à ſa deſcente: en effet, il trouva

trouva à Rhégium une Escadre de vingt vaisseaux, qu'ils avoient détachés de leur Flotte : il reçût en même tems des Députés d'Icétas, qui lui mandoit que les troubles de la Sicile étoient appaisés, que son secours étoit maintenant superflu; cependant, qu'en cas qu'il voulût renvoyer ses vaisseaux & ses troupes à Corinthe, il pouvoit se transporter à Syracuse & partager ses conquêtes. Ce n'étoit pas le dessein de Timoléon; mais ne pouvant faire mieux, il feignit de céder à la nécessité & de se prêter à ses offres: il exigea seulement pour la forme & la justification de sa conduite, que ce Traité se fît autentiquement en présence des habitans de Rhégium leurs amis communs. Les principaux citoyens de Rhégium étoient dans ses intérêts, & cette demande n'étoit qu'un projet concerté entre eux & Timoléon pour favoriser son passage. On convoqua donc le Peuple. Les Députés d'Icétas, les Chefs des Carthaginois, & Timoléon comparurent dans l'Assemblée; mais au-lieu de traiter de l'affaire en question, on en agita une d'une toute autre nature: le tems se passa, neuf vaisseaux Corinthiens sortirent du port & se mirent en mer. Timoléon, secrettement averti, trouva moyen de s'échapper dans la foule, monta sur le vaisseau qui restoit, joignit ceux

qui

qui l'avoient précédé, & descendit à Tauroménium en Sicile. Andromaque Gouverneur de cette Ville l'attendoit sous les armes, & réunit ses troupes aux siennes. Les Villes qui prirent son parti, n'étoient pas en grand nombre: on se méfioit généralement des Généraux étrangers; on étoit revenu de leurs promesses, & l'on savoit par expérience qu'ils devenoient des tyrans plus fâcheux que ceux dont ils prétendoient délivrer les Peuples. Les Syracusains avoient un peu meilleure opinion de Timoléon, il étoit leur unique espérance; mais ils n'en attendoient pas grand secours, Icétas étant en possession de la Ville, Denis de la citadelle, & les Carthaginois de leur port.

Il fit son coup d'essai devant Adranum, petite Ville aux environs du Mont Etna. Les habitans étoient partagés en deux factions; l'une avoit appellé Timoléon, & l'autre Icétas. Celui-ci jugea qu'il étoit essentiel de prévenir l'ennemi, & se mit sur le champ en marche avec un détachement de quatre-mille hommes. Timoléon charmé de l'occasion qu'il avoit d'avancer dans le Pays, ne se hâta pas moins; toutes ses forces se montoient à douze cens hommes: il arriva pendant que l'ennemi s'occuppoit à dresser ses tentes, il le chargea brusquement & le

mit

mit en déroute : Icétas perdit neuf-cens hommes & tout son bagage, trois-cens furent tués, & six-cens faits prisonniers.

Ce prémier succès le mit en crédit & grossit son parti. Adranum & la plupart des Villes voisines lui ouvrirent leurs portes. Mamerque Tyran de Catane fit alliance avec lui, & Messine se déclara en sa faveur. Cela avança ses affaires à Syracuse. Denis qui ne voyoit aucune ressource, aima mieux livrer la citadelle, & se mettre entre les mains de Timoléon, qu'il regardoit comme un homme d'honneur, que de devenir la proie d'Icétas, qu'il méprisoit depuis l'action d'Adrane. Timoléon commanda donc quatre-cens hommes pour s'emparer de la citadelle; ils y entrérent furtivement & par pelottons; ils y trouvérent deux-mille soldats, des magasins remplis de provisions, & des armes pour soixante & dix-mille hommes. Olymp. CIX. 1.

On conduisit Denis dans le camp de Timoléon, d'où il fut transféré à Corinthe, où il excita la curiosité publique. On accourut en foule pour voir un homme qui avoit fait tant de bruit en Sicile, & dont le nom étoit devenu formidable en Grèce. Il vit ce concours sans se déconcerter, & se présenta devant ce Peuple sans crainte & sans fierté. Au lieu de songer à re- Olymp. CIX. 2.

lever

lever sa fortune, il passa le reste de sa vie dans la débauche, fréquentant les cabarets & les mauvais lieux, & courant les rues avec des prostituées : réduit à la dernière misère, il finit par être Maître d'Ecole.

Icétas, effrayé des progrès de Timoléon, sollicita de nouveaux secours chez les Carthaginois. Ils lui envoyérent Magon avec une Flotte de cent-cinquante vaisseaux, & de soixante-mille hommes d'équipage. Après avoir bloqué la citadelle, il se mit en marche avec ce renfort du côté de Catane, où Timoléon s'étoit renfermé : mais à peine fut-il arrivé devant cette Ville, qu'il apprit que le Corinthien Léon, qui commandoit dans la citadelle, avoit fait une sortie ; que la plupart des assiégeans avoient été massacrés, & le reste mis en fuite ; qu'il s'étoit emparé d'un des principaux quartiers de la Ville, & qu'il l'avoit fortifié de longs murs qui s'étendoient jusqu'à la citadelle. Il revint sur le champ à Syracuse, où Timoléon ne tarda pas à le suivre avec un renfort de deux-mille Fantassins & deux-cens Esclaves, qu'on lui avoit envoyés de Corinthe.

Il n'avoit que quatre-mille hommes à opposer à une Armée formidable, mais un évènement singulier releva son courage. Tandis qu'il campoit devant Syracuse, quelques-uns de ses soldats

se

se liérent avec des Mercenaires qui servoient sous Icétas, & leur reprochérent l'alliance qu'ils avoient faite avec les Carthaginois: ils leur représentérent qu'ils étoient originaires du même Pays, & que leurs intérêts devoient être les mêmes: qu'ils travailloient à mettre Syracuse & la Sicile entre les mains des plus vils & des plus inhumains des Barbares, & qu'ils exposoient leurs jours pour des gens qu'ils devoient naturellement regarder comme leurs ennemis communs. Ce discours se répandit bientôt dans le camp de Magon. Ce Général, dans la crainte d'être trahi & livré aux Corinthiens, embarqua ses troupes, & partit si brusquement, que les soldats de Timoléon en plaisantérent, & firent proposer par un héraut une récompense à quiconque pourroit leur donner des nouvelles de la Flotte des Carthaginois. Magon desespéré de la faute qu'il avoit commise se tua, & le Peuple furieux attacha son cadavre à une croix.

Pour profiter de cet avantage, Timoléon se disposa à attaquer la Ville de trois différens côtés; ce qu'il exécuta le jour suivant avec tant de vigueur & de succès, que les troupes d'Icétas pliérent, & que Syracuse fut emportée du prémier assaut. Plutarque dit qu'il n'y eut pas un Corinthien de blessé ni de tué. La prémière chose qu'il

qu'il fit après sa victoire, fut de sommer les habitans de démolir la citadelle qu'il appelloit le nid des Tyrans, & en un moment il fut obéi : ils étendirent leur fureur jusques sur les palais & les tombeaux de leurs Usurpateurs, ils en dispersérent les cendres, & détruisirent tout ce qui pouvoit en conserver la mémoire. Tandis qu'il travailloit à rétablir le Gouvernement & les Loix, il s'apperçut qu'il restoit peu d'habitans pour jouïr des fruits de ses travaux : les divisions intestines, l'oppression des Tyrans, & les guerres contre les Carthaginois, en avoient tellement diminué le nombre, que la Ville étoit presque déserte, & que l'herbe croissoit dans les rues. Tel étoit le sort des plus grandes Villes de la Sicile : mais à la sollicitation de Timoléon, & de ceux qui survécurent à leurs malheurs, les Corinthiens repeuplérent Syracuse. On publia dans la Grèce, dans l'Asie, & dans toutes les Iles qui appartenoient à la Grèce, que Syracuse avoit recouvré sa liberté; qu'on y transporteroit tous ceux qui voudroient s'y établir, & qu'ils partageroient les terres avec les naturels du Pays. Ces avantages rassemblérent un corps de dix-mille hommes, qui, réunis à ceux qui s'étoient retirés, ou qui avoient été exilés, & à d'autres qui avoient suivi Timoléon, formérent

rent une colonie de ſoixante-mille nouveaux citoyens. Le procédé généreux des Corinthiens eſt remarquable : lorſqu'il étoit en leur puiſſance de s'emparer de Syracuſe, ils ſe contentérent de la défendre & de la repeupler, & préférérent l'honneur de la fonder une ſeconde fois, à celui de la conquérir.

Après avoir relevé les affaires de Syracuſe, Timoléon parcourut les autres Contrées de la Sicile, & leur procura la liberté. Arrivé à Léontium, il força Icétas de rompre ſes alliances avec les Carthaginois, fit raſer les fortifications, & le réduiſit à la ſimple qualité de particulier. Leptines d'Appollonie ſe mit entre ſes mains : il lui conſerva la vie, & le fit transférer à Corinthe. Olymp. CIX. 3.

Il n'avoit pas entiérement déraciné le Gouvernement arbitraire, lorſque les Carthaginois, réſolus de conſerver les places qui leur étoient encore attachées, & de réparer les diſgraces de leur derniére expédition, envoyérent une Armée de ſoixante & dix-mille hommes, avec une Flotte de deux-cens vaiſſeaux, ſans compter mille vaiſſeaux de tranſport, chargés d'armes, de chars, d'inſtrumens de guerre, & de toutes ſortes de proviſions. Ces forces deſcendirent au promontoire de Lilybée ſous le commandement d'Hamil-

car & d'Asdrubal, & répandirent une consternation si générale, que Timoléon ne trouva que douze-mille soldats assez hardis pour le suivre. Plutarque réduit cette Armée à six-mille hommes, & dit que de ce petit nombre, mille l'abandonnérent en route.

Olymp. CX. 1. Cependant il marcha droit à l'ennemi, dans le dessein de lui livrer bataille, avant qu'il eût fait quelques progrès dans l'Île. Il le surprit au passage du Crimèse, & ordonna à sa Cavalerie de le charger dans ce desordre; mais il fut contraint d'abandonner cette attaque, qui l'exposoit à la course des chars qui couvroient le front de l'Armée Carthaginoise. Il sonna la retraite, rassembla toutes ses forces, & prit l'ennemi en flanc. A peine l'action fut-elle engagée, qu'il survint un violent orage: le vent, la pluye, la grêle, & les éclairs frappoient au visage des Carthaginois, & donnoient si furieusement sur eux, qu'ils ne pouvoient, ni voir, ni entendre, ni garder leurs postes. Timoléon profitant de cette conjoncture, redoubla ses efforts, pénétra dans leurs rangs, fit un carnage horrible, & mit le gros de l'Armée en déroute. Ceux qui se dispersérent dans les plaines furent pris & passés au fil de l'épée; on en tua un grand nombre, qui s'efforçoient de grimper au haut des montagnes; ceux

qui

qui s'enfuirent vers le Crimèse, tombant les uns sur les autres, se précipitérent pêle-mêle dans ses eaux; d'autres emportés par les ruisseaux & les torrens que l'orage avoit formés, engagés dans la vase par la pesanteur de leurs armes, ne purent ni s'en servir, ni s'en débarrasser. Tout sembloit conspirer à la défaite entière des Carthaginois. La plupart des Auteurs sont d'accord sur les principales circonstances de cette action, ils ne diffèrent que sur le nombre des prisonniers & des morts. Ceux qui exaltent le plus les avantages de cette victoire, disent qu'il y eut treize-mille hommes de tués, dont trois-mille étoient citoyens de Carthage, des familles les plus puissantes & les plus distinguées, & de la bravoure la mieux constatée: on les regardoit comme la troupe sacrée de Pélopidas, & ils portoient le même nom: on fit quinze-mille prisonniers, & l'on se saisit de tout le bagage, où l'on trouva une grande quantité d'or & de vaisselle d'argent, & beaucoup de provisions.

Après cette victoire, Timoléon rentra dans Syracuse: mais tandis qu'il travailloit à perfectionner le Gouvernement de cette Métropole, les racines de la Tyrannie qui n'avoient pas été parfaitement arrachées dans les autres parties de l'Ile, commençoient à

s'y reproduire. Cet Icétas, qu'il croyoit avoir suffisamment humilié, se joignit aux Tyrans de Catane & de Messine, Mamerque & Hyppon, & tous trois invitérent les Carthaginois à reparoître & à favoriser leur révolte: on leur dépêcha soixante & dix vaisseaux sous la conduite de Giscon, qui engagea quelques Grecs à son service. Cette expédition aussi malheureuse que la précédente, ne servit qu'à hâter la fin de la guerre. Icétas, Mamerque & Hyppon prirent les armes à l'arrivée de ce renfort. Timoléon les poursuivit l'un après l'autre, dispersa leurs troupes, les prit & les fit mettre à mort: les femmes & les enfans d'Icétas furent condamnés & exécutés à Syracuse. On trouva Timoléon peu généreux, de ne s'être pas interposé en leur faveur: mais il faut considérer cette action, comme l'effet du ressentiment d'un Peuple qui n'avoit pas oublié qu'Icétas avoit fait précipiter dans la mer la femme, la sœur & le fils de Dion.

Au milieu de ces succès, les Carthaginois lui demandérent la paix, & s'offrirent à rompre toute alliance avec les Tyrans de Sicile: c'étoit le vrai moyen de les étouffer. Timoléon signa la paix; & l'extinction entière de la Tyrannie, & le recouvrement de la Liberté publique suivirent ce Traité.

Ce

Ce grand ouvrage accompli, Timoléon se dépouilla de toute autorité, & préféra la vie tranquille d'un particulier de Syracuse, au milieu d'un Peuple nombreux qui jouïssoit d'un bonheur qu'il lui avoit procuré, à la Souveraineté de la Sicile, & aux triomphes qui l'attendoient en Grèce. Il fut honoré & chéri des Syracusains, qui, en mémoire des services qu'ils en avoient reçus, statuérent que dans toutes les guerres qu'ils auroient à l'avenir, ils seroient commandés par un Corinthien. Tant que Timoléon vécut, ils ne firent aucun Traité, ne créérent aucune Loi, & ne souffrirent aucune innovation dans le Gouvernement, sans l'avoir consulté. Nous renverrons à sa mort, qui arriva deux ans plus tard, ce qui nous en reste à dire. Olymp. CX. 2.

Pendant les prémiers troubles de la Sicile, Philippe affermit ses conquêtes sur les Grecs, & s'avança dans l'Illyrie ;& tandis que Timoléon détruisoit les Tyrans, il porta ses armes dans la Thrace & l'Hellespont, contre les Alliés & les Colonies des Athéniens. Cette expédition donna lieu à de nouveaux mouvemens, dont nous aurions pu parler dans leur tems ; mais j'ai mieux aimé revenir sur mes pas, que d'interrompre le récit de ce qui se passoit en Sicile. Au commencement

de la prémière année de la CIX. Olympiade, Philippe entra dans la Thessalie, dissipa les restes de la Tyrannie, & mit dans ses intérêts ces Peuples & leurs voisins.

Après s'être assuré de la Thessalie, il passa l'année suivante dans la Thrace avec quelque dessein sur la Chersonèse. Les Athéniens avoient toujours possédé cette presqu'Île; mais Cotys qui règnoit dans ces Contrées, venoit de la leur enlever, & l'avoit laissée à son fils Chersoblepte. Chersoblepte, qui ne se voyoit pas en état de faire tête à Philippe, la rendit aux Athéniens, ne se réservant que Cardie, la Capitale; mais les Cardiens, qui craignoient de retomber sous la puissance des Athéniens, se mirent sous la protection de Philippe, qui venoit de vaincre Chersoblepte, & de le dépouiller du reste de ses Etats. Diopithe, que les Athéniens avoient envoyé dans la Chersonèse en qualité de Général, regardant le procédé de Philippe avec les Cardiens, comme un acte d'hostilité contre ses compatriotes, fondit sur les côtes de la Thrace, & en rapporta un butin considérable. Philippe, qui campoit dans la partie septentrionale du Pays, n'étoit pas à portée de se venger de cette irruption. Il en porta ses plaintes à Athènes, comme d'une atteinte qu'on donnoit

à

à la paix : ses créatures aggravérent l'affaire ; & Diopithe fut accusé d'avoir renouvellé la guerre sans les ordres de la République, d'exercer des actes de pirates, & de mettre les alliés à contribution. Quelque bien fondée que fût la dernière partie de cette accusation, c'étoit à l'Etat qu'il falloit s'en prendre : on manquoit de fonds : on envoyoit les Généraux sans argent & sans provisions, & on les rendoit responsables de tous les accidens qui naissoient de leurs besoins. Cette dureté dégoûtoit du service, ou contraignoit ceux qui se trouvoient employés, à ravager, à piller, & à commettre des hostilités, dont ils auroient rougi dans toute autre conjoncture. Démosthène entreprit la justification de Diopithe, dans un discours qu'il prononça sur l'état de la Chersonèse. La défense de ce Général étoit son dessein principal ; cependant il se jetta dans un si grand détail des affaires présentes des Athéniens & des autres Peuples de la Grèce, que nous en ferons l'analise, afin que le Lecteur s'instruise d'un coup d'œil, de ce que cet Orateur répéta à peu près en mêmes termes dans les autres harangues qu'il prononça contre Philippe & ses partisans.

Il représente au Peuple, que le besoin contraignit Diopithe à faire tout ce dont on l'accuse, & qu'il n'a fait

que suivre l'exemple de ses prédécesseurs, qui tous ont mis à contribution les Insulaires & les Alliés Asiatiques; qu'en récompense des sommes qu'on en a tirées, on les a mis à l'abri des pirates, & qu'on a protégé leur commerce; que bien loin de poursuivre ce Général pour avoir procuré par cette industrie une subsistance à ses troupes que l'Etat ne pouvoit leur fournir, il faut incontinent lui envoyer un renfort, & prendre d'autres arrangemens pour les payer: qu'au reste, quelles que fussent les exactions & les violences dont on l'accusoit, c'étoit leur Officier; qu'ils avoient droit de le rappeller quand ils le jugeroient à propos, & de le punir comme il le mériteroit; mais que dans les circonstances présentes, cette accusation lui paroissoit plus artificieuse que bien fondée: que le but des accusateurs étoit d'empêcher qu'on n'éclairât les desseins, & qu'on ne suivît les mouvemens de Philippe, qui parcouroit la Thrace & l'Hellespont avec une puissante Armée, ravageant leurs domaines, corrompant leurs alliés, & irritant contre eux les Grecs & les Barbares. Que le prémier aggresseur étoit celui qui se servoit de semblables pratiques: & que, parce que Philippe ne bloquoit pas le Pyrée, & ne portoit pas le fer & le feu en Attique,

tique, il ne falloit pas ſe croire plus en ſureté.

Pour les engager à prendre les armes, il leur repréſente avec un art admirable, que le danger étoit plus grand pour eux que pour leurs voiſins. Ne vous imaginez pas, leur dit-il, que Philippe en uſera avec vous comme avec le reſte des Grecs, & qu'il ſe contentera de vous plonger dans la ſervitude: non, ſon deſſein eſt de vous détruire & de vous anéantir: il n'ignore pas qu'un Peuple accoutumé depuis ſi longtems à commander, n'obéira jamais, & que vous êtes incapables de ſupporter l'eſclavage: il ſait que les efforts continuels que vous ferez pour briſer vos chaînes, le tiendroient dans des allarmes continuelles, & lui donneroient plus d'inquiétude que le reſte du monde: perſuadez-vous donc qu'il ne tend à rien moins qu'à votre deſtruction & à votre ruïne entière.

Il tombe enſuite ſur l'éloquence funeſte des Orateurs, qui s'étoient chargés de juſtifier les procédés de Philippe; il développe avec adreſſe la fauſſeté de leurs raiſonnemens, & démaſque avec hardieſſe leur zèle ſimulé & leur lâcheté: il avertit le Peuple, que c'eſt envain qu'il eſpère obtenir quelqu'avantage au dehors, tant qu'il nourrira dans ſon ſein les penſionnaires & les créatu-

res du Macédonien, ces ennemis domestiques, qui, semblables aux rochers cachés sous les eaux, seront un jour l'écueil de la République : il leur démontre ensuite que la conduite insolente de Philippe, est une suite de la trahison de ces harangueurs, qui lui ont épargné la peine d'employer contre eux les fausses démonstrations de bienveillance & d'affection avec lesquelles il a séduit les autres Etats. Les Thessaliens, dit-il, en sont un bel exemple : avant que de les précipiter dans l'esclavage, il leur sema le chemin de fleurs, en les délivrant des Tyrans qui les opprimoient, & en leur rendant entre les Amphictions, la place dont ils étoient privés. Les Olinthiens ne sont-ils pas tombés dans le piège que ses faveurs leur avoient cachés ? c'est après leur avoir cédé Potidée, qu'il leur a donné des chaînes : les Thébains sont maintenant sous son joug ; mais il l'avoit préparé, en les mettant en possession de la Béotie, en ravageant le territoire des Phociens leurs ennemis, & en les délivrant d'une guerre onéreuse & longue. Pourquoi, ajoute Démosthène, ne s'est-il pas avisé de vous tenter par des marques de condescendance & d'amitié ? Pourquoi ne s'est-il pas appliqué à vous séduire par des bienfaits prétendus ou réels ? Mais au contraire, pourquoi

quoi rompt-il les Traités, dissout-il les Alliances, & s'empare-t-il de vos Provinces à force ouverte, sans dissimulation & sans excuse? Il rend ensuite raison de cette différence des procédés de Philippe; il soutient qu'il ne garde aucune mesure & ne sauve aucune apparence, que parce qu'il sait bien qu'il y a parmi les Athéniens des gens tout prêts à prendre son parti & à justifier sa conduite. Athènes, s'écrie Démosthène, est la seule Ville de Grèce où un homme puisse employer impunément son éloquence & sa voix à l'apologie & même à la louange de l'ennemi commun.

Il s'étend ensuite sur l'artificieuse & lâche persécution que ces Orateurs exercent contre leurs compatriotes: Ces gens, dit-il, qui n'ont aucune sensibilité pour l'intérêt public, peuvent reprendre, censurer, condamner sans crainte & tout à leur aise: ils ont contre le danger, des ressources toutes prêtes dans un fond inépuisable de flatterie & de dissimulation: leurs opinions suivent le goût & l'humeur du Peuple; ils en changent continuellement, uniquement occupés à lui cacher ou à lui déguiser les misères de l'Etat. Il peint ensuite l'honnête-homme & le vrai citoyen. Le bien du Peuple, dit-il, est la seule chose qu'il ait en vue; aussi s'oppose-t-il à ses panchans,

combat-il ſes opinions, & n'a-t-il point de complaiſance funeſte pour ſes caprices: il donne ſon avis avec toute la droiture dont il eſt capable, & ſe rend garand & de l'équité de ſes conſeils, & de leurs ſuccès. Démoſthène ne ſe fait pas une application directe de cette peinture; mais il eſt aiſé de conclure par ce qui ſuit, qu'il eſt perſuadé qu'elle lui convient. Je pouvois, dit-il, Meſſieurs, auſſi-bien que beaucoup d'autres, flatter, accuſer, proſcrire, & pratiquer l'art miſérable de captiver votre faveur, mais cela eſt au-deſſous de moi: je n'ai ni avarice, ni ambition: vous avez accordé la préférence à mes rivaux, parce que je me ſuis fait un devoir de vous dire, de vous répéter des vérités qui ne ſont pas de votre goût: mais ces vérités ſont telles, que ſi vous les méditez, elles vous procureront l'avantage ſur vos ennemis: il eſt indigne d'un bon citoyen de ſonger à ſon élevation particulière, lorſque l'Etat touche à ſa ruïne.

Après s'être efforcé de leur deſſiller les yeux, & de les arracher à la ſéduction des autres Orateurs, il les preſſe d'agir: C'eſt à moi de propoſer, leur dit-il; c'eſt à vous de réſoudre & d'exécuter. Il finit en les exhortant à pourvoir aux beſoins de l'Etat, à mettre leurs Armées en bon ordre, à dépêcher des Ambaſſadeurs de

de toutes parts, à informer tous leurs amis des dangers qui menaçent la Nation, à négocier & à conclure tout ce qui peut être avantageux à la République, mais sur-tout à être sans pitié pour ceux qui se prostituoient par l'espoir des récompenses à l'ennemi de leur Pays.

Quel que fut l'effet de ces remontrances, les progrès de Philippe ne se rallentirent point: il songeoit alors à tirer parti des troubles qui divisoient le Péloponnèse: tandis que le reste de la Grèce s'occupoit avec l'étranger, les Spartiates reparérent leurs pertes domestiques, recouvrérent leurs forces, & les tournérent à leur ordinaire contre leurs voisins. Ils persécutoient alors les Argiens & les Messéniens. Ces Peuples s'alliérent avec les Thébains, & se mirent tous sous la protection de Philippe. Le seul moyen pour les Spartiates de balancer ces forces, & de pourvoir à leur sureté, c'étoit de traiter avec les Athéniens, qu'ils ne manquérent pas de solliciter vivement; mais Démosthène s'emparant alors des esprits, & se servant de toute la politique dont il étoit capable, souleva les Athéniens, & détacha Philippe de la triple alliance, sans en venir à une rupture ouverte.

Cette tempête ne fut pas plutôt appaisée, qu'il s'en éleva une autre, qui

menaçoit directement les Athéniens. Philippe fit une tentative sur l'Eubée : cette Ile étoit puissante & commode pour entrer en Attique ; il y avoit longtems qu'il méditoit de s'en emparer : pour en venir à bout, il corrompit quelques-uns des principaux habitans, qui l'introduisirent dans l'Ile avec un corps de Macédoniens ; il démolit quelques places, en fortifia d'autres, & constitua quelques Gouverneurs, qui commandoient en son nom & sous son autorité. Plutarque, ou Clitarque d'Erétrie, fit avertir les Athéniens que l'Ile étoit perdue s'ils n'accouroient à son secours. Ils dépêchérent sur le champ quelques troupes sous les ordres de Phocion. Dans cet intervale, Plutarque changea d'avis & de parti, & fit tête à Phocion. Ce Général ne se déconcerta point, lui livra bataille, le mit en déroute, & rentra dans Athènes après avoir remporté une victoire éclatante. On donna pour successeur à Phocion, Molosse qui ne le valoit pas, & qui se laissa faire prisonnier. Cependant il ne paroît pas que cette entreprise ait été avantageuse à Philippe ; & nous ferons honneur à Phocion de la conservation de l'Eubée.

Phocion avoit donné, longtems avant cette action, des preuves de courage & de capacité ; mais il parut alors pour

la prémière fois en qualité de Général, & commença à prendre part au Gouvernement. Il avoit les talens convenables à ces deux emplois, aussi n'en approuvoit-il pas le partage: il vouloit qu'on réunît l'administration Civile & Militaire dans la même personne, comme elle l'avoit été jadis dans Solon, Aristide & Périclès. Il étudia la Philosophie sous Platon & Xénocrate, & ne le cédoit à personne dans l'Art Oratoire: il n'avoit ni la pompe ni l'abondance des Orateurs de son tems; cependant on l'écoutoit avec plus de plaisir que la plupart d'entre eux: son stile étoit fort & serré, vuide de mots & plein de sens: il alloit droit au but. Un jour que le Peuple étoit assemblé, ses amis qui le trouvoient rêveur & pensif, lui en demandérent la raison: *Je cherche*, leur dit-il, *à parler le moins que je pourrai.* Démosthène en étoit tacitement jaloux, & l'appelloit la *coignée de ses périodes.* Ses mœurs & sa diction étoient tout-à-fait laconiques. Toujours maître de sa contenance, on ne l'entendit jamais ni éclater de rire ni crier: farouche à force d'être grave & sévère, on n'étoit point tenté de l'approcher, quand on n'en étoit pas connu. Cette sévérité extérieure ne touchoit point à son caractère: il étoit doux & sociable; compatissant & officieux; l'appui des malheureux, lors même

même qu'ils avoient été ses ennemis. Il répondit à ses amis, qui lui reprochoient d'avoir parlé en faveur d'un méchant homme, *que l'innocence n'avoit pas besoin d'Avocat.* Dans le camp, il étoit légèrement vétu, & marchoit ordinairement les piés nuds. Sa vie n'étoit guères moins dure dans son domestique : sa femme, qui se distinguoit par son esprit & par sa vertu, dit à une Ionienne qui lui étaloit ses bijoux : *Pour moi, je n'ai d'autre ornement que mon époux, qui commande les Athéniens depuis vingt ans.* Père malheureux, il avoit un fils qu'il fut obligé d'envoyer à Sparte, afin que la sévérité de l'éducation corrigeât le panchant qu'il lui remarquoit à la débauche & à l'intempérance ; ce qui donna lieu à Démade de l'accuser publiquement du dessein d'introduire dans Athènes la discipline de Lacédémone. Il avoit à-la-vérité assez mauvaise opinion des mœurs de ses compatriotes, il auroit volontiers travaillé à les réformer ; mais son exemple étoit la seule digue qu'il pût opposer au torrent ; & dans une corruption si générale, cette ressource étoit bien foible : cependant il se fit craindre & respecter de ceux mêmes qui n'étoient pas tentés d'être ses imitateurs : on en faisoit un si grand cas, qu'il fut élu Général quarante-quatre fois, & toujours en son absence. Quoiqu'il n'évitât

tât point le ſervice & les emplois, il ne les briguoit pas; il ne fit jamais lâchement ſa cour au Peuple, il s'oppoſa en toute occaſion à ſes caprices, & n'eut jamais pour lui de condeſcendance contraire au bien & à la ſureté publique. L'Oracle avoit dit dans une réponſe aux Athéniens, qu'ils avoient un citoyen qui ne reſſembloit point aux autres. Comme on cherchoit qui ſe pouvoit être: *C'eſt moi*, dit Phocion; *rien de tout ce que dit ou fait ce Peuple, ne me plaît*. Dans une autre occaſion, ſon avis aiant été généralement approuvé: *Je ſouhaite*, dit-il à ces amis, *que ce que je viens de propoſer, ſoit bon*. Il étoit ſi ferme dans ce qui lui paroiſſoit équitable, qu'il ſe feroit plutôt expoſé à paſſer pour lâche, que de conſeiller une guerre injuſte. Comme le ſoldat le preſſoit d'engager l'action dans une conjonćture deſavantageuſe: *Il n'en ſera rien*, dit-il; *vous auriez autant de peine à me rendre brave à préſent, que j'en aurois à vous rendre prudens*. Il aimoit la paix, & ne conſidéroit la guerre que comme un moyen d'y parvenir. Il tenta dans pluſieurs négociations particulières, de terminer la guerre avec les Macédoniens: il prit le caractère de Médiateur; mais la modération avec laquelle il traitoit les ennemis de ſa Patrie, fit ſoupçonner ſes intentions & lui couta la vie. Il acquit l'af-

l'affection & l'estime de Philippe, d'Alexandre & d'Antipater; & il eût été comblé de leurs présens, s'il en eût voulu accepter. Antipater disoit à cette occasion: *J'ai deux amis à Athènes, Phocion, & Démade: le premier refuse tout, & l'autre n'est jamais satisfait.* Enfin, on peut dire de Phocion, qu'il étoit le plus sage & le plus honnête-homme qu'Athènes eut produit; mais la rigidité de sa vertu, & la singularité de son caractère, ne lui permirent jamais de se plier aux mœurs de son siècle. Plutarque le plaint de n'avoir pris le gouvernail, que lorsque la République étoit sur le point d'échouer.

Philippe découragé par la lenteur de ses progrès dans l'Eubée, revint en Thrace, résolu de ruiner les affaires des Athéniens dans cette Contrée, d'où ils tiroient la plus grande partie de leurs provisions. La dernière année de la CIII. Olympiade, il mit le siège devant Périnthe, place forte de la Propontide, & fermement attachée aux Athéniens: il l'investit avec une Armée de trente-mille hommes, éleva ses ouvrages à la hauteur des murs, & l'assaillit avec toutes ses machines. Les habitans n'étoient pas oisifs de leur côté; & quand il eut ouvert une brèche capable de l'introduire dans la Ville, il se trouva vis-à-vis d'un nouveau mur. La vigoureuse défense des assiégés, & la situa-

tion

tion avantageuse de la place, tirérent le siège en longueur, & les habitans de Bizance eurent le tems de venir à leur secours.

Pour couper cette communication, Philippe divisa son Armée, assiégea Bizance avec une partie de ses troupes, & laissa l'autre devant Périnthe. Ces procédés violens allarmérent la Grèce & la Perse : les Lieutenans des Provinces maritimes eurent ordre d'aller au secours de ces Villes, avec toutes les forces qu'ils pourroient rassembler : les Iles de Chio, de Cos, & de Rhodes, entrérent dans ce dessein, & les Athéniens commencérent à se remuer. Jusqu'alors Démosthène avoit tenté vainement de dissiper leur létargie, & de leur persuader que la prémière attaque de Périnthe étoit une rupture ouverte de la paix ; mais enfin on ouvrit les yeux & les oreilles, & Charès mit à la voile avec une Flotte. Ce Charès mauvais citoyen, & médiocre Officier, étoit digne du choix des créatures de Philippe : il répondit à leur attente : les alliés d'Athènes qui bordoient les côtes de l'Hellespont, en firent si peu de cas, qu'ils lui refusérent l'entrée de leurs ports : mais le danger pressoit : le Peuple sentit la nécessité de nommer un Général en qui l'on pût avoir quelque confiance, & Phocion eut ordre de partir avec un renfort.

Jusqu'à

Jusqu'à présent Philippe s'étoit efforcé de pallier ses desseins, & avoit gardé quelques mesures avec les Athéniens; mais lorsqu'il s'apperçut qu'ils avoient pris l'allarme, & qu'ils armoient contre lui, il leur écrivit une lettre, où il leur reprocha l'infraction du Traité, & se plaignit de quelques injures qu'il prétendoit en avoir reçues. Ses plaintes sont si adroites, ses menaces & ses reproches si bien ménagés; ce sont des faits si variés, & des inductions si plausibles; il règne dans tout cet écrit un air de majesté si frappant, qu'on doit le regarder comme un des plus beaux morceaux de l'Antiquité: son but étoit de fournir des motifs à ses partisans, pour défendre ses intérêts dans l'assemblée, & d'empêcher le Peuple, s'il étoit possible, de pousser les choses à l'extrémité: il insistoit surtout, sur ce qu'on avoit irrité les Perses contre lui, ce qu'il imputoit aux Athéniens. Nous ne connoissons pas toute la part que les Athéniens ont eue dans cette négociation; mais il est certain que dans le dessein d'abaisser la puissance de Philippe, Démosthène avoit préparé le Peuple à faire une alliance avec la Perse, & qu'il la pressoit. D'ailleurs Pausanias assure, qu'Apollodore Athénien commanda les Perses, qui marchérent dans cette occasion. Sur ce fondement, Philippe se crut suffisam-

samment autorisé à parler aux Athéniens, comme il le fit. Il leur dit qu'en appellant les Perses, & cela pendant qu'ils étoient en paix, ils avoient montré plus de haine contre lui, que dans le tems de leurs démêlés; qu'il ne reconnoissoit point dans ce procédé leur prudence & leur politique ordinaire, & qu'ils avoient abandonné la pratique constante de leurs ancêtres & la leur. Il leur rappelle ensuite le dessein qu'ils avoient conçu, de l'engager à joindre ses forces à celles de toute la Grèce, pour combattre ces Perses, ces Barbares qu'ils regardoient alors comme leurs ennemis communs. Ces noms de *Barbares* & d'*Etrangers* qu'il prodigue aux Perses, n'étoient qu'une façon adroite de les décrier par rapport à lui, & de lier ensemble les intérêts de la Grèce & de la Macédoine. Démosthène prévint l'impression que cette lettre pourroit faire sur le Peuple, en développant les faux raisonnemens dont elle étoit tissue: ils portoient tous sur la supposition, que les Athéniens étoient les aggresseurs; mais il étoit évident que Philippe avoit pris leurs places, intercepté leurs provisions, attaqué leurs alliés, & tenté chaque jour quelqu'usurpation, & cela pendant une paix profonde, & avant que les Athéniens se fussent mis en état de lui résister. Voilà ce qu'il y

avoit

avoit de vrai, & c'est ce que Démosthène crut qu'il étoit important de prouver, sans s'amuser à suivre Philippe pié à pié, & à réfuter les accusations dont il les chargeoit. Il dit au Peuple, que le ton de cette lettre ne convenoit point avec les Athéniens; que c'étoit une déclaration ouverte de guerre; qu'il leur en avoit fait une semblable par ses actions, il y avoit longtems; & qu'en concluant la paix avec eux, il n'avoit jamais eu d'autre dessein que de les desarmer, pour les surprendre & les accabler plus facilement. Il se déchaîne ensuite contre leur indolence, & leur imbécilité; il leur reproche la patience avec laquelle ils écoutent des Orateurs qui sont à la solde de Philippe, & leur conseille de nommer d'autres Généraux; car ceux qui ont ruïné leurs affaires, ne sont pas sans doute en état de les rétablir. Phocion insista sur ce dernier point, & on le désigna pour successeur de Charès.

Les Bizantins le reçurent avec toutes les marques possibles de confiance & d'affection; & Phocion, de concert avec eux, obligea Philippe de renoncer à son entreprise sur Bizance & sur Périnthe: il lui prit encore quelques vaisseaux, recouvra plusieurs places où il avoit laissé garnison, ravagea le plat-pays, & le chassa de l'Hellespont.

pont. On dit que les Perses avoient fait lever le siège de Périnthe avant l'arrivée du nouvel Amiral: quoi qu'il en soit, les habitans de cette place, & ceux de Bizance, attribuérent entièrement leur délivrance aux Athéniens; ce qu'ils atteſtérent ſolemnellement, en leur permettant de s'établir & de se marier dans leurs Villes, & en leur accordant des immunités & des privilèges dont les citoyens même ne jouïssoient pas: de plus on leur éleva des ſtatues, & on leur consacra des couronnes: les habitans de la Cherſonèſe leur dédiérent des autels, & leur décernérent une couronne en mémoire des services qu'ils en avoient reçus. Le nom de Philippe étoit si redouté dans ces Contrées, que les Peuples croyoient ne pouvoir donner trop de preuves de gratitude à leurs libérateurs. Quant à ce Prince, cet échec où il perdit une bonne partie de ses troupes, eſt le plus grand qu'il ait eſſuyé: il eut recours à son artifice ordinaire; il berça les Athéniens de l'espérance de la paix, & les embarqua dans des négociations qui durérent deux ans, armant toujours & commettant sans ceſſe de nouvelles hoſtilités: la suite de ces procédés fera voir qu'on ne pouvoit rien terminer avec lui, que les armes à la main.

Sans attendre la réponse des Athéniens

niens aux propositions de paix qu'il leur avoit faites, il marcha contre Athéas Roi de Scythie, sous prétexte que ce Prince ne l'avoit point dédommagé des secours qu'il lui avoit donnés dans les guerres contre les Istriens. Les Schytes lui livrérent bataille : il les vainquit malgré la supériorité qu'ils avoient en nombre, & fit sur eux un butin considérable, qui consistoit principalement en femmes, enfans, & bestiaux : il y avoit entre autres choses vingt-mille jumens. A son retour, quelques Peuples de Mæsie prétendirent partager ces dépouilles, & lui disputer le passage : il y eut une action sanglante, dans laquelle son cheval fut tué sous lui, & lui-même si considérablement blessé, qu'il seroit tombé entre les mains de l'ennemi, sans le secours de son fils Alexandre, qui l'avoit accompagné dans cette expédition, & qui donna dans cette conjoncture des présages de ce qu'il seroit un jour.

Cependant les Athéniens délibérérent sur la paix qu'on leur avoit proposée, & le Peuple partagé suivoit les différens sentimens de ses Magistrats. Phocion opinoit pour la paix, mais Démosthène concluoit pour la guerre, & son avis prévalut. Philippe voyant que les Athéniens refusoient de traiter avec lui, & qu'ils en venoient aux hosti-

hoſtilités, qu'ils avoient bloqué ſes ports, & coupé tout commerce à ſa Macédoine, forma de nouvelles alliances, particuliérement avec les Thébains & les Theſſaliens, qui pouvoient ſeuls ouvrir un paſſage à ſes troupes: il preſſentit en même tems, qu'il ſeroit difficile de les engager dans ſa querelle, & de les tourner directement contre les Athéniens, & combien ce procédé leur paroîtroit odieux. Pour en venir à ſes fins, il réſolut donc d'exciter quelques différends entre les Etats de la Grèce, d'obtenir des Theſſaliens & des Thébains le paſſage en qualité d'allié de l'un ou de l'autre parti, & d'agir enſuite en ennemi de la Nation.

Les Locres Ozoles qui confinoient avec les Phociens, donnérent occaſion à ces nouveaux troubles: on les accuſa de s'être emparés de quelques domaines qui appartenoient au Temple de Delphe: c'étoit un ſacrilège que leurs accuſateurs avoient déjà commis avant eux. L'affaire fut portée devant les Amphyctions, qui, pour décider la querelle, jugérent à propos de deſcendre ſur les lieux: mais ces Juges inſultés & attaqués par les Locriens, furent obligés de prendre la fuite. On fut en armes en un moment, & il y avoit toute apparence qu'on alloit commencer une ſeconde guerre ſacrée; mais

le zèle n'étoit plus le même que jadis; la querelle cessa presque tout en naissant, & ne fit qu'avancer les desseins de Philippe. Eschine que ce Prince avoit mis dans ses intérêts, & qui s'étoit fait députer pour l'assemblée des Amphyctions, le servit à son gré dans cette occasion: s'appercevant que la guerre traînoit en longueur, & que les alliés ne se pressoient pas de contribuer, il proposa d'employer des troupes étrangères, & de taxer pour leur paye les Etats qu'ils représentoient, ou pour éviter la dépense & la peine, de choisir Philippe pour Général. On donna tête baissée dans cet artifice, & Philippe fut nommé Général. On lui dépêcha des Ambassadeurs qui le sollicitérent de venir, & de venger l'injure qu'on faisoit aux Dieux; & qui lui déclarérent que l'assemblée des Amphyctions qui l'avoit élu, lui donnoit en même tems plein pouvoir d'agir comme il jugeroit à propos.

On persuada sans peine à Philippe d'accepter des offres qui le conduisoient à l'accomplissement de ses desseins: il ne tarda pas à rassembler ses troupes, & à se mettre en marche; mais au-lieu d'aller châtier les Locriens, il tomba brusquement sur Elatée, Capitale de la Phocide, & s'en saisit. La situation de cette Ville lui étoit doublement avantageuse; il tenoit en échec les Thé-

Thébains, dont il commençoit à devenir jaloux ; & il étoit à portée de marcher contre les Atheniens : mais ce procédé le démasquoit, & le dénonçoit à toute la Grèce pour ce qu'il étoit.

Les Athéniens apprirent cette nouvelle sur le soir : incontinent les trompettes sonnérent l'allarme, & l'étonnement & la terreur se répandirent dans toute la Ville. Le lendemain matin on tint une assemblée, à laquelle tous les Orateurs & tous les Généraux se trouvérent : on attendit longtems que quelqu'un s'expliquât sur l'état présent des affaires ; mais la consternation retenoit tout le monde dans un profond silence. Le Crieur public demanda à l'ordinaire, si quelqu'un avoit à parler ? On ne répondit rien. Il répéta plusieurs fois la même question, mais inutilement. Enfin Démosthène se leva, & tâcha de dissiper leurs craintes, & de les encourager à la défense. L'alliance de Philippe avec les Thébains étoit la principale cause de leur effroi, & c'est sur ce point que Démosthène insista : Si ces Peuples, leur dit-il, lui étoient aussi parfaitement attachés que vous vous l'imaginez, il ne seroit pas maintenant dans Elatée, il seroit devant Athènes ; puis il ajouta, que cette dernière action ouvriroit enfin les yeux aux Thébains qu'il avoit déjà

trompés; qu'à-la-vérité il en avoit réduit quelques-uns par argent & par adresse; qu'il s'étoit avancé avec ses troupes pour encourager ses partisans, & pour intimider ses ennemis, mais que ceux-ci formoient le plus grand nombre; qu'ils s'étoient toujours opposés à ses desseins, & qu'ils continueroient sans doute, si l'on se mettoit en devoir de les appuyer. Il proposa donc que tous ceux qui étoient en état de porter les armes, sortissent d'Athènes, & s'assemblassent à Eleusis, pour engager par leur exemple le reste des Grecs à défendre la liberté, & pour annoncer aux Thébains qu'on étoit prêt à leur donner du secours; que quant à la haine invétérée qui subsistoit entre Athènes & Thèbes, il conseilloit au Peuple de la dissimuler, & d'oublier pour le moment le ressentiment des injures passées, qui n'étoit bon qu'à empêcher l'union, ou du moins à retarder la correspondance qui leur étoit nécessaire pour leur conservation mutuelle. Il conclut encore à envoyer des Ambassadeurs à tous les Etats de la Grèce, sur-tout aux Thébains, qui seroient la prémière conquête de l'ennemi, & qui formoient la prémière barrière des Athéniens, & de rendre nationale l'affaire présente. L'avis de Démosthène passa d'un consentement unanime; on en dressa un acte

acte en forme, auquel on ajouta seulement, qu'on équiperoit une Flotte de deux-cens vaisseaux, qui mettroit à l'ancre aux environs des Thermopiles.

Il n'y avoit pas de tems à perdre : on dépêcha vers les Thébains Démosthène à la tête de quelques Députés ; ils devoient se trouver vis-à-vis des Ambassadeurs de Philippe ; Pithon étoit leur Chef. Né à Bizance, les Athéniens lui avoient accordé le droit de Bourgeoisie ; mais alors il avoit embrassé le parti de Philippe. Il étoit grand Orateur, & on avoit jugé à propos de l'opposer à Démosthène. Les Macédoniens parlérent les prémiers en qualité d'amis & d'alliés des Thébains. Après un long éloge des vertus de Philippe, & des services que Thèbes en avoit reçus, ils passérent aux injures qu'elle avoit souffertes des Athéniens, dans l'espoir d'exciter leur reconnoissance pour lui, & leur indignation contre eux. Ils les tentérent encore par les richesses qu'ils trouveroient dans l'Attique, & par la conservation de leur Pays, qui devenant le siège de la guerre, s'ils faisoient alliance avec les Athéniens, ne manqueroit pas d'être ravagé. Enfin ils conclurent à ce que les Thébains, ou se joignissent avec Philippe dans la conquête de l'Attique, ou gardassent la neutralité, se

contentant d'accorder le passage à ses Armées à travers la Béotie. Démosthène employa dans sa replique à Pithon, les mêmes raisonnemens dont il s'étoit servi pour convaincre les Athéniens, que Philippe étoit l'ennemi commun de la Grèce, & leur dit; que quels que fussent ses prétextes, ses actions déceloient ses desseins : il insista sur la prise d'Elatée, & leur démontra que la ruïne d'Athènes entraînoit celle de Thèbes; que Philippe iroit d'une Ville à une autre, de Province en Province, & ne s'arrêteroit que quand il seroit maître de la Grèce entière.

Les Thébains inclinoient à la neutralité; la mémoire de leurs calamités passées leur étoit présente, & les blessures qu'ils avoient reçues dans la guerre contre les Phociens, saignoient encore : mais Démosthène s'empara de leurs esprits; la force de son éloquence les troubla, les jetta dans une espèce d'enthousiasme, & les entraîna : oubliant donc les dangers qui les menaçoient, la reconnoissance qu'on avoit droit d'attendre d'eux, & toutes les considérations que la prudence leur suggéroit, ils firent alliance avec les Athéniens.

Démosthène avoit à faire à un homme éloquent; il le devint à proportion; l'émulation se joignit au zèle du Bien public,

public, pour l'enflammer; & il ne put s'empêcher dans la ſuite, de ſe glorifier de la victoire qu'il avoit remportée ſur Pithon: J'ai réſiſté, dit-il, à l'impétueux Pithon, & ce torrent ne m'a point entraîné: il tiroit plus d'honneur du ſuccès de cette négociation que d'aucune autre, & il en parloit comme de ſon chef-d'œuvre de politique. Dans un tems où Philippe avoit réſolu la deſtruction d'Athènes, & où les Athéniens n'avoient aucune reſſource immédiate que la réſiſtance des Thébains, l'alliance avec eux étoit ſans contredit de la dernière importance. Auſſi Démoſthène, attentif à ſe rendre juſtice, remit-il ſouvent ſous les yeux du Peuple, le preſſant danger dont il les délivra. C'eſt moi, leur dit-il, qui ai diſperſé ce tonnerre qui grondoit ſur vos têtes, & qui, par un zèle infatigable pour le Public, ai ſurpaſſé tout ce qu'on nous vante des plus célèbres Orateurs des prémiers âges. Il avoit ordinairement plus de modeſtie qu'il n'en montra dans cette occaſion; mais il faut remarquer que ce ſont les inſinuations adroites & dangereuſes d'Eſchine, qui le forçoient à étaler dans tout leur jour les ſervices qu'il avoit rendus.

Philippe abandonné par les Thébains, demanda la paix aux Athéniens; mais l'appas étoit trop groſſier pour

s'y méprendre, & les esprits trop ulcérés pour entendre à quelqu'accommodement que ce fût. On se prépara donc au combat de part & d'autre; mais avant que d'en venir à l'action, il essaya un nouveau stratagème: il corrompit l'Oracle, & tenta d'effrayer l'ennemi par des augures & des prédictions. Pour en écarter l'impression, Démosthène les traita avec le dernier mépris: ce fut alors qu'il accusa la Pithie de *philippiser*: il rappella aux Thébains cet Epaminondas, & aux Athéniens ce Périclès, qui se laissoient gouverner par la raison & le bon-sens, & ne se laissoient pas séduire par des imaginations superstitieuses, qu'ils auroient regardées comme le manteau de la lâcheté. L'ardeur que les Athéniens avoient pour la guerre, les mit aisément au-dessus de ces terreurs paniques; & le dernier Traité que Démosthène avoit conclu, lui avoit donné tant d'ascendant sur ses Compatriotes & sur les Thébains, qu'ils se soumirent les uns & les autres à ses décisions.

Olymp. CX. 3. Démosthène se mit en campagne, & campa aux environs de Chéronée dans la Béotie. Philippe se présenta sur le champ de bataille avec trente-mille Fantassins, & deux-mille Chevaux. Son Armée étoit peu supérieure en nombre à celle des Athéniens, mais elle

elle l'étoit beaucoup par l'expérience & la valeur des Chefs. Son fils Alexandre commandoit l'aile gauche; mais comme il étoit fort jeune, on plaça à ses côtés les meilleurs Officiers de l'Armée. Philippe commandoit l'aile droite. Les Athéniens faisoient tête à Philippe, & les Thébains à Alexandre. L'action commença au lever du Soleil: on montra de part & d'autre tant de valeur & de fermeté, que la victoire fut longtems incertaine: mais Alexandre tombant avec fureur sur les Thébains, mit en pièces la troupe sacrée, & dispersa le reste de cette aile. Les Athéniens furent aussi repoussés par Philippe; mais raffermis en un moment, ils revinrent à la charge, & pénétrérent jusqu'au centre de l'Armée. Lysicle qui commandoit avec Charès, croyant la bataille gagnée, s'écria: Allons, amis, poursuivons-les jusqu'en Macédoine. Philippe observant ce qui se passoit, & s'appercevant que Lysicle qui pouvoit l'attaquer en flanc avec avantage, s'occupoit à le poursuivre en desordre, dit tranquillement à ceux qui l'environnoient, les Athéniens ne savent pas vaincre; & se retira sur une petite éminence, d'où il fondit sur eux, les prit en flanc & en queue, & les mit en déroute. On dit que Démosthène jetta ses armes, & fut des prémiers à s'enfuir;

& pour ajouter du ridicule à sa lâcheté, on raconte que son habit s'étant accroché à un buisson, il se crut arrêté par un ennemi, & qu'il demanda quartier. Les Athéniens perdirent trois-mille hommes dans cette action, mille furent tués, & deux-mille faits prisonniers. La perte fut à peu près égale du côté des Thébains.

Philippe fut sensible jusqu'à l'excès au plaisir de cette victoire : dans la chaleur d'une fête qu'il célébra à cette occasion, il vint sur le champ de bataille, insulta aux morts & aux prisonniers, & se mit à danser en chantant ridiculement le commencement du decret que Démosthène avoit dicté contre lui en forme de déclaration de guerre. Démade eut la hardiesse de lui reprocher ce procédé peu généreux: *La Fortune*, lui dit-il, *t'a donné le rang d'Agamemnon, & tu joues le rôle de Thersite.* La vérité de ce discours le frappa, & le changea totalement : il ne s'offensa point de cette liberté; au contraire, Démade reçut la liberté sur le champ, & ce Prince le traita dans la suite avec distinction, & même avec amitié. Il renvoya les autres Athéniens sans rançon. Le trouvant dans de si favorables dispositions, ils lui demandérent encore leur bagage. Il faut, dit Philippe, que ces gens ne croient pas avoir été vaincus. On dit de

de Démade qu'il avoit métamorphosé Philippe, & pour m'exprimer avec Diodore, qu'il avoit répandu sur son caractère toutes les graces d'Athènes. On lui fait honneur de la liberté des prisonniers; & Philippe même convint en quelqu'occasion, que les liaisons qu'il avoit eues avec les Orateurs Athéniens, avoient beaucoup influé sur ses mœurs. Ce n'est pas ainsi que Justin représente sa conduite après la bataille: il dit que Philippe s'efforça de dissimuler sa joie; qu'il affecta de la modération & de la pitié; qu'il se garda bien d'insulter aux prisonniers; qu'il refusa les couronnes, les parfums, & les sacrifices; qu'il défendit toutes sortes de fêtes, & qu'il s'abstint de tout ce qui pouvoit marquer l'autorité d'un vainqueur, de peur de paroître insolent aux vaincus. Mais ce portrait, ainsi que quelques autres, ne lui ressembla qu'après ses liaisons avec Démade. Il est vrai que lorsque son premier transport fut passé, & qu'il fut revenu à lui-même, il traita les Athéniens avec beaucoup d'humanité, & qu'il renoua la paix avec eux, dans le dessein de les ménager. Il en usa plus sévèrement avec les Thébains, qui avoient refusé son alliance. Un Prince qui vouloit dominer ses alliés aussi souverainement que ses sujets, n'étoit pas homme à pardonner à ceux qui

 l'a-

l'avoient abandonné dans une conjoncture si critique. Aussi payérent-ils non seulement la rançon de leurs prisonniers, mais encore la permission d'enterrer leurs morts. On ajoute qu'il dépeupla Thèbes par la mort & l'exil des principaux auteurs de l'alliance, & qu'il prit les intérêts des exilés qu'il rappella, & dont il fit des Juges & des Magistrats, avec puissance de vie & de mort sur ceux qui les avoient bannis; & qu'après avoir exercé ces châtimens, il plaça dans leur Ville une forte garnison, & leur accorda la paix.

CHAPITRE VI.

Depuis la Bataille de Chéronée jusqu'à la Mort de Philippe de Macédoine, ce qui comprend l'espace d'un peu plus d'un an.

La plupart des Athéniens se rassurérent après cette défaite, sur la modération avec laquelle Philippe usa de sa victoire; mais ceux qui se piquoient de quelque pénétration, en craignirent les suites, & furent plus mécontens que jamais de leur situation. Isocrate sur-tout, frappé de la perte qu'ils avoient faite, & convaincu que Philippe n'en demeureroit pas-là, se laissa mourir de faim, plutôt que de sur-

survivre à la liberté de son Pays; ce qui ne laisse aucun doute sur la droiture de ses intentions. Sa mort justifie ses liaisons avec le Macédonien: il avoit dessein de servir la Patrie, mais il ne savoit pas avec quel homme il avoit à traiter. Peu versé dans les affaires publiques, mais le prémier Rhéteur de son tems, sa vraie place étoit moins au Sénat que dans une Ecole: il s'étoit fait tant d'argent par ses leçons, qu'on le contraignit de construire & d'entretenir une galère à ses dépens. Plutarque blâme son inaction, & le traite comme un pédant, qui se consumoit sur des Livres, tandis que toute la Grèce étoit en armes; qui, dans le tems qu'il falloit éguiser sa lance & son épée, & éclaircir son bouclier, s'amusoit à ranger des mots, & à cadancer des périodes: Quelle terreur, dit-il, ne devoient point inspirer le bruit des armes, & le mouvement d'une légion, à un homme qui employoit trois Olympiades à composer une seule Oraison, & dont l'oreille s'effrayoit de la rencontre de deux voyelles, ou d'un mot dur à la prononciation! Quoi qu'en dise Plutarque, Isocrate fut admiré, respecté, non seulement comme un grand maître dans son Art, mais comme un homme entièrement dévoué à sa Patrie.

Les ennemis de Démosthène ne man-

quérent pas de l'accuser de toutes les disgraces qu'on avoit essuyées ; mais le Peuple ne rabattit rien de la bonne opinion qu'il en avoit conçue : il fut absous des imputations dont on le chargeoit, & rétabli dans l'administration des affaires : on se reposa totalement sur lui du soin de pourvoir à la sureté publique ; & par une marque particulière de distinction, on le choisit entre les Orateurs pour prononcer l'éloge funèbre de ceux qui étoient restés sur le champ de bataille. Ordonner à celui qui avoit conseillé la guerre, de célébrer la mémoire des morts, c'étoit approuver autentiquement ses services. Il faut dire à l'honneur du Peuple, que contre son ordinaire il distingua parfaitement dans cette occasion le zèle & l'intention, du succès.

On attribua cette défaite à la mauvaise conduite des Généraux Lysicle & Charès. Le prémier fut mis à mort à la poursuite de Lycurgue, homme puissant parmi le Peuple : juge sévère, mais accusateur plus terrible encore : Lysicle, lui dit-il, vous commandiez, & mille citoyens ont été tués, & deux mille faits prisonniers ! vous commandiez, & on a élevé un trophée à la honte de cette Ville, & de la Grèce entière asservies ! Tout cela s'est fait, & vous vivez ? vous jouissez de la lumière, vous osez paroître dans ce Barreau,

seau, vous, Lysicle, qui êtes devenu le monument de la honte & du deshonneur de votre Pays? Ce Licurgue étoit un des grands Orateurs de son tems; ses mains ne se sentoient point de la corruption générale; il avoit disposé pendant douze ans des revenus de l'État avec beaucoup d'intégrité, & il jouït pendant toute sa vie de la réputation d'homme d'honneur. Il avoit mis la Marine & les Arsenaux en meilleur état, chassé d'Athènes les fainéans, & établi quelques Loix salutaires. Afin qu'on pût examiner & censurer librement sa conduite, il fit attacher à un pilier un régistre de tout ce qui s'étoit passé sous son administration: il poussa l'exactitude si loin, que pendant sa dernière maladie il se fit transporter dans le Sénat, rendit un compte général de ses actions, réfuta ses accusateurs, revint à la maison, & mourut. Il ne crut point que la sévérité de son caractère dût l'empêcher de protéger le Théatre: malgré la licence incommode des Poëtes de son tems, il le regardoit comme une Ecole où le Peuple pouvoit se policer & s'instruire: il jetta de l'émulation entre les Poëtes tragiques, & fit élever les statues d'Eschile, de Sophocle, & d'Euripide. Il eut trois fils, tous indignes de lui. Par égard pour la mémoire de leur père, Démosthène parla pour

pour eux, & les tira de la prifon, où leur mauvaife conduite les avoit renfermés.

On ne voit pas que Charès fut enveloppé dans la pourfuite de Lyficle, quoiqu'à en juger fur fon caractère, il fut au moins auffi coupable que lui. C'étoit un homme fans talens, ou qui n'avoit tout au plus que le mérite d'un foldat ordinaire. Timothée difoit de lui, qu'il étoit plus propre à porter le bagage d'un Général, qu'à l'être. En effet, il étoit fort & vigoureux, & c'eft à cette qualité qu'il dut en quelque façon la faveur du Peuple. Moins fait pour la guerre que pour les plaifirs, il traînoit à fa fuite une troupe de Muficiens, qu'il défrayoit aux dépens du foldat. Malgré fon extrême médiocrité, il avoit une haute idée de lui-même : vain, bruyant, fanfaron, prêt à tout entreprendre, ne doutant jamais du fuccès, & ne réuffiffant jamais : fes promeffes pafférent en proverbe, pour des promeffes futiles. Malgré fa petiteffe, Charès avoit des partifans parmi le Peuple & dans le Sénat, & fut fouvent employé à l'exclufion de beaucoup d'autres qui valoient mieux que lui. Sa haine contre le vrai mérite fut le fondement des accufations qu'il intenta contre Iphicrate & Timothée : nous avons parlé de cette procédure honteufe à l'E-

tat. Enfin Charès, méchant homme & mauvais Officier, ne fit aucun honneur, & ne rendit à son Pays, ni au dedans, ni au dehors, aucun service réel.

Timoléon mourut cette année, la dernière de la cx. Olympiade, après avoir supporté patiemment la perte de la vue, dont il fut privé quelque tems avant que de mourir. Pour alléger son affliction, & lui témoigner leur respect & leur gratitude, les Syracusains le visitérent en troupes, & lui amenérent tous les étrangers, à qui ils se faisoient un plaisir de montrer leur illustre bienfaiteur. Cet accident ne suspendit point son attention aux affaires publiques : dans les occasions intéressantes on le portoit dans une espèce de chaise : il paroissoit sur le Théatre au bruit des acclamations & des bénédictions du Peuple ; & donnoit son avis, qu'on ne manquoit jamais de suivre. Il fut universellement regretté ; le Public se chargea de sa pompe funèbre, & l'on institua en son honneur des Jeux annuels. Il fut cher aux Syracusains, moins encore par les grandes actions qu'il avoit faites en leur faveur, que par la préférence qu'il donna à la Sicile sur la Grèce, en vivant & mourant au milieu d'eux, comme leur père commun & leur compatriote, sans égard pour les honneurs qui l'attendoient à Athè-

Olymp. CX. 4.

Athènes. Prudent & modéré, autant qu'heureux & vaillant, il fut s'arrêter à tems, & goûter les fruits de la victoire. C'est presque le seul des grands-hommes de la Grèce, qui, content de ses succès, se soit acheminé tranquillement au tombeau, sans s'exposer à devenir la victime de son ambition, ou de l'ingratitude de ses concitoyens. Plutarque met une grande différence entre ses exploits, & ceux de ses contemporains. On remarque, dit-il, dans les actions de Timothée, d'Agésilas, de Pélopidas, & même d'Epaminondas, modèle de Timoléon, une opiniâtreté, un travail, & des efforts qui en diminuent le mérite & l'éclat: mais telles que la Poësie d'Homère, & les Peintures de Nicomaque, outre la grandeur & la force qu'elles ont de commun avec les autres actions, celles de Timoléon ont encore une aisance qui leur est particulière: en effet nous ne pouvons ni trop admirer ni trop louer la facilité de ses progrès en Sicile. Avec une poignée de soldats, il chasse les Tyrans, disperse les Flottes & les Armées des Carthaginois, & prend Syracuse, une des plus fortes places du Monde, & devant laquelle la Grèce entière avoit échoué: cependant il faut convenir qu'elle n'étoit pas si bien fortifiée, & qu'elle ne fut pas alors aussi bien défendue qu'au tems de la guerre du

du Péloponnèse. Au milieu des applaudissemens qu'il recevoit, deux Syracusains, gens populaires, intentérent quelques accusations contre lui : ils attaquérent sa conduite en qualité de Général : un d'entre eux demanda qu'il fût sommé de comparoître, & qu'il donnât caution : le Peuple fut choqué de cette insolence, & crut devoir se dispenser en pareil cas, des formalités ordinaires de la Justice : mais Timoléon ne souffrit point qu'on l'exemtât de l'observation des loix, après avoir tout fait pour y soumettre les autres : il se présenta, on exposa le fait, qu'il traita de pure calomnie ; & sans s'occuper à y répondre, il rendit graces aux Dieux, de ce qu'ils avoient exaucé ses vœux, puisqu'il avoit assez vécu pour mettre les Syracusains en liberté de dire tout ce qu'ils jugeoient à propos. Ils jouïrent de ce bonheur pendant vingt ans ; mais l'abus qu'ils en firent donna lieu à la Tyrannie d'Agathocle, qui les replongea dans leur prémière servitude.

La bataille de Chéronée fut décisive, & nous pouvons dater de ce tems le déclin de la liberté de la Grèce. Philippe ne tira pas de sa victoire tous les avantages qu'il en pouvoit obtenir : il se contenta de répandre l'allarme dans tout le Pays, & de préparer les Peuples par la terreur de ses armes, à une sou-

soumission plus entière. Il méditoit depuis longtems une expédition contre les Perses: & comme il ne pouvoit se promettre quelque succès sans le secours des Grecs, il les engagea à réunir leurs forces aux siennes, sous prétexte de les venger des irruptions des Barbares: mais le motif principal de cette entreprise, étoit de se faire déclarer Général.

Des affaires de famille arrêtérent les préparatifs de cette guerre. Philippe n'étoit pas aussi heureux dans son domestique, qu'à la tête de ses Armées: il avoit pour épouse Olympias, femme turbulente, vindicative, jalouse, & dont la fidélité lui étoit fort suspecte: il la répudia, & couronna Cléopatre, nièce d'Attale un de ses principaux Officiers, qui avoit de la jeunesse & des charmes. Attale transporté de l'honneur que Philippe faisoit à sa famille, s'écria dans la chaleur du repas, que les Macédoniens n'avoient qu'à rendre graces aux Dieux, que la nouvelle Reine donneroit à son Roi un Successeur légitime. Alexandre sensible au deshonneur de sa mère, & outré de cette injure personnelle: Quoi! lui dit-il, me prens-tu pour un bâtard? & lui lança en même tems sa coupe, qu'Attale lui renvoya. Philippe étoit assis à une autre table: irrité de ce qui se passoit en sa présence, il tira son épée,

épée, & courut ſur ſon fils qu'il regardoit comme l'auteur de la querelle; mais comme il étoit boiteux, il tomba, & la compagnie eut le tems de s'interpoſer. Alexandre ne s'appaiſoit point, on eut beaucoup de peine à l'empêcher d'attenter ſur lui-même; & loin de ſe ſoumettre à ſon père, il le railla ſur ſa chute: *Le plaiſant Général*, dit-il, *pour conduire les Macédoniens de l'Europe en Aſie, qui ne peut aller d'une table à une autre ſans riſquer de ſe caſſer le cou!* Il quita la Cour, conduiſit ſa mère en Epire, & ſe retira dans l'Illyrie. Mais le Corinthien Démarate qui avoit l'eſtime & la confiance de Philippe, lui repréſenta dans la ſuite, qu'il y avoit eu de ſa part autant de vivacité, que d'imprudence de la part de ſon fils, & ce Prince le chargea de ramener Alexandre.

Cet accident fut ſuivi d'un plus fatal. Philippe donna ſa fille Cléopatre en mariage à Alexandre Roi d'Epire & frère d'Olympias. Pour ajouter à la ſolemnité des noces, & préparer les eſprits à l'expédition qu'il avoit à cœur, il ordonna une fête magnifique, à laquelle il invita les prémiers citoyens de la Grèce, en reconnoiſſance de ce qu'ils l'avoient choiſi pour leur Général. La plupart des Villes en prirent occaſion de flater ſa vanité par des hommages & par des éloges: on

lui

lui envoya des couronnes d'or, & Athènes ne montra pas moins d'empressement & de zèle que les autres. Quelques pompes publiques succédérent aux divertissemens, Philippe y assista: il étoit vêtu de blanc, & ses Gardes & la Noblesse l'accompagnoient en forme de procession: on portoit à la tête de ce cortège douze statues d'un travail admirable, mais une treizième effaçoit en richesse & en beauté toutes celles qui la précédoient: elle représentoit Philippe lui-même au nombre des Dieux. Au milieu de la solemnité, parmi les cris de joie d'une multitude infinie de spectateurs, dans le moment que sa statue se présentoit sur le théatre, Pausanias, jeune Seigneur Macédonien, troubla la cérémonie: mais reprenons cet évènement de plus haut. Attale aiant invité Pausanias à un repas, l'enivra, en jouït, & le prostitua à d'autres. Pausanias en porta ses plaintes à Philippe, & lui en demanda justice. Ce Prince ne jugea pas à propos d'écouter une accusation intentée contre son oncle; mais pour appaiser le jeune-homme, & faire cesser sa poursuite importune, il lui donna un emploi considérable dans ses Gardes. Pausanias n'estimant point que cet honneur réparât l'injure qu'il avoit reçue, avoit étouffé son ressentiment, jusqu'à ce qu'il eût occasion de se venger

ger sur la personne même du Roi. Elle s'offrit au milieu de la pompe qu'on célébroit. Philippe avoit ordonné aux Gardes qui l'environnoient, de marcher à quelque distance, afin que le Peuple pût le distinguer avec facilité : ils formoient autour de lui une large enceinte, dont il occupoit le centre. Cette disposition étoit favorable au dessein de Pausanias, il en profita ; il s'approcha de Philippe, le frappa de son poignard, & l'étendit mort sur la place. Il avoit médité sa fuite, & il se fut échappé ; mais un de ses piés s'étant embarrassé dans un sep de vigne, il fut pris & mis en pièces. On accusa Olympias d'avoir mis le poignard à la main de Pausanias, & d'avoir fait préparer les chevaux sur lesquels il devoit se sauver : on soupçonna même Alexandre d'avoir trempé dans ce meurtre. Quant à sa mère, elle parut s'en applaudir, & n'avoit d'autre crainte, que de ne pas donner des preuves assez claires de la part qu'elle y avoit eue. Tandis qu'elle assistoit aux funerailles du Roi, on mit par son ordre une couronne d'or sur la tête de l'assassin, dont le cadavre étoit attaché à une croix. Elle eut soin de le faire inhumer quelques jours a près, elle lui éleva même un monument, & institua une fête annuelle en son honneur : elle consacra le poignard dont il s'étoit servi : ensuite elle tour-

na

na toute sa rage contre Cléopatre, elle massacra son fils entre ses bras, & cette Princesse malheureuse se pendit. On juge aisément à ces cruautés, que cette femme donna plus que son consentement à l'assassinat de son époux, & que pour satisfaire sa fureur elle se servit du ressentiment de Pausanias.

On apprit dans toute la Grèce avec beaucoup de joie la mort imprévue de Philippe, mais sur-tout à Athènes, où le Peuple se ceignit de guirlandes, & décerna une couronne à Pausanias. Les Athéniens sacrifiérent aux Dieux en actions de graces de leur délivrance, & chantérent des hymnes de triomphe, comme s'il eût perdu la vie en combattant contre eux. Ces transports ne leur siéoient point; c'étoit insulter lâchement aux cendres d'un Prince devant qui ils venoient de s'avilir par des respects outrés. Au reste ce Peuple ne fit que suivre l'exemple de Démosthène, qui, sur la première nouvelle de la mort de Philippe, s'habilla richement, & parut dans l'assemblée avec une couronne de fleurs à la main, & la joie peinte sur le visage, quoiqu'il n'y eût que sept jours qu'il eût perdu sa fille. Plutarque, qui condamne la conduite des Athéniens en général dans les conjonctures présentes, fait servir cette circonstance à la justification de Démosthène, en qui

le

le bonheur de l'Etat étouffa, dit-il, le ſentiment de ſes chagrins domeſtiques. Cependant il me ſemble qu'il pouvoit témoigner ſon zèle pour le Pays ſans manquer aux bienſéances, & qu'une joie plus modérée ne lui auroit pas moins fait d'honneur, ni à la République.

Philippe mourut la quarante-ſeptième année de ſon âge, & la vingt-cinquième de ſon règne, pendant lequel il ne ſe repoſa point qu'il n'eût changé la face des affaires, & dans la Grèce, & dans la Macédoine. Perſonne n'eut plus d'ambition que ce Prince, mais perſonne ne ſut mieux la vaincre ou la déguiſer : il tendoit à ſes fins par des voies imperceptibles qui les déroboient & qui n'en étoient que plus ſures : toutes ſes paſſions portoient un maſque ſéduiſant : les droits de la juſtice & de l'humanité, le bonheur des Peuples, la réparation des injures, la défenſe des innocens, & la deſtruction des Tyrans, étoient les prétextes ordinaires dont il ſe ſervoit pour travailler à ſa propre grandeur & détruire la liberté publique.

A. M. 3668. Olymp. CXI. 1.

Son caractère s'accordoit merveilleuſement au rôle difficile qu'il avoit à faire : c'étoit un mêlange d'ambition & de prudence qui ſe corrigeoient réciproquement : l'ambition formoit les deſſeins, la prudence les exécutoit :

prévoyant sans être irrésolu, résolu sans être violent; ce juste tempérament fut la source de tous ses succès. Quand son parti étoit pris, il ne l'abandonnoit jamais de vue, & ne le communiquoit à personne: il ne se découvroit qu'autant qu'il étoit nécessaire: il avoit des favoris, mais il n'avoit point de confident. Ministre, Général & Trésorier, il possédoit toute la capacité, la vigilance & l'activité de ces différens Officiers; & ses projets & leur exécution ne dépendoient jamais que de lui. Un des grands avantages qu'il avoit sur les Athéniens, au sentiment de Démosthène, c'est qu'il étoit impénétrable dans ses délibérations, & toujours maître de ses actions; au-lieu que dans les Républiques, les matières les plus importantes étant discutées & décidées dans des assemblées populaires, les résolutions deviennent publiques, & ceux qui sont chargés de l'exécution, ont les mains liées. C'est ainsi que les plus beaux projets sont sans effet, surtout quand un ennemi connoit aussi-bien que Philippe, les Constitutions Républicaines, & le parti qu'on peut tirer de ces inconvéniens.

Tout moyen lui étoit bon, s'il conduisoit au but: il ne manquoit jamais d'expédient, il en avoit de toute espèce & pour chaque occasion: il connoissoit toutes les routes qui menoient

à

à ses fins, mais il ne suivoit ordinairement que les plus écartées & les moins connues : il trompoit pour le seul plaisir de tromper, & se tenoit moins honoré du succès du combat, que de celui d'une négociation ; aussi n'employoit-il jamais la force qu'au défaut de l'adresse : cependant, quand il en falloit venir aux mains, personne ne montroit plus d'intrépidité & tant de prudence. Plutarque qui le compare avec Epaminondas, ne lui rend pas justice quand il dit, qu'il n'avoit aucune des vertus de ce grand-homme, & qu'il compte la lâcheté parmi ses défauts. Il ne donna jamais lieu à ce reproche, que Démosthène son plus grand ennemi a bien réfuté, lorsqu'il le peint un œil arraché, la nuque brisée, les bras & les jambes hachés, & qu'il ajoute : Oui, j'ai vu ce Philippe qui n'étoit de la tête aux piés qu'une longue blessure, tout prêt à se précipiter au milieu des dangers, & à sacrifier à la gloire le reste de son corps. Le soldat fait à la peine, encouragé par son exemple, & animé de son esprit, ne trompoit jamais son espérance : il avoit le secret de gagner son affection ; il l'appelloit son camarade, & le traitoit comme tel : mais cette familiarité ne relâchoit point la discipline, & n'ôtoit rien à son autorité. Les troupes avoient acquis sous ses ordres tant

d'expérience & de fermeté, que les Macédoniens passoient alors pour avoir autant de supériorité sur les Grecs, que les Grecs en avoient sur les Perses : c'est de ces soldats que Clytus parloit, lorsqu'il dit à Alexandre, que c'étoit avec les troupes de Philippe qu'il avoit vaincu. Le jeune Héros fut sensible à ce reproche, & cette brusque sincérité couta la vie au vieillard.

Si le caractère de Philippe eût été soutenu, & qu'il se fût montré partout ailleurs tel qu'il étoit sur le champ de bataille, peu de Princes lui seroient comparables ; mais ses ruses, ses subterfuges, sa profonde dissimulation, son avarice, sa trahison, & ses parjures, ont obscurci ses bonnes qualités, & jetté du soupçon sur ses vertus militaires. Cependant il faut convenir qu'il ne le cédoit à aucun Général de son tems, & qu'il avoit encore d'autres talens : il étoit doué d'une grande pénétration, & d'un jugement sain : il avoit de la prudence, & il s'étoit fait un grand fond de Belles-Lettres, & d'autres connoissances. Il écrivoit & parloit avec facilité, justesse & dignité, mais avec un peu trop d'art & de subtilité : il y avoit de la fausseté dans tous ses discours. Sans égard pour sa parole ni pour son serment, il promettoit toujours plus qu'il n'avoit dessein de tenir : il avoit pour principe, qu'il

qu'il falloit amuſer les enfans avec des jouets, & les hommes avec des ſermens. Malgré l'impiété de ſes maximes, il faiſoit parade de Religion: un Officier l'avertiſſoit tous les matins qu'il étoit mortel: les Grecs, ainſi que ſes Sujets, dupes de ſon hypocriſie, l'appellérent dans leur Pays pendant la guerre des Phociens. Son intérêt décidoit ſes liaiſons: elles ſe bornoient à quelques engagemens avec des ſcélérats dont il avoit beſoin pour quelques ſcélérateſſes, & ne duroient qu'autant qu'ils étoient utiles à ſes deſſeins. Telle fut ſa conduite avec ceux qui lui vendirent leur Pays: il acquita le prix qu'il avoit mis à leurs ſervices, & les congédia. Il aimoit la trahiſon, & haïſſoit le traître: nous en avons un exemple remarquable dans les deux Magiſtrats qui lui livrérent Olynthe: cette perfidie les jetta dans un mépris général: injuriés, même par les ſoldats, ils eurent recours à Philippe, qui leur fit une courte, mais cruelle réponſe: *N'écoutez pas*, leur dit-il, *cette canaille groſſière, qui ne ſait appeller les choſes que par leurs noms.* Il avoit une adreſſe particulière pour diviſer deux amis, & pour s'inſinuer dans leur confidence. Son grand artifice dans la guerre contre les Grecs, fut de ſemer des jalouſies, de fomenter des querelles, & d'armer un Etat contre un autre;

 c'eſt

c'eſt ainſi qu'il entra dans leurs alliances, & qu'il les ſépara d'intérêts : le reſte n'étoit pas difficile. Les Athéniens lui donnérent plus de peine que les autres : il étoit perpétuellement en guerre ou en négociation avec eux ; & quoiqu'ils paſſaſſent pour plus adroits, plus attentifs à leurs intérêts, & plus pénétrans que leurs voiſins, cependant il trouva moyen de les amuſer & de les confondre, de leur en impoſer & de les ſéduire, de les corrompre & de les diviſer.

Son ambition lui laiſſoit encore du tems à donner au plaiſir, qu'il pouſſa juſqu'à la débauche : c'eſt de ce ſeul côté de ſon caractère qu'il ſe ſoit montré ſans réſerve : il ſe plongeoit dans l'ivreſſe ; il invitoit les autres à l'intempérance, & s'y abandonnoit : auſſi ſa Cour étoit-elle pleine de Paraſites, de Comédiens, de Pantomimes & de Bouffons, qui poſſédoient ſes bonnes graces & qui partageoient ſes largeſſes : cependant au milieu de ces excès il en rougiſſoit. S'il ſe portoit à quelqu'injuſtice, il ſouffroit patiemment qu'on l'en reprît : un jour qu'il ſortoit d'un long repas, une femme ſe préſenta ſur ſon paſſage, & lui demanda juſtice ; il écouta le fait, & décida contre elle. *J'en appelle*, lui dit cette femme. Comment, *de votre Roi*? lui répondit Philippe ; *& à qui en appellez-vous? A Philippe*

lippe à jeun, lui repliqua-t-elle. Il revint sur cette affaire, & retracta son jugement. Une autre femme sollicitoit une audience depuis longtems, il la remettoit de jour en jour, sous prétexte qu'il n'avoit pas le tems de l'écouter. *Si vous n'avez pas le tems de me rendre justice*, lui dit-elle ennuyée de tant de délais, *cessez donc d'être Roi*. Sans s'offenser de ses reproches, il répondit sur le champ à sa plainte, & devint dans la suite d'un accès plus facile pour ses Sujets. Une autre fois on lui conseilloit de punir un fort honnête-homme, qu'on accusoit d'avoir médit de lui : *Examinons d'abord*, dit-il, *si nous ne lui en avons point donné sujet*. Il apprit que c'étoit un malheureux qui avoit mérité ses bontés, & qui ne les avoit jamais ressenties, & il le tira de la misère. L'aisance fit changer de ton à cet homme, & il n'avoit que les louanges de Philippe à la bouche : ce qui fit naître à ce Prince la réflexion, que l'amour & la haine des Peuples étoient en la puissance des Rois. Outre les marques de clémence & de modération que nous avons mêlées dans le récit de ses actions, nous pourrions en rapporter d'autres de sa facilité à digérer les injures, pour me servir de l'expression de Longin.

Ce mêlange de bonnes & de mau-

vaises qualités le conduisit à ses fins: il commença la destruction des libertés de la Grèce, & posa les fondemens de la gloire de son fils. Je ne sai même, si, comparant les actions de Philippe & d'Alexandre, on ne trouvera pas que l'étendue des conquêtes de celui-ci, ne compense pas les difficultés des conquêtes de celui-là: car il étoit assurément plus aisé de subjuguer l'Asie avec les secours de la Grèce, que de renverser avec les Macédoniens la puissance des Grecs, qui avoient vaincu tant de fois les Asiatiques. Nous dirons donc hardiment, qu'Alexandre étoit plus grand Conquérant que son père, mais que Philippe étoit plus Grand-Homme que son fils, & qu'ils étoient faits l'un & l'autre pour les entreprises qu'ils méditérent. Si Philippe avoit eu le tems d'entrer en Asie, sa valeur circonspecte n'auroit point eu sans doute le même succès que l'impétuosité d'Alexandre, qui entraîna comme un torrent tout ce qui s'opposa à son passage, & traversa comme un éclair tout l'Empire des Perses. Quoi qu'il en soit, il paroit extraordinaire que Philippe ait songé à cette expédition, avant que d'avoir achevé la conquête de la Grèce: c'étoit son prémier plan, & rien n'étoit plus facile que de le remplir. Après la ba-

taille

taille de Chéronée, les Athéniens & les Thébains tendoient le col à un joug qu'ils ne pouvoient rejetter. Quoique les Spartiates eussent gardé la neutralité, on peut supposer qu'ils auroient suivi leur exemple. Après la défaite de leurs compatriotes, pour essayer quel goût ils prendroient à sa domination, Philippe leur écrivit une lettre pleine de fierté. Archidame, Roi de Lacédémone & fils d'Agésilas, lui fit dire en réponse, *que s'il mesuroit son ombre, il ne la trouveroit pas plus grande depuis sa victoire, qu'elle ne l'étoit auparavant.* Ils ne répondirent à une autre lettre de même espèce que ces deux mots, *Denis à Corinthe.* Cependant ils n'étoient point en état de soutenir seuls une guerre contre Philippe, & les Républiques subalternes étoient trop foibles ou trop indolentes, trop desunies ou trop effrayées pour entrer dans quelque ligue : mais soit que Philippe vît du danger à employer contre les Grecs la force ouverte, & qu'il se promît de les gagner par la modération ; soit qu'il fût satisfait d'avoir brisé leur orgueil, & de jouïr de l'honneur de présider dans leur grande assemblée, & de les conduire au combat en qualité de Général, il est certain qu'il abandonna le plan de ses conquêtes, & qu'il négligea les avantages

de sa dernière victoire. Si les Grecs avoient eu une étincelle de l'esprit qui animoit leurs ancêtres, ils auroient pu recouvrer leur prémière liberté; mais alors sans courage & sans force, ils devinrent aisément la proie de ses Successeurs.

Fin du troisième & dernier Tôme.



TABLE
DES
MATIERES.

A.

Argus

B.

C.

Car-

Co-

Denis

E.

F.

G.

Gryl-

I.

L.

Léon.

Mition,

N.

O.

Q.

R.

S.

T.

T.

troupes

Fin de la Table des Matières.





